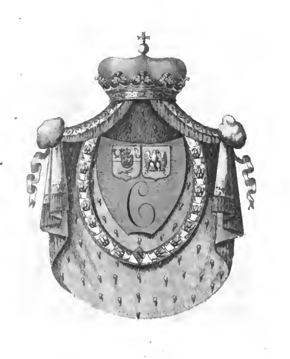




ELOGES

DE MADAME GEOFFRIN.

ELOGES
DE MADAME GEOFFRIN,

CONTEMPORAINE DE MADAME DU DEFFAND,

PAR MM. MORELLET, THOMAS ET D'ALEMBERT;

SUIVIS

DE LETTRES

DE MADAME GEOFFRIN ET A MADAME GEOFFRIN;

ET

D'UN ESSAI SUR LA CONVERSATION,

etc., etc.,

PAR M. MORELLET.

Bonis quod benè fit haud perit.
PLAUTUS.

IMPRIMERIE DE LEBLANC.

PARIS,
H. NICOLLE, LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
RUE DE SEINE, N.° 12.

M. DCCC. XII.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

PARMI les éloges de madame Geoffrin, imprimés pour la première fois en 1777, et que l'on rassemble ici, le premier ne l'ayant jamais été depuis, et étant recherché par quelques personnes, j'ai cru pouvoir l'offrir de nouveau au public, avec d'autant plus de confiance, que j'ai pu y joindre quelques pièces jusqu'à présent inédites et relatives au même sujet.

Quelques circonstances du moment m'ont paru devoir faire accueillir cette collection avec quelque faveur. La principale est la publication récente des Lettres de madame du Deffand.

On me dira : Qu'ont de commun les

Lettres de madame du Deffand et les Éloges de madame Geoffrin? Quel rapport voyez-vous entre ces deux femmes, qui rappelle l'une à-propos de l'autre?

Le titre annonce déjà entre elles un de ces rapports : elles ont été contemporaines; mais il y en a d'autres plus remarquables.

Ces deux femmes, entrées dans le monde à la même époque, y ont couru une carrière à-peu-près semblable, poursuivi le même but, la considération et une sorte de célébrité, et employé les mêmes moyens pour y parvenir, le commerce avec les gens du monde et les hommes de lettres, une bonne maison et les agrémens de la conversation.

Madame du Deffand avoit certainement beaucoup plus que madame Geoffrin, de ce qu'on appelle esprit, et son

esprit étoit plus cultivé par la lecture : car sa première éducation n'avoit pas été fort soignée. Par ces deux côtés, elle avoit au-dessus de madame Geoffrin, un avantage qui sembleroit avoir dû la conduire bien plus loin dans la carrière que couroient toutes les deux ; et cependant, dans cette sorte de lutte, c'est à madame Geoffrin que me semble rester l'avantage. J'ai cru qu'on pouvoit présenter au public ce rapprochement, d'où pouvoient être tirées quelques conséquences morales et utiles.

Je dirai encore que les Lettres de madame du Deffand me paroissent être un *factum* contre le dix-huitième siècle, dans le procès qui lui est intenté depuis le commencement de celui-ci. Ce dix-huitième siècle, dans ses rapports littéraires, a passé presque entier

sous les yeux de madame du Deffand, et, selon elle, a été l'époque *du mauvais goût, des mauvais ouvrages, de la stérilité en tout genre, de l'ennui mortel, etc.* Par cette raison aussi, un défenseur du dix-huitième siècle peut trouver quelque avantage pour sa cause à affoiblir le crédit et l'autorité de ce témoignage, et je ne cache pas que c'est là un des motifs qui m'a conduit à recueillir les pièces qu'on va lire.

Il seroit difficile de trouver deux esprits et deux caractères plus différens, et même plus opposés, que les esprits et les caractères de ces deux femmes, ni deux conduites dans la vie plus dissemblables : c'est ce que montrent clairement, d'un côté, les portraits de madame Geoffrin, tracés par des hommes qui l'ont connue intimement, et les

témoignages de plusieurs personnes encore vivantes, qui ont vécu dans sa société; et pour madame du Deffand, la lecture de ses Lettres en quatre volumes, où l'on peut dire que son âme et son esprit sont vraiment à découvert, et l'opinion qu'elle a laissée d'elle aux personnes mêmes avec lesquelles elle a été le plus liée.

Dans ce qu'on a écrit sur madame Geoffrin, c'est-à-dire dans les portraits qu'on a tracés d'elle, d'après des faits qui ne sont ni équivoques, ni contestés, on la voit attirant chez elle avec empressement les hommes de lettres et les artistes les plus connus de son temps, et prenant soin en même-temps d'y rassembler les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance; et en cela même, moins occupée, comme elle

le disoit souvent, de former sa société, que de se procurer des moyens de servir les hommes de lettres et les artistes, à qui elle ambitionnoit d'être utile, en les rapprochant des gens en place et des grands. Un autre service éminent qu'elle rendoit aux lettres et aux artistes, étoit de les mettre en relation avec le grand nombre d'étrangers qu'elle recevoit; de sorte qu'on peut dire qu'elle n'a pas peu contribué à répandre parmi les nations étrangères le goût des lettres françoises, et celui des ouvrages de nos plus célèbres artistes. On la voit aussi les défendant avec modération, et par cela même avec succès, contre les critiques et les reproches injustes, s'occupant de leur fortune, épiant et saisissant toutes les occasions de les servir.

Les Lettres de madame du Deffand

la montrent marchant constamment dans une route toute opposée, employant tout son esprit et tous ses moyens, et passant sa vie à décrier les ouvrages des gens de lettres ses contemporains; montrant pour eux un mépris profond, et jusqu'à de la haine; communiquant sa malveillance aux gens du monde de la haute société.

C'est cet esprit de dénigrement universel pour toutes les productions littéraires de son siècle, et cette malveillance presque générale pour les auteurs, qui forme l'opposition la plus marquée du caractère de madame du Deffand à celui de madame Geoffrin.

Dans les quatre gros volumes de madame du Deffand, on ne trouve pas un mot de bienveillance ni d'intérêt pour les lettres et pour ceux qui les culti-

vent. Le seul homme de lettres dont elle ait parlé sans le dénigrer, est M. Delille, dont elle dit qu'il est fort aimable, mais dont elle prononce en même-temps que le Discours de réception à l'académie, qu'elle n'a pas entendu, *sera fort ennuyeux*. Elle ne parle de Rousseau de Genève, de Buffon, de Saint-Lambert, d'Helvétius, de Saurin, de Thomas, de Marmontel, de d'Alembert, etc., (depuis qu'elle est brouillée avec lui) qu'en termes toujours durs pour leurs ouvrages, et souvent injurieux pour leurs personnes.

C'est un exemple remarquable de cette malveillance soutenue, que la manière dont elle parle de la modique pension de cent guinées, donnée par le roi d'Angleterre à J.-J. Rousseau, réfugié en Angleterre; dont les malheurs, quoi-

qu'en partie l'ouvrage de son imagination, méritoient quelque pitié, et dont le rare talent et les travaux utiles à l'humanité toute entière, étoient bien dignes des bontés d'un grand monarque. Quelle cruauté dans ce mot qu'elle rapporte de M. de Choiseul : *C'est de l'argent* (cent guinées) *jeté par les fenêtres, on ne sait en vertu de quoi,* mot qu'elle trouve très-juste.

Lorsque je recherche quels motifs pouvoient porter une femme d'esprit à cette haine des hommes de lettres, je ne puis m'empêcher de les trouver dans une autre disposition non moins odieuse aux yeux de tout homme raisonnable, qui nourrit quelque amour des hommes et quelque désir de les voir plus éclairés pour les voir plus heureux; et cette disposition est, je le dirai sans ména-

gement, un éloignement extrême pour toute recherche des vérités, dont la connoissance peut troubler le repos de l'ignorance, et combattre la tyrannie de toutes les espèces de préjugés.

On pourroit, ce semble, défendre la plupart des hommes de lettres dont madame du Deffand a mal parlé, en rappelant seulement leurs noms et ce grand nombre d'ouvrages qui ont intéressé, instruit et éclairé leur siècle et répandu les connoissances de tous les genres: Voltaire, Montesquieu, Buffon, Maupertuis, Vauvenargues, Dumarsais, Gresset, Crébillon, Piron, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Desbrosses, La Condamine, Condorcet, Thomas, Saint-Lambert, Marmontel, Raynal, Duclos, Rulhières, Chamfort, Condillac, Delille, Malesherbes, Turgot, Quesnay,

Mirabeau, Roubeau. Car, quoiqu'on puisse critiquer ou désapprouver même quelques ouvrages ou quelques opinions de plusieurs d'entre eux, il n'y en a aucun à qui on ne doive quelque production utile ou agréable, qui lui donne des droits à notre reconnoissance, et à qui on ne doive aussi quelque indulgence pour les défauts dont les meilleurs ouvrages ne sont pas toujours exempts.

Mais pour démontrer l'injustice de ces jugemens, il suffit d'observer qu'ils portent sur des corps entiers, l'académie, les auteurs de l'Encyclopédie, les écrivains en économie publique, dont elle fait, comme le dit Pascal des Jésuites poursuivant les Solitaires de Port-Royal et leurs amis, *une masse de réprouvés.*

Quant à l'académie françoise, voici les arrêts de Mme du Deffand : « Il y a deux

» places vacantes à l'académie, ce sont
» quatre mauvais discours à attendre ».
« On reçut avant-hier à l'académie le
» petit abbé Delille; je le connois un
» peu, il est fort aimable; mais malgré
» cela je suis persuadée que son Dis-
» cours est fort ennuyeux ».

« Dorat ne peut parvenir à l'acadé-
» mie; il en seroit cependant bien digne;
» il seroit bien assorti à presque tous
» ceux qui la composent ».

« D'Alembert est élu secrétaire de
» l'académie. Il a des appointemens sur
» lesquels il doit entretenir le feu de
» l'académie. Je ménagerois le bois, en
» y jetant tous leurs beaux ouvrages ».
(Lett. 134.)

Pour les encyclopédistes, voici leur fait : « Vos philosophes, ou plutôt soi-
» disant philosophes, sont de froids

» personnages, fastueux sans être ri-
» ches, téméraires sans être braves,
» prêchant l'égalité par esprit de domi-
» nation ; se croyant les premiers hom-
» mes du monde, de penser ce que pen-
» sent tous les gens qui pensent; orgueil-
» leux, haineux, vindicatifs : ce sont de
» sottes gens. Ils ont un grand nombre
» de partisans aussi sots qu'eux ».

C'est avec un grand plaisir qu'elle apprend que David Hume va en Ecosse. Elle est ravie de l'assurance de ne le revoir jamais, parce que *haïssant les idôles*, c'est-à-dire là les encyclopédistes, *elle déteste leurs prêtres et leurs adorateurs. (Lett. 69.)*

Aux encyclopédistes il faut joindre, comme objets de son mépris et de sa haine, les écrivains qui se sont occupés de rechercher les principes de l'écono-

mie publique, objet de la plus digne étude de l'homme, que l'esprit de parti a cru flétrir, en les appelant économistes, et qu'elle traite avec la même aigreur et la même légèreté.

Mais pour apprécier des jugemens qui enveloppent en masse un si grand nombre de condamnés, ne suffit-il pas d'observer que cette manière de juger caractérise tellement la passion et l'esprit de parti, qu'elle doit mettre en défiance tout homme qui voudroit former son opinion d'après ces Lettres, et révolter tout homme instruit qui a quelque connoissance des objets et des hommes qu'il s'agit de juger.

D'après ces réflexions, je suis, je l'avoue, un peu étonné de ce que je lis dans le Journal de l'Empire, du 20 janvier, où l'auteur, rendant compte des

Lettres de madame du Deffand, prononce que *malgré l'excessive rigueur de ses sentimens sur les personnes, et la sévérité outrée de ses jugemens sur les ouvrages, à tout prendre, l'ensemble de son opinion sur la littérature de cette époque, est très-juste.*

Pour éprouver la justesse de cette manière de penser de M. A., nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs cet *ensemble* de l'opinion de madame du Deffand, sur la littérature du dix-huitième siècle, ensemble présenté par elle-même.

« Monsieur, écrit-elle à M. Walpole,
» soyez sûr qu'il n'y a rien de plus en-
» nuyeux, de plus fastidieux, que tous
» les écrits et tous leurs auteurs : des
» cyniques, des pédans, voilà les beaux
» esprits d'aujourd'hui ».

« On ne voit dans la société que des
» imbécilles qui ne savent rien, qui ne
» sentent rien, qui ne pensent rien, ou
» des gens d'esprit pleins d'eux-mêmes,
» jaloux, envieux, méchans, qu'il faut
» haïr ou mépriser ». *(Lett. 53.)*

« Clément dit beaucoup de mal de
» tous nos beaux esprits; il y a beau-
» coup de noms propres; tout ce qu'il
» dit est vrai. Personne, présentement,
» n'écrit bien ». *(Lett. 129.)*

Mais est-ce bien là ce que M. A. veut qu'on regarde comme une opinion *très-juste de la littérature françoise du dix-huitième siècle?* Est-ce là ce qu'il veut qu'on assure et qu'on persuade à un étranger déjà très-disposé à juger défavorablement les hommes et les productions d'une nation rivale.

Une question se présente ici bien

naturellement : De quelle autorité peut donc être l'opinion d'une femme ignorante, condamnant ainsi en masse, comme en détail, tous les hommes distingués de son siècle? N'est-il pas vraiment ridicule qu'on tienne quelque compte d'un tel jugement? Madame du Deffand manque de connoissances sur presque toutes les matières traitées par les philosophes de son temps; et qu'importe son mépris et son estime pour eux.

Elle est pleine d'esprit, et c'est de quoi juger fort bien d'une pièce de vers et d'une lettre, et si l'on veut d'un discours académique; mais ce n'est pas assez pour juger et apprécier et l'Académie, et l'Encyclopédie, et les ouvrages des économistes, et ce qu'on appelle la littérature et la philosophie du dix-huitième siècle.

L'auteur de l'article semble avoir

voulu prévenir cet argument tiré de l'ignorance de madame du Deffand, dans les matières dont elle juge. *Madame du Deffand,* dit-il, *voit tous ces hommes* (les philosophes), *lit tous leurs ouvrages, les pèse dans ses balances, les apprécie et les juge.*

Je ne saurois croire que M. A. se soit ainsi énoncé sérieusement, ou au-moins avec quelque réflexion. Quelques brochures de Voltaire, quelques pièces nouvelles, quelques discours académiques, quelques critiques : voilà tout ce qu'il est possible de penser que madame du Deffand ait jamais lu. Elle-même nous dit en termes exprès : *Je ne saurois lire leurs ouvrages* (des philosophes, des encyclopédistes). A quoi on peut ajouter que, dans les différens comptes qu'elle rend de ses lectures, on voit qu'elle n'en

achève aucune; elle ne peut aller jusques au bout d'aucun des ouvrages de M. Thomas, ni des discours de d'Alembert, ni d'un grand nombre d'ouvrages de Voltaire, ni de ceux de Marmontel, ni d'aucun discours académique.

La lecture du livre de l'Esprit, qu'elle appelle ironiquement une brochure de quatorze cents pages, *abrégeroit sa vie et la feroit mourir d'ennui.* Qu'une femme ignorante craigne de mourir d'ennui en lisant un gros livre de philosophie, rien n'est plus naturel, comme rien de plus excusable et de plus innocent; d'ailleurs, rien de plus inutile pour elle. Mais lorsqu'on ne l'a pas lu, il ne faut pas le juger ainsi que fait madame du Deffand; et puisqu'elle le juge sans l'avoir lu, il ne faut pas dire que M.me du Deffand a lu *tous les ouvrages*

des philosophes, les a pesés dans ses balances, les a appréciés et jugés.

A l'opinion que nous énonçons sur les *Lettres*, on pourra opposer le grand succès qu'elles ont eu, et que nous sommes bien éloignés de contester; mais nous répondrons en indiquant les causes de ce succès, qui se concilient très-bien avec les défauts que nous avons relevés; ces causes sont : l'une, la malignité humaine qui y est par-tout flattée, encouragée et satisfaite; et l'autre le mérite du style, qui y est d'un agrément infini.

Quant à la première de ces causes, il faut bien le dire à la honte de l'humanité, il y a beaucoup de gens qui ont appris avec plaisir de madame du Deffand, que *le Malesherbes étoit un sot qui avoit perdu l'estime publique par une bassesse; que le Turgot étoit un*

fou n'ayant pas le sens commun, et un sot animal; que J.-J. Rousseau extravague dans Emile, *qu'il écorche les oreilles; que Thomas a l'éloquence des charlatans du Pont-Neuf; que d'Alembert ne peut faire que des discours fastidieux, etc.* C'est avec de telles gens qu'il faut mettre en pratique la maxime, qu'*il ne faut pas disputer des goûts.*

Quant au style, on ne peut en contester le mérite : il est toujours clair et précis; il abonde en formes piquantes et inattendues, du naturel le plus vrai et constamment éloigné de toute recherche; il n'est ni nombreux, ni même bien correct, mais il attache et entraîne; et pour la plupart des lecteurs, qui ne cherchent dans les livres que cet éclat superficiel et l'amusement que peut procurer une lecture rapide, c'est de quoi

donner à un ouvrage l'espèce de succès qu'ont eu les Lettres de M.me du Deffand.

Mais ne devons-nous pas dire en même-temps que le mérite et les agrémens de la forme ne suffisent pas pour faire pardonner le vice du fonds, c'est-à-dire la légèreté et l'injustice des jugemens, l'esprit de parti et la passion qui s'y montrent par-tout, et la futilité des détails, et la haine des lettres; et, je le dis avec une entière conviction, la haine de la vérité, et sur-tout de celles qui sont les plus importantes aux hommes, caractère dominant de tout le recueil.

En récapitulant ce que nous venons de dire de ces deux femmes, nous voyons la première, honorant, aimant les lettres, accueillant et obligeant ceux qui les cultivoient de son temps avec le plus d'éclat et de succès, et contribuant ainsi au

progrès des connoissances et du goût, et par là même à accroître les jouissances de l'esprit, et toutes celles qui résultent du perfectionnement des sciences et des arts;

Et, d'un autre côté, une femme dont la vie entière est employée à décrier avec aigreur et malignité la plupart des hommes de lettres qui ont honoré son siècle, versant sur eux le fiel de la satire et du mépris, et décourageant autant qu'il est en elle cette classe d'hommes qui travaillent à instruire et à éclairer le genre humain. Observons maintenant quel a été pour chacune le résultat de la conduite différente de ces deux femmes.

La première a laissé une mémoire chérie et respectée, une réputation bien établie de bonté et de bienfaisance, elle a été regrettée de tous ceux qui l'ont

connue, et pleurée de ceux qui ont eu avec elle une plus étroite liaison.

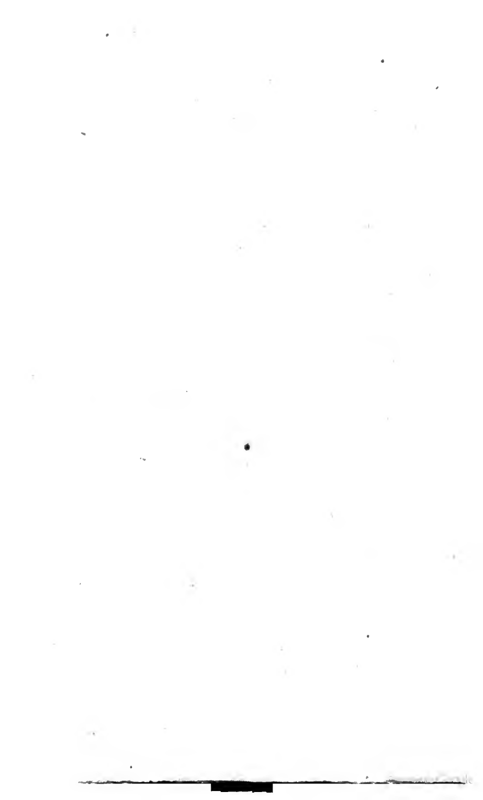
La seconde, regardée de son vivant, sinon comme méchante, qualification peut-être trop dure, au-moins comme dominée par un esprit de dénigrement et de malignité, que la publication de ses Lettres, après sa mort, a confirmé parfaitement; et laissant de son caractère une opinion que M. A. a exprimée en ces termes : *Indifférente pour sa patrie, comme ses déclamations le prouvent; indifférente pour ses amis, comme ses médisances semblent l'attester.*

Je n'ai pas besoin de dire quelle est de ces deux femmes celle qui a choisi la meilleure part; et la réponse qu'on fera à cette question est le résultat que j'ai voulu obtenir de cette comparaison.

PORTRAIT
DE
MADAME GEOFFRIN,

PAR A. MORELLET.

Utile proposuit nobis exemplar. HORAT.



PORTRAIT

DE

MADAME GEOFFRIN.

LES vertus disparoissent trop souvent de la société, sans laisser après elles de traces durables : on ne s'occupe d'en conserver la mémoire que lorsqu'elles ont emprunté quelque éclat et quelque importance du rang et des dignités, et que devenues, pour ainsi dire, publiques, dans des personnes publiques, elles ont attiré les regards de toute une nation.

Mais si, dans les conditions moyennes, la vertu avoit étendu son activité par-delà les limites communes; si elle étoit sortie de l'obscurité, si elle s'étoit fait une espèce d'empire, si une société nombreuse, si une grande ville, si les étrangers même lui avoient payé un tribut d'estime et de considération, alors elle auroit droit à des éloges publics, et l'on applaudiroit

peut-être à l'amitié, gravant sur sa tombe une inscription modeste, et s'efforçant de prolonger des souvenirs si chers, et de conserver des exemples si intéressans.

Tels sont les droits de madame Geoffrin à l'hommage que je lui rends; tels sont les motifs qui me portent à croire que le public verra avec intérêt quelques traits recueillis du caractère de cette femme respectable. Elle a eu des amis plus dignes que moi de la peindre et de la louer; mais on peut me pardonner de consulter moins mon talent et mes droits, que mon attachement et ma reconnoissance. J'ose ajouter aussi que pendant vingt années que j'ai eu le bonheur d'être admis dans sa société, je l'ai observée avec assez d'attention, pour pouvoir me flatter que mon tableau sera ressemblant. Je la peindrai avec simplicité, pour la peindre à sa manière, et avec vérité, parce que je la peindrai d'après elle-même; c'est-à-dire d'après ses conversations, d'après ses lettres, et sur-tout d'après ses actions.

Si l'éducation influe sur l'esprit et sur le caractère, on peut commencer à reconnoître

madame Geoffrin dans le tableau qu'elle a laissé à quelques-uns de ses amis de la manière dont elle a été élevée. On tient d'elle-même l'extrait d'une lettre où elle répond à l'impératrice de Russie, qui lui demandoit quelle avoit été sa première éducation. « J'ai perdu, dit-elle, mon » père et ma mère au berceau. J'ai été élevée » par une vieille grand'mère qui avoit beau- » coup d'esprit et une tête bien faite. Elle avoit » très-peu d'instruction; mais son esprit étoit » si éclairé, si adroit, si actif, qu'il ne l'aban- » donnoit jamais; il étoit toujours à la place du » savoir. Elle parloit si agréablement des choses » qu'elle ne savoit pas, que personne ne dési- » roit qu'elle les sût mieux; et quand son igno- » rance étoit trop visible, elle s'en tiroit par des » plaisanteries qui déconcertoient les pédans » qui avoient voulu l'humilier. Elle étoit si con- » tente de son lot, qu'elle regardoit le savoir » comme une chose très-inutile pour une » femme. Elle disoit : *Je m'en suis si bien pas-* » *sée, que je n'en ai jamais senti le besoin.* » *Si ma petite-fille est une bête, le savoir la*

» *rendroit confiante et insupportable : si elle a*
» *de l'esprit et de la sensibilité, elle fera*
» *comme moi, elle suppléera, par adresse et*
» *avec du sentiment, à ce qu'elle ne saura*
» *pas; et quand elle sera plus raisonnable,*
» *elle apprendra ce à quoi elle aura plus d'ap-*
» *titude, et elle l'apprendra bien vite*. Elle ne
» m'a donc fait apprendre, dans mon enfance,
» simplement qu'à lire; mais elle me faisoit beau-
» coup lire : elle m'apprenoit à penser, en me fai-
» sant raisonner; elle m'apprenoit à connoître les
» hommes, en me faisant dire ce que j'en pensois,
» et en me disant aussi le jugement qu'elle en por-
» toit. Elle m'obligeoit à lui rendre compte de
» tous mes mouvemens et de tous mes sentimens,
» et elle les rectifioit avec tant de douceur et de
» grâces, que je ne lui ai jamais rien caché de ce
» que je pensois et sentois. Mon intérieur lui étoit
» aussi visible que mon extérieur. Mon éduca-
» tion étoit continuelle : je ne quittois jamais ma
» grand'mère, et tout étoit pour moi un sujet
» d'instruction. Elle disoit que des maîtres
» m'auroient fait perdre mon temps; elle ne

» m'en a jamais donné aucun; elle ne pouvoit » pas souffrir la bonne grâce que donnent les » maîtres à danser; elle ne vouloit que celle que » donne la nature quand elle nous a bien con- » stitués. Elle n'aimoit pas la musique instru- » mentale; elle trouvoit que l'assemblage de » plusieurs instrumens faisoit beaucoup de » bruit, et qu'un seul étoit insipide. Elle aimoit » la voix, mais elle la vouloit seule sans accom- » pagnement. Si j'avois eu de la voix, elle m'au- » roit fait apprendre à chanter. Elle disoit que » c'étoit le seul des talens naturels qui eût be- » soin d'être conduit; mais n'ayant trouvé en » moi d'autres facultés à cultiver que celles de » penser et sentir, elle a dirigé mes pensées et » mes sentimens, et je suis, comme ma grand' » mère, très-contente de mon lot ».

On peut dire que jamais éducation n'a eu d'effet plus marqué : on retrouvoit dans madame Geoffrin l'élève formé par ces préceptes et par ces exemples. La grand'mère et la petite-fille paroissent avoir eu la même tournure et le même caractère d'esprit : ces mots sur-tout :

elle avoit peu d'instruction; mais son esprit étoit si éclairé, si adroit, si actif, qu'il ne l'abandonnoit jamais, et qu'elle le mettoit toujours à la place du savoir, sont le portrait fidèle de madame Geoffrin. Les maximes qu'elle dit avoir dirigé son éducation, étoient devenues les siennes, et le lot dont sa grand'mère étoit contente, avec tant de raison, étoit véritablement le sien.

Les qualités dominantes de son esprit étoient le naturel, la justesse, la finesse, et quelquefois la grâce.

La circonspection et l'usage du monde l'empêchoient habituellement de s'abandonner à ses premières idées et à ses premiers mouvemens, et ce naturel se cachoit quelquefois sous un air composé; mais jamais elle ne tomboit dans l'affectation.

La justesse et la droiture de son esprit se montroient dans ses jugemens, et dans la réserve avec laquelle elle s'abstenoit de juger; car jamais elle ne parloit de ce qu'elle ne savoit pas. On reconnoissoit aussi son bon esprit à l'ordre

qu'elle avoit mis dans sa maison, dans ses affaires, dans tout le système de sa vie. On sentoit, en la voyant, que tout en elle et autour d'elle étoit à sa place et en repos.

Elle avoit aussi de la pénétration, mais seulement celle du premier moment; car son caractère et l'inhabitude de l'application ne lui permettoient pas une attention forte et suivie, et elle ne se cachoit pas de cette sorte de paresse d'esprit. « Mon esprit, disoit-elle, est comme mes jambes; j'aime à me promener dans un terrein uni; mais je ne veux point monter une montagne pour avoir le plaisir de dire, lorsque j'y suis arrivée : *J'ai monté cette montagne* ». Elle disoit aussi qu'elle ne pouvoit souffrir les enfans qu'on appelle des prodiges, et qui deviennent si souvent des hommes médiocres, parce qu'elle éprouvoit un sentiment importun, en se représentant ce qu'il en avoit coûté de peine à un pauvre enfant pour s'élever ainsi au-dessus de la portée naturelle de son âge.

C'est parce qu'elle se jugeoit ainsi elle-même, qu'elle n'a jamais tenté d'écrire ce qu'on appelle

un ouvrage d'esprit, espèce d'entreprise qu'une fantaisie du moment fait souvent commencer aux personnes qui ne font pas des lettres leur première occupation, et que le défaut de force ou de constance leur fait abandonner. Quelques personnes de sa société la pressoient un jour d'écrire ses mémoires; elle le leur promit, et les assembla quelques jours après pour leur en lire le commencement. Le voici :

Mémoires de madame Geoffrin, en 6 vol. in-12.

PRÉFACE.

« La vérité de mon caractère, le naturel de » mon esprit, la simplicité et la variété de mes » goûts m'ont rendue heureuse dans toutes les » situations de ma vie; je sens de la douceur à » m'en rappeler les événemens, et un plaisir » piquant à penser que je vais me développer » moi-même à moi-même.

» Cet ouvrage sera pour moi ce que sont or- » dinairement, pour nous autres femmes, de » grands projets de broderie ou de tapisserie : » le choix du dessin nous amuse, l'exécution

» nous occupe quelque temps, nous y travail-
» lons peu, nous nous en ennuyons, et nous
» ne le finissons pas ».

Et c'étoit là tout l'ouvrage.

La grâce et la délicatesse de son esprit se déployoient sur-tout dans ses lettres et dans sa conversation.

Ses lettres étoient plus simples que faciles; le naturel en étoit choisi; il lui falloit du temps pour les écrire : son style étoit concis et clair, ses idées justes, et sa tournure originale. On pourra prendre une idée de sa manière d'écrire dans les fragmens de ses lettres que nous citerons plus bas.

Sa conversation, dans le tête à tête, étoit douce et gaie; elle avoit sur-tout l'art et l'attention obligeante de mettre ceux qu'elle entretenoit sur des sujets qui pouvoient les intéresser, et de les laisser causer sans les interrompre. On a retenu de l'abbé de Saint-Pierre un mot à ce sujet. Cet homme de bien étoit quelquefois ennuyeux. Madame Geoffrin le voyant s'établir chez elle de bonne heure, dans une soirée

d'hiver, et prévoyant qu'elle l'auroit long-temps, le mit sur des choses dont il parloit fort bien. Lorsqu'il s'en alloit, madame Geoffrin lui dit: Monsieur l'abbé, vous avez été d'une excellente conversation. *Madame*, lui dit-il, *je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué.*

Dans la société plus nombreuse elle ne fournissoit pas régulièrement à la conversation : le plus souvent elle se contentoit d'écouter avec intérêt; elle ne parloit guère de suite que pour conter, ou pour développer un sentiment vif que la conversation faisoit naître en elle; ses contes, quoique sans malignité, étoient communément d'excellentes peintures des caractères des personnes qu'elle avoit connues. Ils avoient un tour vif et original qu'il étoit difficile de copier.

Mais elle n'étoit jamais plus piquante et plus animée, que lorsqu'elle grondoit ses amis; elle disoit plaisamment qu'elle n'avoit jamais corrigé personne, et qu'elle ne grondoit que pour son plaisir. Ses mouvemens et ses expressions étoient alors originales, et peignoient avec une grande vérité : il étoit difficile de s'en fâcher : on voyoit

si bien en elle l'effet naturel de l'impression qu'elle avoit reçue, que l'ami grondé en rioit le premier, et l'en aimoit davantage.

Le respectable M. de Burigny, qui a été plus qu'un autre l'objet de ses gronderies, lui disoit un jour : *Madame, il y a quarante ans que je suis votre serviteur, et au moins trente-neuf que je suis votre esclave;* mais l'esclave de l'amitié a toujours chéri ses chaînes.

J'ai dit qu'elle avoit peu d'instruction. Les personnes qui ne l'ont jugée que sur sa réputation, pourront croire que sur ce point on ne lui rend pas justice. D'autres, qui ne l'aimoient pas, ont dit avec malignité qu'elle étoit une femme savante : car l'envie sait décrier, même en louant. On a vu madame Geoffrin rassembler chez elle les hommes de lettres les plus connus, on a dit qu'elle tenoit *bureau d'esprit.* Elle accueilloit et aimoit les artistes, on a dit qu'elle se piquoit de beaucoup de connoissances dans les arts. On lui a supposé des prétentions, parce que les prétentions, même fondées, s'il peut y en avoir de telles, sont encore ridicules ; mais ceux qui ont

vécu près d'elle, savent bien qu'elle n'en eut jamais de cette espèce; elle n'avoit presque point d'autres connoissances que celles qu'un bon esprit peut acquérir dans la société, par l'attention et l'observation.

Loin d'avoir aucune prétention en ce genre, elle tiroit quelque vanité de son ignorance même; elle ne croyoit pas que les femmes eussent besoin d'être fort instruites. Elle contoit à ce sujet qu'étant chez madame Tencin, comme on parloit de deux hommes de lettres, M. Glover, auteur du poëme de *Léonidas*, et M. Algarotti, Italien, qui a laissé dans sa langue et dans la nôtre des ouvrages agréables; le premier, Anglois, pesant, sans politesse et sans usage; le second, d'une figure aimable et du meilleur ton : « Je ne lirai jamais, dit-elle, les ouvrages » de ces deux auteurs; mais je penche fort à » croire que ceux de M. Algarotti sont meilleurs ». — Voilà bien, dit M. de Fontenelle, un jugement de femme. — « Sans doute, dit » madame Geoffrin avec quelque vivacité, je » dois juger en femme, parce que je suis une

» femme, et non pas une licorne ». C'est de là que lui étoit resté le nom de *licorne*, que M. de Fontenelle lui donna toujours depuis.

Un autre trait prouvera combien elle étoit exempte de toute prétention au savoir : un Italien lui apporta un ouvrage en sa langue, et prodiguoit, en le lui présentant, les plus grands éloges à l'importance du suffrage d'une dame si savante, disoit-il, et célèbre à tant de titres, etc. Madame Geoffrin lui répond : « Monsieur, je » ne suis point savante, mon suffrage n'est rien; » je ne suis point célèbre, et je ne sais point » l'italien ». — *Ah! Madame, etc.* Il alloit continuer, lorsque madame Geoffrin l'interrompit : *Monsieur, je ne sais pas même l'orthographe.*

Madame Geoffrin étoit donc ignorante, mais d'une ignorance aimable qu'elle avouoit de bonne grâce; de cette ignorance sans obstination, qui se laisse instruire, qui s'instruit même avec plaisir, au hasard de tout oublier pour s'en instruire encore ; de cette ignorance naturelle et naïve, qu'il faut bien se garder de confondre

avec l'*ignorance acquise*, la seule qu'on soit en droit de mépriser. Son ignorance ne l'empêchoit pas de se plaire à la conversation des gens instruits. Un esprit droit et naturel lui faisoit distinguer le vrai du faux, et rejetter toute affectation, et ces deux principes dirigeant ses opinions en matière de goût, ses jugemens étoient sains. On ne lui souhaitoit jamais plus de savoir, et on sortoit d'auprès d'elle, toujours charmé de la finesse et des mouvemens faciles de son esprit.

Les connoissances relatives aux arts lui étoient peut-être un peu plus familières; elle jugeoit assez bien des ouvrages en ce genre; mais elle décidoit peu : et quoiqu'elle connût la langue des artistes, elle ne l'employoit que rarement, et jamais avec affectation. Les personnes qui ne la connoissoient pas, se faisoient d'elle, sur cela, des idées tout-à-fait fausses. Elle rioit de leur prévention. Elle racontoit plaisamment la visite que lui rendit un de ses parens, au mariage de madame d'Etampes. Il crut lui faire bien sa cour en lui disant, dès la porte : *Madame*,

je me groupe avec mes neveux pour vous témoigner ma reconnoissance; et comme madame Geoffrin le remercioit de ce qu'il avoit contribué au succès de cette affaire : *Ah! Madame,* dit-il, *je n'ai servi tout au plus que de mannequin. Il fut,* dit-elle, *bien attrapé, quand il ne m'entendit répondre que des lieux communs à cet étalage de mots.*

Mais si ces connoissances spéculatives étoient étrangères à madame Geoffrin, elle avoit, à un degré rare, celle qui est la plus importante, parce qu'elle est la plus usuelle, la connoissance des hommes; elle en avoit même la prétention, et la montroit ouvertement; et on la lui pardonnoit, parce qu'elle ne faisoit que se rendre justice. Elle écrivoit de Varsovie à M. de Marmontel : *Mon voisin, je suis enchantée de vos succès, je les troquerois volontiers contre les miens; mais je ne troquerois pour rien au monde la connoissance profonde que j'ai des hommes. Ce que vous m'apprenez de Rousseau me confirme que ma science est parfaite.* Elle écrivoit aussi dans le même temps à M. d'Alembert :

Je sens que j'aurai vu assez d'hommes et de choses. J'ai mon magasin de comparaisons et de réflexions bien garni pour le reste de ma vie.

Peut-être connoissoit-elle moins l'homme en général, que les individus. De cette connoissance des individus, on peut à-la-vérité s'élever à celle de l'homme; mais c'est une peine qu'elle ne prenoit pas. Elle généralisoit peu; mais elle s'étoit fait un certain nombre de résultats précis de ses observations qu'elle avoit réduites en maximes, et qu'elle se plaisoit à répéter à ses amis.

En voici quelques-unes :

L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté.

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Ces deux maximes étoient gravées sur ses jetons.

Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre, leur temps, leur santé et leur argent.



Le moyen de ne point s'ennuyer avec les autres, est de leur parler d'eux-mêmes, en même-temps que c'est le meilleur moyen de faire qu'ils ne s'ennuient pas avec vous.

Il ne faut solliciter les personnes en place, que lorsqu'on est sûr d'obtenir.

De toutes les manières d'obliger les malheureux, la plus commode est de leur faire soi-même le bien qu'ils veulent que vous obteniez des autres pour eux.

Il ne faut point donner de conseils à ceux qui en ont besoin, ni faire des reproches à ceux qui les méritent, ni chercher à amuser ceux qui s'ennuient.

Il ne faut pas défendre ses amis attaqués dans le monde, en les justifiant sur l'article sur lequel on les accuse, mais en les louant des bonnes qualités qu'on ne leur conteste pas.

Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui vous voulez en donner une bonne idée, et non pas à la vôtre ni à la sienne.

Il ne faut louer les gens qu'on aime et qu'on estime, qu'en général, et jamais par les détails.

Et il faut bien remarquer que ces maximes n'étoient pas en elle de spéculation, mais de

pratique, et d'une pratique constante, et de toute sa vie; elles prennent par là un poids que les maximes les plus imposantes des livres n'ont pas toujours. Ce sont, pour ainsi dire, des armes à l'épreuve; on ne peut plus se défier de leur bonté.

Quelques-unes pourront paroître des paradoxes; mais ceux qui l'entendoient en développer le sens, ce qu'elle faisoit souvent avec beaucoup d'esprit, ne pouvoient s'empêcher de les regarder comme très-vraies, au-moins avec les explications qu'elle en donnoit.

Par exemple, elle expliquoit la dernière de la manière suivante : « Lorsque vous louez vos » amis, disoit-elle, généralement et sans dé- » tails, ceux qui vous écoutent ne peuvent rien » vous contester, parce que vous n'articulez » rien, et votre opinion fait toujours son im- » pression sur leur esprit; mais si vous citez un » fait, une action louable, on ne manque pas » d'y chercher des motifs d'intérêt, ou d'en » affoiblir le mérite. Il arrive aussi que ceux à » qui vous parlez regardent le trait que vous

» citez comme leur étant étranger, parce qu'il
» est actuellement appliqué à un autre, au-lieu
» que si vous dites, en général, que M. un tel
» est bon, honnête, obligeant, chacun espère
» qu'il pourra obtenir, en quelque autre occa-
» sion, pour lui les mêmes éloges.

» Enfin, ajoutoit-elle encore, lorsque vous
» louez une action en particulier, ceux qui vous
» entendent, qui n'ont pas fait l'action que vous
» louez, et qui ne peuvent prétendre à parta-
» ger l'éloge que vous en faites, sont par là
» même un peu portés à en affoiblir le mérite :
» au-lieu que si vous louez la générosité, l'hu-
» manité, la douceur, ou toute autre vertu en
» général, ce motif de dénigrement ne subsiste
» plus. Ils se croyent autorisés à prendre pour
» eux-mêmes une partie du bien que vous en
» dites. Ils sont flattés de l'éloge donné à des
» qualités estimables qu'ils croyent posséder
» aussi ; et cette erreur de leur amour-propre
» tourne au profit de ceux que vous voulez dé-
» fendre ».

On a dit souvent que la connoissance des

hommes éteint ou affoiblit dans le cœur la bienveillance et l'humanité; qu'elle conduit à la misantropie, et détourne l'homme de s'occuper, avec quelqu'activité, du bonheur de ses semblables. Je crois que cette observation est fausse, ou qu'elle mérite du-moins de grandes exceptions. Elle peut être vraie pour ceux qui n'ont encore fait que les premiers pas dans la connoissance des hommes, et qui, se laissant trop fortement frapper des vices attachés à l'humanité, méconnoissent les vertus qui rachètent ces vices: ou pour ceux en qui cette découverte affligeante est, pour ainsi dire, prématurée. Mais lorsque cette connoissance embrasse l'homme tout entier; lorsqu'elle arrive dans un âge où la bienfaisance est devenue une habitude, il ne faut plus craindre que l'âme, accoutumée aux plaisirs touchans qu'elle donne, s'en laisse désormais priver.

Madame Geoffrin n'avoit point cette philosophie sombre qui exagère les vices de l'homme, et calomnie ses vertus. On a pu voir dans plusieurs des maximes que nous avons rapportées plus haut, qu'elle avoit bien connu ce fond de

personnalité que tout homme apporte en naissant, et qui, contenu dans de justes limites, est l'arme que la nature lui a mise entre les mains pour sa défense et sa conservation; mais elle croyoit à la vertu, à l'amitié, à la reconnoissance, à la bienfaisance, qu'elle trouvoit trop active en elle pour la méconnoître dans les autres. Elle avoit sur-tout l'indulgence qui nous réconcilie, sinon avec le vice, au-moins avec la foiblesse humaine; elle aimoit à répéter ce vers simple et vrai de l'Hiérophante dans *Olympie :*

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence!

Voilà pourquoi la connoissance des hommes n'avoit pas desséché son cœur; voilà pourquoi elle a conservé jusqu'au dernier moment sa bonté et sa sensibilité; voilà pourquoi la bienfaisance a continué d'être l'occupation de sa vie, jusque dans un âge où l'âme se ferme à presque tous les autres plaisirs.

Cette vertu qui en suppose tant d'autres, étoit le trait le plus marqué de son caractère; c'étoit en elle une sorte de passion que l'habitude avoit

fortifiée, et qui poursuivoit sans relâche son objet : aussi disoit-elle quelquefois, qu'il ne falloit pas lui savoir gré du bien qu'elle faisoit, qu'elle avoit *l'humeur donnante*, et que c'étoit en elle caractère et non pas vertu.

Mais cette observation ne peut diminuer l'estime que méritoit la bienfaisance de madame Geoffrin. On sait bien que les vertus les plus solides sont celles qui, non-seulement ne contrarient pas la nature, mais qui sont le résultat même de cette organisation déliée, dont l'influence est aussi sûre que cachée sur les qualités morales. Les vertus les plus aimables dans ceux qui les possèdent, comme les plus désirables pour les autres, sont celles qu'on peut appeler naturelles ; et la morale subtile, qui a quelquefois tenté d'en diminuer à nos yeux le mérite, en nous faisant connoître les principes dont elles sont formées, a le double défaut d'être affligeante pour l'homme, et fausse pour le philosophe.

La bienfaisance étoit donc comme naturelle à madame Geoffrin, et l'exercer étoit pour elle

un besoin de tous les jours. Ses gens avoient observé que lorsqu'elle avoit un présent à faire, un secours à donner, elle s'en levoit plus matin. Un jeune homme qu'elle avoit obligé, lui adressa des vers assez médiocres, dit-elle, mais où se trouvoit celui-ci :

Titus comptoit les jours, vous comptez les momens.

et, ajoutoit-elle, il avoit quelque raison. Elle se rendoit à elle-même ce témoignage, avec la franchise qu'elle auroit mise à le rendre à un autre.

Ce qui la met à l'abri de tout reproche de vanité à cet égard, c'est que, malgré la sorte de naïveté avec laquelle elle parloit quelquefois de sa bienfaisance en général, elle cachoit avec soin les bonnes actions particulières dont sa vie étoit occupée. Elle avoit coutume de citer à ce sujet une maxime orientale, qu'elle avoit fait écrire et encadrer :

Si tu fais du bien, jette-le dans la mer, et si les poissons l'avalent, Dieu s'en souviendra.

Mais de quelque discrétion qu'elle enveloppât

ses bonnes actions, sa bienfaisance étoit si continuelle et si étendue, qu'en vivant avec elle il étoit impossible qu'on n'en aperçût pas des exemples fréquens.

C'est sur-tout avec ses amis, avec les gens de lettres qui ont formé sa société, qu'elle a satisfait, souvent malgré eux-mêmes, ce qu'elle appeloit *son humeur donnante.* Elle alloit quelquefois chez eux dans cet unique projet. Elle observoit leur ameublement, tâchoit de découvrir s'il manquoit à l'un une pendule, à l'autre un bureau, reconnoissoit la place d'un meuble utile; et lorsqu'elle avoit arrêté ses idées, elle étoit tourmentée du besoin de faire son présent, comme on l'est de payer une dette : et ceci n'est pas une comparaison que j'aye cherchée, j'ai vu ces mouvemens en elle, et je les rends comme je les ai vus.

Je pourrois citer un grand nombre de traits de ce genre, dont moi-même, ou des gens de lettres avec lesquels j'ai été lié, avons été l'objet; mais j'ai appris d'elle qu'il ne faut pas occuper le public de soi, et je n'ai pas le droit de

l'occuper des autres. Je dois me défendre aussi de présenter à mes lecteurs des faits auxquels ils attacheroient peut-être moins d'importance que moi. Le sentiment s'abandonne volontiers à des détails minutieux que le goût rejette, parce que le public est l'arbitre du goût, et que l'intérêt du public est toujours plus restreint et plus froid que celui de l'amitié.

Je dirai donc seulement qu'il y a eu peu de personnes de sa société, même de celles que leur fortune ou leur rang plaçoient au-dessus d'elle, qui n'ayent été forcées de céder à la passion qui la poussoit sans cesse à donner.

Jamais on n'a donné d'une manière plus désintéressée. Je l'ai vue souvent entrer en une colère véritable contre des personnes qui, plus riches qu'elle, vouloient lui rendre des présens pour des présens. Elle se fâchoit tout de bon, et disoit qu'on vouloit lui gâter le plaisir qu'elle avoit eu à donner.

Lorsqu'elle partit de Varsovie, le roi de Pologne lui donna son portrait enrichi de diamans d'un très-grand prix; elle refusa absolument les

diamans, et le rapporta avec la monture la plus simple, et comme nous le lui avons vu.

Elle expliquoit son aversion pour les présens, en disant qu'on ne lui donnoit jamais ce qui lui convenoit, que c'étoit des choses inutiles ou qui n'étoient pas faites à sa manière : elle prétendoit entendre seule l'art de faire des présens utiles ou agréables. Elle avoit été forcée de recevoir de belles fourrures de l'impératrice de Russie, et un service de porcelaine de l'impératrice-reine. « Voilà de beaux présens, disoit-elle, et dignes » des impératrices qui me les font, mais dont » je suis bien indigne; car je ne porte point de » fourrures, et jamais je ne me servirai de cette » porcelaine. Je suis comme le coq de La Fon- » taine, qui trouve une perle :

> Je la crois fine, dit-il,
> Mais le moindre grain de mil
> Seroit bien mieux mon affaire.

Je lui disois quelquefois qu'avec sa manie de faire des présens, et son aversion pour en recevoir, elle ressembloit à mistriss Johnson (Stella), amie du docteur Swift; et que, si elle me le

permettoit, je lui apporterois son portrait, fait il y avoit soixante ans, dans un livre anglois ; et je remplis ma promesse en lui donnant la traduction du petit morceau suivant. On sera étonné de la ressemblance des deux caractères. J'ai traduit fidèlement l'anglois.

Extrait du portrait de mistriss Johnson (Stella), par le docteur Swift son ami.

« Elle avoit une inclination à laquelle elle se
» laissoit aller avec un grand plaisir : elle aimoit
» à faire des présens, et personne n'a jamais
» mieux connu l'art d'en faire d'agréables, ce
» qui demande la plus grande délicatesse ; c'étoit
» en elle une sorte de passion à laquelle elle ne
» pouvoit résister. Elle définissoit un présent :
» le don fait à un ami de quelque chose d'utile
» ou d'agréable qu'on ne peut pas se procurer
» facilement avec de l'argent. Je sais qu'elle a
» employé en dépenses de ce genre plusieurs
» centaines de guinées pendant le temps de ma
» liaison avec elle. Quant aux présens qu'on lui

» faisoit à elle-même, elle les recevoit avec
» beaucoup de répugnance, particulièrement
» de ceux à qui elle en avoit fait quelqu'un.
» Enfin je l'ai vue, en toutes les occasions, la
» personne du monde la plus généreuse ».

Madame Geoffrin ne bornoit pas sa bienfaisance à ces bagatelles. On ignore et on ignorera toujours une grande partie des bienfaits réels et considérables qu'elle a répandus. Mais il en est que le hasard a fait découvrir à ceux qui vivoient près d'elle; et d'autres qui ont été connus, parce que l'objet et l'occasion en étoient sous les yeux du public.

Elle s'est occupée constamment, avec une bonté aussi active que touchante, de la fortune des hommes de lettres de sa société, qui lui étoient les plus agréables, ou que leur situation lui rendoit plus intéressans.

Elle a donné, vers 1760, six cents livres de rente viagère à M. d'Alembert, dont la fortune, au-dessous de la médiocrité, étoit alors un reproche à sa patrie.

Elle y a depuis ajouté treize cents livres de rentes viagères, dont il ne devoit jouir qu'après la mort de sa bienfaitrice.

Enfin, elle lui a fait remettre, en mourant, trois rescriptions formant une rente annuelle de quatre cents livres, destinées à des œuvres de bienfaisance, qu'elle-même a eu soin de lui indiquer.

M. Thomas, cet homme de lettres en qui les talens et la vertu se prêtent une force mutuelle et se dirigent au même but, avoit trop bien mérité l'estime de madame Geoffrin, pour qu'elle n'ambitionnât pas la satisfaction de lui être utile. Un grand mal d'yeux le rendant incapable de suivre ses occupations, l'amitié de madame Geoffrin saisit cette occasion pour le forcer d'accepter une rente viagère de douze cents livres, nécessaire, disoit-elle, pour payer les frais de sa maladie, et suppléer au travail qui lui étoit interdit. Elle y a joint depuis une somme de six mille livres : bienfaits reçus avec une reconnoissance aussi noble que la bienfaisance à laquelle l'amitié cédoit.

Je suis trop honoré d'avoir partagé ses bontés

avec des hommes si estimables, pour ne pas saisir avec empressement cette occasion de me glorifier de ses bienfaits.

De vingt années pendant lesquelles j'ai joui du bonheur d'être admis dans sa société, les premières se sont écoulées sans qu'elle me distinguât par une bienveillance particulière. Je dois même dire ce qu'elle me disoit elle-même, qu'*elle avoit pour moi quelqu'éloignement.* Des formes, des manières, que je laisse à mes amis le soin d'excuser, s'ils le peuvent, l'empêchoient de s'accoutumer à moi. Je lui disois quelquefois qu'elle m'aimeroit un jour, et que je la priois seulement de me supporter jusqu'à ce que ce jour fût venu. Il vint.

Depuis ce moment elle n'a cessé de me combler de bontés et de marques d'intérêt. Plus d'une fois j'ai été obligé de détourner sa bienfaisance, et d'éviter de lui en fournir des occasions; celles que je n'ai pu lui dérober, étoient si bien choisies, et la manière dont elle m'obligeoit alors, étoit si touchante, que le prix du bienfait en étoit doublé.

Quelqu'éloignement que j'aye à occuper les lecteurs, de détails qui me sont personnels, je ne puis me dispenser de dire en quel moment et à quelle occasion elle m'a donné, comme à M. d'Alembert et à M. Thomas, une rente viagère de douze cents livres. J'avois écrit, en faveur de la liberté du commerce aux Indes-Orientales, un ouvrage qu'elle avoit hautement désapprouvé, d'après des opinions fausses, sans doute, mais trop communes et trop accréditées, pour qu'on puisse lui savoir mauvais gré de les avoir adoptées. Le ministre, dont j'avois secondé les vues, en ne soutenant que mes propres sentimens, bien connus avant cet ouvrage, étoit sorti de place avant d'avoir pu récompenser mon travail. Madame Geoffrin vient chez moi, me gronde de nouveau avec une extrême vivacité, d'avoir fait ce qu'elle appeloit *mes méchants mémoires*; et puis tout de suite: « Vous voyez qu'on ne vous a pas récompensé. Votre fortune n'en est pas plus avancée. Allons, donnez-moi votre nom et votre » extrait de baptême, et passez demain chez

» mon notaire, vous en retirerez un contrat; » j'ai placé quinze mille livres sur votre tête, » n'en dites rien à personne, et ne me remer- » ciez pas ».

Voilà exactement son discours et son procédé. Que pourrois-je ajouter à ce récit, qui ne fût plus foible que les réflexions qu'il fait naître. Je ne dois pas oublier d'observer aussi que les principes que j'avois soutenus sur la liberté du commerce et sur les priviléges exclusifs, attaquoient, quoiqu'indirectement, un établissement * sur lequel étoit fondée la partie la plus considérable de sa fortune; qu'elle ne l'ignoroit pas, et qu'elle l'oublioit.

M. d'Alembert lui avoit fait connoître mademoiselle de l'Espinasse, qu'une mort prématurée a enlevée à une société dont elle faisoit les délices, et qui a laissé après elle une mémoire chère et des regrets durables. Mademoiselle de l'Espinasse étoit sans fortune; dès que madame Geoffrin eut connu les qualités de l'esprit

* Le privilège exclusif de la manufacture des glaces.

et de l'âme qui la rendoient si digne d'un meilleur sort, elle s'occupa constamment d'améliorer sa situation; et d'après sa maxime, *qu'il étoit plus facile de faire le bien que de le solliciter*, elle ne se reposa que sur elle-même de ce soin. C'est à cet objet qu'elle a employé une grande partie de l'argent provenant de la vente de ses trois plus beaux tableaux de Carle Vanloo, qui ont été achetés par l'impératrice de Russie *. Ceux qui ont connu mademoiselle de l'Espinasse, et la noblesse de ses sentimens, savent qu'elle ne pouvoit recevoir que des mains de l'amitié. Madame Geoffrin lui étoit tendrement attachée : ce n'est pas qu'il n'y eût entre ces deux caractères des contrastes très-marqués. Madame Geoffrin cherchoit le calme, et son amie étoit dans une continuelle agitation : l'une vouloit qu'on réglât tout, qu'on modérât tout; l'autre se laissoit souvent entraîner vers les

* Il transpira dans le public que cet argent avoit été employé à un acte de bienfaisance; on se trompa sur l'objet, et la méchanceté abusa de cette méprise.

extrêmes : la sensibilité de l'une étoit douce, celle de l'autre, ardente et passionnée : la première savoit goûter en paix les douceurs de la société et de l'amitié, la seconde étoit troublée dans sa jouissance par la violence même de ses affections.

Mais avec une opposition si forte, ces deux personnes étoient faites pour s'estimer et s'aimer réciproquement. Un esprit toujours animé, un goût exquis, et sur-tout une sensibilité inépuisable, que répandoit mademoiselle de l'Espinasse sur tout ce qui avoit quelque relation avec elle, ne pouvoient manquer de gagner madame Geoffrin.

Il s'étoit établi entre ces deux femmes une amitié active et tendre qui les a honorées toutes deux. Mademoiselle de l'Espinasse, dans la longue et douloureuse maladie qui l'a enlevée à ses amis, leur a souvent dit qu'il lui étoit doux de devancer madame Geoffrin.

M. de Mairan avoit fait madame Geoffrin sa légataire universelle sans restriction, sans condition, sans fidéi-commis. Jamais un ami

mourant n'a montré plus de confiance, et jamais on n'a fait plus d'honneur à la confiance d'un ami mourant. Elle écrivit d'abord aux parens pour leur demander s'ils avoient quelque opposition à faire aux dernières dispositions de M. de Mairan. Ils lui répondirent qu'ils les regardoient comme justes et légitimes, et qu'elle pouvoit user du legs comme elle jugeroit à propos. Munie de ce pouvoir, elle distribue en entier la succession, qui étoit de plus de cinquante mille écus. Elle récompense noblement les domestiques; elle donne cinquante mille francs à un ancien ami de M. de Mairan, différentes sommes à ses parens, etc.; et nous l'avons entendue dire: « Enfin, Dieu soit loué, j'ai achevé de donner » ce matin tout ce qui me restoit de la succes- » sion de ce pauvre Mairan. Cet argent m'em- » barrassoit ».

Elle avoit assisté à la première distribution du prix de l'école gratuite de dessin, cet établissement utile, dû aux soins éclairés et bienfaisans de M. de Sartines, alors lieutenant-général de police; elle envoya le lendemain au directeur

de l'école, vingt-cinq louis, somme qu'elle a depuis donnée tous les ans.

Cet homme extraordinaire, qui laissera après lui tant de monumens durables de la beauté de son génie et de l'universalité de ses talens, et qui a souvent déployé plus noblement encore ces grandes qualités à venger l'innocence et à défendre l'humanité, M. de Voltaire, s'occupant de réparer les malheurs des Sirven, s'adressa à madame Geoffrin, pour engager le roi de Pologne à répandre ses bontés sur cette famille désolée. Il lui écrivit à Varsovie, où elle étoit alors. Sa lettre et la réponse de madame Geoffrin font trop d'honneur à l'un et à l'autre, pour que je me refuse la satisfaction de les insérer ici.

Lettre de M. de Voltaire à madame Geoffrin, du 5 juillet 1766.

« Vous êtes, Madame, avec un roi, qui seul » de tous les rois doit sa couronne à son mé- » rite; votre voyage vous fait honneur à tous » deux. Si j'avois eu de la santé je me serois

» présenté sur votre route, et j'aurois voulu » paroître à votre suite. Je ne peux mieux faire » ma cour à Sa Majesté et à vous, Madame, » qu'en vous proposant une bonne action : » daignez lire et faire lire au roi le petit écrit » ci-joint.

» Ceux qui secourent les Sirven, et qui » prennent en main leur cause, ont besoin » d'être appuyés par des noms respectés et ché- » ris. Nous ne demandons qu'à voir notre liste » honorée par ces noms qui encouragent le pu- » blic ; l'aide la plus légère nous suffira. La gloire » de protéger l'innocence vaut le centuple de » ce qu'on donne. L'affaire dont il s'agit inté- » resse le genre humain, et c'est en son nom » qu'on s'adresse à vous, Madame : nous vous » devrons l'honneur et le plaisir de voir un bon » et grand roi secourir la vertu contre un juge » de village, et contribuer à extirper la plus » horrible superstition ».

Réponse de madame Geoffrin à M. de Voltaire, à Varsovie, le 25 juillet.

« Dans l'instant même où j'ai reçu votre » lettre, Monsieur, je l'ai envoyée au roi, avec » les cahiers qui l'accompagnoient. Sa Majesté » m'a fait l'honneur de m'écrire sur-le-champ » le billet que voici en original :

Copie du billet de Sa Majesté.

« *J'ai cru voir dans la lettre que Voltaire* » *vous écrit, la* ***Raison*** *qui s'adresse à* » *l'****Amitié*** *en faveur de la* ***Justice****. Quand* » *je ferai une statue de l'****Amitié****, je lui don-* » *nerai vos traits. Cette divinité est mère de* » *la* ***Bienfaisance****; vous êtes la mienne de-* » *puis long-temps, et votre fils ne vous refu-* » *seroit pas, quand même ce que Voltaire* » *me demande, ne m'honoreroit pas autant* ».

» Comme c'est à vous, Monsieur, que je le » dois, je vous en fais l'hommage et le sacrifice. » Sa Majesté m'a fait dire que nous lirions en- » semble la brochure.

» Sa Majesté me l'a lue : comme le roi lit
» aussi parfaitement bien que vous écrivez,
» Monsieur, le lecteur et l'auteur m'ont fait
» passer une soirée délicieuse.

» Sa Majesté a été très-touchée du sort des
» malheureux pour lesquels vous vous intéressez;
» elle m'a donné de sa poche deux cents ducats.

» Le roi a soupiré, Monsieur, en lisant l'en-
» droit de votre lettre où vous paroissez re-
» gretter de n'avoir pu m'accompagner.

» Vous avez vu des rois; eh bien! l'âme, le
» cœur, l'esprit et les agrémens de celui-ci au-
» roient été pour votre philosophie et votre
» humanité un spectacle intéressant, touchant,
» agréable, et peut-être nouveau.

» Je paierai bien cher le plaisir que j'ai eu
» de voir un roi qui étoit celui de mon cœur,
» avant que d'être celui de la Pologne. Je sens
» que la présence réelle de ses vertus, de sa
» sensibilité, des charmes de sa société et de sa
» personne a ému mon cœur bien plus vive-
» ment que ne faisoit le souvenir que j'en avois
» conservé, quoiqu'il me fût toujours présent,

» et assez fort pour me faire entreprendre un
» très-grand voyage.

» Cette douce nourriture que je suis venue
» chercher pour mon sentiment, va se changer
» en amertume pour le reste de ma vie, quand
» il me faudra, en quittant ces lieux, pronon-
» cer le mot *jamais*.

» Je serai de retour chez moi à la fin d'oc-
» tobre. Vous aurez la bonté, Monsieur, de
» me faire savoir à qui je dois remettre l'au-
» mône du roi ; j'y joindrai le denier de la
» veuve : soyez persuadé que j'ai la même hor-
» reur que vous pour le fanatisme et ses ef-
» froyables effets. Votre humanité et votre zèle
» m'inspirent une aussi grande vénération que
» la beauté de votre esprit, son étendue et
» l'immensité de vos connoissances. La réu-
» nion de ces sentimens, Monsieur, me rend
» digne de vous louer et de vous respecter. Sa
» Majesté a voulu garder la lettre que vous
» m'avez fait l'honneur de m'écrire; par ce sa-
» crifice que je fais au roi, et par celui que je
» vous fais de son billet, vous devez connoître

» mon cœur ; vous voyez qu'il préfère à sa
» propre gloire le plaisir de faire des heureux ».

Ajoutons encore un trait qui a eu plus de publicité que ceux qu'on vient de rapporter, puisqu'il a été recueilli dans la brochure intitulée : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'auteur de la Henriade*. Il est question de la souscription des Œuvres de Pierre Corneille, proposée par M. de Voltaire, en faveur de la nièce de ce grand homme.

« Il y eut, dit l'auteur des Mémoires, dans
» cette souscription si prompte, une chose fort
» remarquable de la part de madame Geoffrin,
» femme célèbre par son mérite et par son es-
» prit : elle avoit été exécutrice du testament
» du fameux Bernard de Fontenelle, neveu
» de Pierre Corneille, et malheureusement il
» avoit oublié cette parente, qui lui fut pré-
» sentée trop peu de temps avant sa mort, mais
» qui fut rebutée avec son père et sa mère. On
» les regardoit comme des inconnus qui usur-
» poient le nom de Corneille. Des amis de cette

» famille, touchés de son sort, mais fort indis-
» crets et fort mal instruits, intentèrent un
» procès téméraire à madame Geoffrin, trou-
» vèrent un avocat qui, abusant de la liberté
» du barreau, publia contre cette dame un
» factum injurieux. Madame Geoffrin, très-
» injustement attaquée, gagna le procès tout
» d'une voix. Malgré ce mauvais procédé,
» qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut *la*
» *première* à souscrire pour une somme con-
» sidérable ».

On vient de voir la bienfaisance de madame Geoffrin, dans des circonstances intéressantes, et, pour ainsi dire, en grand; mais il me semble que cette vertu étoit encore plus admirable en elle dans les petites occasions, parce qu'elle avoit plus d'activité, qu'elle se répandoit sur un plus grand nombre d'objets, et qu'elle se montroit sous la forme d'une habitude journalière et d'un besoin de tous les momens. Il est sans doute plus facile et plus commun de faire de temps en temps une bonne action éclatante, que de remplir sa vie entière de traits obscurs

de bienfaisance. Madame Geoffrin avoit deux espèces de bienfaisance qui se trouvent rarement réunies, l'une, pour ainsi dire, annuelle et régulière, l'autre journalière, du moment, et que les occasions ne manquoient jamais de mettre en activité; elle payoit différentes petites pensions pour l'éducation de quelque enfant, pour le loyer d'une vieille femme, et à d'anciens domestiques retirés. Un dimanche, jour auquel elle ne recevoit communément personne, je l'ai surprise faisant la distribution d'une somme considérable en petits sacs pour ces diverses destinations. C'étoit son occupation régulière d'un dimanche, chaque fois qu'elle recevoit ses rentes, et je la forçai de m'avouer que cet emploi de sa solitude lui étoit encore plus agréable que la journée qu'elle devoit donner le lendemain à la meilleure compagnie.

Quant aux actes de bienfaisance que les occasions lui suggéroient, elle le disoit elle-même, et elle disoit vrai : *Elle passoit rarement un jour sans faire quelque bien ;* mais les traits de ce genre seroient trop minutieux aux yeux du

public; nous nous contenterons d'en citer quelques-uns :

Elle avoit commandé deux vases de marbre au célèbre Bouchardon. Deux ouvriers les lui apportent; elle s'aperçoit que l'un des couvercles est cassé. Hélas! oui, Madame, lui dirent les ouvriers, et notre camarade, à qui ce malheur est arrivé, en est si fâché, qu'il n'a pas osé se présenter devant vous; il est bien à plaindre, car si le maître le sait, il le renverra, et c'est un homme qui a une femme et quatre enfans. Allons, allons, dit madame Geoffrin, voilà qui est bien, je n'en parlerai pas, et qu'il soit tranquille. Quand les ouvriers sont partis, elle se dit à elle-même : Ce pauvre homme a eu bien de l'inquiétude et du chagrin, il faut que je l'envoye consoler. Elle appelle un de ses gens : Allez, dit-elle, chez M. Bouchardon, vous demanderez un tel, vous lui donnerez ces douze livres, et trois livres à ses camarades qui m'ont si bien parlé de lui.

On lui faisoit observer que sa laitière la servoit mal : « Je le sais bien, disoit-elle; mais je

» ne puis pas en changer. — Et pourquoi, Ma-
» dame? — C'est que je lui ai donné deux va-
» ches ». On se récrie sur cette étrange raison.
« Eh! oui, dit-elle : elle vendoit du lait à ma
» porte, mes gens vinrent me dire qu'elle étoit
» au désespoir de la perte de sa vache; et comme
» ils m'avertirent trop tard, je lui en donnai
» deux, une pour remplacer celle qu'elle avoit
» perdue, et l'autre pour la consoler de tout le
» chagrin qu'elle avoit eu pendant huit jours :
» vous voyez bien que je ne peux pas changer
» cette laitière-là ».

Ces deux traits de bonté avoient tellement touché mademoiselle de l'Espinasse, qu'elle imagina d'en faire deux chapitres nouveaux à ajouter au *Voyage sentimental* de M. Sterne, petit roman moral, plein d'exemples de ce genre. Elle fait dire à M. Sterne, s'adressant à ses compatriotes : *Allez en France, allez voir madame Geoffrin, vous verrez la Bienfaisance, la Bonté; vous verrez ces Vertus dans leur perfection, parce que vous les trouverez accompagnées d'une délicatesse qui ne peut*

appartenir qu'à une âme dont la sensibilité a été perfectionnée par l'habitude de la vertu.

Mademoiselle de l'Espinasse avoit d'ailleurs imité le style de l'auteur anglois, avec beaucoup d'adresse, de vérité et de sensibilité. Elle lut ces deux chapitres prétendus traduits à madame Geoffrin, entourée de sa société. Cette excellente femme versa de douces larmes en se reconnoissant dans le tableau touchant qu'on faisoit de sa bienfaisance : scène attendrissante où l'on voyoit la vertu modeste, forcée de s'entendre louer d'une manière digne d'elle ; et l'amitié goûter, aux yeux de l'amitié, des jouissances qu'elle eût voulu se réserver à elle seule, et qui n'en étoient que plus douces en se partageant.

La longue et douloureuse maladie qui nous a fait perdre madame Geoffrin, n'a pas suspendu l'habitude de sa bienfaisance. Elle a récompensé diverses fois, par des présens considérables, les soins affectueux que lui ont rendus ses domestiques, Ses facultés étoient affoiblies, ses goûts presque éteints, sa passion dominante vivoit

toute entière. Sur son lit de douleurs, et rappelant avec une peine extrême les idées qui lui étoient auparavant les plus familières, elle se souvient qu'elle a oublié de faire payer le quartier échu de la pension d'une vieille femme, dont M. d'Alembert lui avoit fait connoître les besoins. M. Thomas étoit auprès d'elle, elle le charge de porter cet argent à M. d'Alembert : deux fois elle s'est reproché cet oubli, deux fois elle l'a réparé avec la même bonté.

Pour achever de faire connoître cette femme respectable, dans la partie la plus intéressante de son caractère, j'ajouterai que sa bienfaisance avoit une forme qui lui étoit particulière. Elle vouloit faire du bien à sa manière : c'est pour cela que, d'après une de ses maximes, que nous avons vue plus haut, elle se prêtoit très-difficilement à solliciter les gens en place, parce que l'expérience lui avoit fait connoître l'inutilité de presque toutes les sollicitations, et qu'elle avoit une grande répugnance à rien faire d'inutile.

Mais ce qu'il y avoit de plus singulier dans le caractère de sa bienfaisance, étoit l'aversion

qu'elle avoit pour les remercîmens : elle disoit qu'elle vouloit se payer *par ses mains*, et qu'elle savoit bien goûter *toute seule* la satisfaction qu'il y avoit à obliger. C'est pour s'épargner ce qu'elle appeloit *les inconvéniens de la reconnoissance*, qu'elle disoit hautement qu'elle n'aimoit que les ingrats, et qu'elle faisoit souvent l'éloge de l'ingratitude.

« L'homme reconnoissant, disoit-elle, va » disant à tout le monde, qu'il a reçu de vous » un bienfait. Tous ceux qui l'entendent com- » mencent par vous savoir mauvais gré de ne » pas les avoir préférés, eux ou leurs amis, pour » exercer votre bienfaisance, et se proposent » bien de vous en fournir incessamment l'oc- » casion. On se trouve par là quelquefois dans » la nécessité de faire essuyer des refus désa- » gréables, ou de placer mal ses bienfaits. Il est » encore très-rare qu'en obligeant on ne soit » pas désapprouvé, même par les gens les plus » désintéressés : on dit que le bienfait pouvoit » être mieux placé ; on se jette aussi sur la per- » sonne obligée, on trouve qu'elle a manqué

» de noblesse en recevant, etc. Tous ces in-
» convéniens disparoissent, lorsque vous obli-
» gez des ingrats; votre bonne action demeure
» ensevelie dans l'obscurité; vous en jouissez
» seul; personne n'en affoiblit le mérite, per-
» sonne ne dit qu'elle est mal placée, personne
» ne vous importune pour être à son tour l'ob-
» jet de vos bienfaits : j'ai donc raison, con-
» cluoit-elle, d'aimer les ingrats ».

On voit, au reste, pour ôter à ce paradoxe ce qu'il pourroit avoir de choquant, qu'elle entendoit, au fond, par ingrats, ceux qui ne publient pas leur reconnoissance; mais on peut la sentir vivement sans la faire éclater; et nous pouvons ajouter que, malgré ses éloges continuels de l'ingratitude, madame Geoffrin n'a point trouvé de véritables ingrats.

Avec tant de qualités estimables, avec un esprit raisonnable et sensible, avec des vertus si douces, et sur-tout avec une bienfaisance si soutenue, ceux qui ne connoissent pas ce qu'on appelle le monde, croiront difficilement que madame Geoffrin a été souvent et long-temps

l'objet de la satire obscure, et du dénigrement jaloux. Oui, il faut le dire, elle a été insultée dans plus d'un libelle; on a vu plus d'une fois des gens qu'on appelle de bonne compagnie, et qui cessoient dès-lors de mériter cet éloge, sourire malignement au nom de madame Geoffrin, et chercher à présenter sa manière d'être sous un aspect *ridicule*, puisqu'il faut bien répéter, en rougissant, ce terme insultant qu'on n'a pas rougi d'appliquer si mal.

Mais elle triompha de ces petites haines qui s'attachent avec tant d'activité au mérite et à la vertu, et qui les feroient disparoître de la société, si le premier effet du mérite et de la vertu n'étoit pas d'élever l'âme qui en est douée, à une hauteur d'où elle n'entend plus ces cris impuissans. C'est ce qu'on peut dire avec vérité de madame Geoffrin; et la célébrité dont elle a joui est dans sa vie une circonstance vraiment singulière, et qui mérite que j'en parle avec quelque détail.

Madame Geoffrin, née dans un état médiocre, avec une fortune qui d'abord n'étoit pas assez

considérable pour suppléer, comme il arrive souvent, à la naissance; n'ayant même aucun de ces talens extraordinaires qui attirent fortement l'attention du public, et font disparoître la distance des rangs dans la société, a vu se rassembler chez elle les hommes de lettres les plus distingués, les artistes les plus célèbres, et, de la France et des pays étrangers, les personnes les plus considérables par leur naissance, leur rang et leurs dignités; enfin, elle a vu des souverains la rechercher, entrer en commerce de lettres avec elle; et ceux que la curiosité attiroit en France, se faire un plaisir de cultiver sa société.

Parmi les hommes de lettres qui la voyoient avec assiduité, nous nommerons, sans parler des vivans, dont la liste seroit trop considérable, M. de Fontenelle, M. de Montesquieu, M. l'abbé de Saint-Pierre, M. de Mairan, M. Hume, M. Algarotti, M. Helvétius, M. de Maupertuis; en un mot, presque tous les gens de lettres qui ont eu de la célébrité.

Parmi les amateurs et artistes, M. le comte de Caylus, M. Mariette, M. Bouchardon,

M. Carle Vanloo, M. Vien, M. Vernet, M. Cochin, etc.

Quant aux personnes de la première distinction, qui venoient chez elle avec empressement, le nombre en est trop considérable pour qu'on en puisse faire l'énumération.

Les souverains qui l'ont honorée de leur correspondance ou de leurs visites, sont le roi de Pologne régnant, pour qui elle avoit eu, pendant le séjour de ce prince à Paris, les soins d'une mère, nom qu'il lui donne dans toutes ses lettres.

L'impératrice de Russie lui a écrit plusieurs lettres pleines des témoignages les plus flatteurs d'estime et de considération. Un refroidissement causé par la noble franchise avec laquelle madame Geoffrin écrivit dans une occasion délicate, a interrompu cette correspondance. Madame Geoffrin a renvoyé les lettres, sans qu'on les lui demandât, et sans en garder de copies, espèce de sacrifice dont une âme élevée étoit seule capable, et que n'eût jamais fait la vanité.

L'impératrice-reine et l'empereur, à son pas-



sage par Vienne, lorsqu'elle revenoit de Pologne, l'ont accueillie avec la plus grande distinction. L'empereur, dans son passage à Paris, est allé la voir, quoiqu'elle fût depuis plusieurs mois dans un état de douleur qui affoiblissoit toutes ses facultés.

On peut ajouter à cette liste les princes de Suède, le roi de Suède aujourd'hui régnant, et presque tous les princes souverains d'Allemagne qui ont voyagé en France.

Lorqu'on cherche les causes de cet empressement, et qu'on ne les trouve, ni dans la fortune, ni dans le rang, ni dans la naissance, ni dans le crédit, ni dans l'étendue des connoissances de madame Geoffrin, il est assez naturel de demander par quelle route elle étoit arrivée à un but auquel les circonstances ne paroissoient pas pouvoir la conduire. Ma réponse à ces questions, achevera de développer ce caractère intéressant.

Madame Geoffrin, quoique sans instruction, avec un esprit juste et fin, avoit montré de bonne heure son goût pour la société des gens

de lettres. Elle avoit connu, chez madame de Tencin, une partie de ceux qui avoient alors le plus de célébrité. Ils avoient sans doute aussi démêlé en elle des qualités qui leur promettoient une société douce, avec la liberté et l'égalité dans le commerce de la vie, dont ils sont avec raison jaloux. Madame Geoffrin recueillit cette partie précieuse de la succession de madame de Tencin. M. de Fontenelle, M. de Montesquieu, M. de Mairan, etc., s'accoutumèrent à se rassembler chez elle un jour de la semaine; le mercredi elle leur donnoit à dîner, et tous les soirs sa maison fut ouverte à ceux qui méritoient de jouir de sa société et de la leur.

La régularité de sa vie contribuoit à les y attirer; elle étoit constamment chez elle à l'heure où la société commence à se rassembler, et ne sortoit de Paris que très-rarement. On peut croire qu'il est aisé de prendre ce système de vie, et d'en retirer les avantages qu'y trouvoit madame Geoffrin; mais cette constance tient à une fermeté de caractère et de résolution dont peu de personnes sont capables, et qui est bien

estimable lorsqu'elle est employée à l'agrément de la société.

Elle gagna bientôt les artistes les plus célèbres par des soins encore plus suivis. Elle s'intéressoit à leurs succès, alloit les voir dans leur atelier, les faisoit travailler pour elle-même. Son appartement étoit orné de leurs ouvrages. Des tableaux de Vanloo, de Greuze, de Vernet, de Vien, de Lagrenée, de Robert; des têtes de Lemoine, etc.; des meubles, des bronzes du meilleur goût y montroient par-tout l'amour des arts et des artistes. Leur rendez-vous régulier étoit le lundi. Un amateur vouloit acheter un tableau, on le portoit ce jour-là chez madame Geoffrin, et les maîtres de l'art le jugeoient. M. Mariette y apportoit régulièrement un certain nombre de dessins des plus grands maîtres, qui formoient la collection précieuse et considérable qu'il a laissée à sa mort.

Les gens du monde admis dans cette société, y connoissoient les artistes personnellement, et se déterminoient plus aisément à mettre leurs talens en œuvre. On peut dire que madame

Geoffrin a contribué, par l'établissement de ses lundis, à faire faire une grande partie des tableaux de l'école françoise moderne, qui ornent aujourd'hui les cabinets de l'Europe. C'est ainsi que la société de madame Geoffrin, avec les agrémens et les avantages qu'elle offroit au goût et aux talens, fut bientôt recherchée des artistes les plus connus.

Ce premier fonds de société une fois formé, s'accrut insensiblement. Les gens du monde qui ont quelque instruction, ou seulement de l'esprit et du goût, sentent trop bien le vide des conversations communes, pour ne pas rechercher avec quelqu'empressement la société des hommes à talens et des gens de lettres qui, ayant fait de la culture des arts ou des sciences, l'occupation de leur vie, ont nécessairement un plus grand fonds d'idées, et des principes de goût plus assurés. Ils craignent et fuient l'ennui; et toutes les fois que les affaires ou l'ambition, ou des plaisirs plus bruyans ne les occupent point, ils savent goûter les charmes d'une conversation animée sur des objets intéressans.

La maison de madame Geoffrin leur offroit cette sorte de plaisir : les personnes capables de le procurer aux autres, et dignes de le goûter elles-mêmes, venoient l'y chercher et l'y répandre.

Tant d'avantages réunis ne pouvoient manquer d'attirer les étrangers, que l'amour des lettres ou des arts, ou de la société, ou les affaires appellent dans une ville qu'on peut regarder comme la capitale du monde civilisé. Les voyageurs illustres, les savans étrangers, les ministres des cours s'empressèrent de connoître madame Geoffrin, et ambitionnèrent d'être admis dans sa société. Elle exerçoit envers eux une hospitalité noble, trop négligée aujourd'hui parmi nous; ils trouvoient réunies chez elle, les personnes les plus estimables et les plus connues dans les arts et dans les lettres, et un nombre choisi de gens du plus grand monde. Enfin, tous ensemble y formèrent un genre de société unique, et qu'on ne rassemblera peut-être plus.

En disant que les gens de lettres et les artistes ont été le premier fonds de la société de madame Geoffrin, je suis bien éloigné de faire entendre

qu'on n'alloit pas chez elle sur-tout pour elle-même. Je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui ont mérité de la connoître, en disant que, même lorsque sa considération, arrivée au plus haut degré, avoit donné la plus grande étendue à ses relations, lorsqu'en allant chez elle on y trouvoit la meilleure compagnie en tout genre, on y alloit encore pour jouir des agrémens de son esprit, et de l'aimable singularité de son caractère.

Elle avoit rendu sa maison agréable par l'ordre, la propreté, le bon goût et la commodité qui s'y montroient par-tout : c'étoient autant de jouissances ménagées à ceux qu'elle y recevoit ; son appartement avoit quelque chose de son caractère, de la singularité sans bizarrerie, et une espèce de recherche qui n'excluoit pas la simplicité.

Avec un grand usage du monde, elle n'avoit pas pour cela plié ses manières aux formes communes; sa politesse simple et noble, comme celle des gens du meilleur ton, n'étoit pas la leur, n'étoit pas celle de tout le monde. Empressée sans agitation, et soigneuse sans inquié-

tude, l'envie de plaire s'y laissoit voir plutôt qu'elle ne se montroit.

Elle ne répétoit pas souvent les marques d'intérêt et d'attention qu'elle avoit données une fois aux personnes qui formoient sa société habituelle et familière, persuadée avec raison qu'il en restoit des traces durables; au-lieu que les témoignages de cette politesse superficielle, trop commune dans le monde, ont besoin d'être sans cesse renouvelés; mais ses amis voyoient toujours sur son visage la satisfaction qu'elle avoit à les recevoir.

Avec les grands, sa politesse prenoit une tournure un peu différente, qui lui étoit particulière, et ne pouvoit convenir qu'à elle. Respectueuse, sans rien perdre de son aisance et de sa liberté, leur présence ne lui imposoit aucune gêne. Elle les accoutumoit bientôt à une sorte de familiarité, dont elle seule, peut-être, connoissoit les vraies limites. On avoit toujours peur qu'elle ne les franchît, et elle ne les franchissoit jamais. Elle leur donnoit des conseils, des avis même. Elle alloit jusqu'à les gronder très-vive-

ment et très-sérieusement, sans jamais les blesser. Elle avoit la mesure juste de la sensibilité de leur amour-propre, et ne faisoit que l'effleurer. Elle assaisonnoit, d'ailleurs, sa franchise, de choses si flatteuses, qu'ils pouvoient entendre d'elle la vérité.

Madame Geoffrin séduisoit encore, sur-tout les gens du monde, par une sorte de mollesse dans ses opinions, ou du-moins dans la manière de les défendre; elle ne paroissoit pas avoir de sentiment arrêté sur une grande partie des questions qui partagent les avis dans la société : souvent aussi, avec des idées à elle, la réserve qui ne l'abandonnoit presque jamais, l'expérience de l'inutilité des disputes, l'amour de la paix, la foiblesse même de ses organes la portoient à cette modération; elle y ramenoit sans cesse les personnes de sa société, qui s'en écartoient. Elle craignoit toutes les opinions fortes et tranchantes, même sur les matières les moins importantes, persuadée que ce ne sont pas celles qui excitent les haines les moins vives. Quant aux objets plus intéressans, elle avoit le sens

trop droit, et le cœur trop sensible, pour ne pas gémir sur les erreurs et les maux de l'humanité; mais elle craignoit les mouvemens trop brusques et les changemens trop prompts : ce qu'elle exprimoit d'une manière ingénieuse, en disant qu'il ne falloit pas abattre la vieille maison, mais en bâtir une nouvelle tout à côté, et qu'insensiblement on quitteroit la mauvaise, pour venir se loger dans la bonne, dès qu'on en auroit reconnu la commodité.

A ces formes de politesse aimable et piquante, à cette sagesse tolérante et douce, qu'on ajoute ce fonds de bonté et de bienfaisance, que sentent ceux même qui n'en éprouvent pas les effets, et qui n'en connoissent pas les détails; et on reconnoîtra les moyens qui ont conduit madame Geoffrin à la considération et à la célébrité dont elle a joui.

Des gens qui aspireroient à cet avantage, s'ils pouvoient y atteindre, ont fait une espèce de crime à madame Geoffrin, de l'avoir désiré, et plus encore, peut-être, de l'avoir obtenu; mais il me semble facile de repousser ce reproche.

Madame Geoffrin n'a point cherché la célébrité pour la célébrité même; elle a cherché et obtenu la considération, et à mesure que sa considération personnelle s'est étendue, elle a acquis de la célébrité. Mais le désir de la considération n'est-il pas la plus noble de toutes les ambitions? Et le succès des efforts qu'on fait pour arriver à ce but, ne suppose-t-il pas nécessairement du mérite et des vertus?

Ambitionner la considération et la célébrité même, c'est montrer quelque estime et quelque bienveillance pour les hommes : et quelle étrange manie que celle qui nous feroit encourager la misantropie et le mépris de l'opinion? N'est-ce pas même une contradiction absurde, de la part du public, que de vouloir juger, blâmer, estimer, et de vouloir en même-temps qu'on ne fasse aucun compte de son estime et de ses jugemens; de trouver ridicule qu'on cherche la considération, et de mépriser ceux qui l'ont perdue. Je suis bien éloigné de condamner, sur-tout dans le siècle où nous vivons, ceux qui ont cru devoir suivre le précepte de

cet ancien sage, *cache ta vie*. Mais la société seroit trop à plaindre, si cette maxime devenoit jamais celle de tous les gens de bien. Voyons donc avec plaisir et avec intérêt ces âmes indulgentes et douces, qu'une philosophie plus consolante et plus vraie attache encore à la société, qui savent mériter l'estime publique, et en jouir, et pour qui la considération est un motif de plus de chérir et de pratiquer la vertu.

Une démarche de madame Geoffrin, qu'on a critiquée comme la suite de la passion qu'elle avoit, disoit-on, pour la célébrité, est son voyage en Pologne. Beaucoup de personnes peuvent se rappeler tout ce qu'on a dit à ce sujet. Elle ne l'ignoroit pas.

Elle a pris la peine de justifier quelquefois son voyage auprès de ses amis, et j'espère que les lecteurs les plus prévenus, s'il en reste de tels, trouveront son apologie bien suffisante. Voici ce qu'elle écrivoit à M. Marmontel, le 30 juin 1766 :

« Je ne veux point me tourmenter de l'effet » que mon voyage fait à Paris. Quand je l'ai

» résolu, il m'a paru la chose du monde la plus
» simple, et la suite nécessaire d'une amitié
» qui occupe mon cœur depuis quinze ans.

» J'ai connu le père du roi de Pologne en
» France, où il fit deux voyages consécutifs;
» il ne passoit pas de jour sans me voir. Il me
» dit qu'il vouloit que je fusse la mère de tous
» ses enfans; je lui jurai d'en remplir les de-
» voirs. J'ai accompli mon engagement. J'en ai
» vu cinq à Paris. Celui qui y est resté plus long-
» temps, et à qui je me suis le plus tendrement
» attachée, est devenu roi. Il n'a pas cessé, pen-
» dant son séjour à Paris, de me donner à tous
» les instans des marques de son amitié et de sa
» confiance; depuis, il n'y a eu aucune interrup-
» tion dans les témoignages de son sentiment.

» A son avénement à la couronne, j'ai
» pensé, et je l'aurois trouvé dans l'ordre des
» choses, que notre commerce alloit finir; mais
» j'ai été trompée d'une façon bien touchante
» pour mon cœur, puisque son amitié a re-
» doublé. Je ne pouvois plus nourrir mon sen-
» timent de l'espérance de le revoir, qu'en

» allant le chercher. Je suis partie, et je suis
» très-satisfaite de mon voyage.

» Pour ce qui est de mes petits succès de
» passage, je les dois à deux sentimens, la re-
» connoissance et la curiosité. Les effets de la re-
» connoissance sont touchans pour ceux qui les
» éprouvent; pour celui de la curiosité, il est si
» commun et si naturel, qu'il n'y a rien à en dire.

» J'avois très-bien reçu chez moi plusieurs
» seigneurs allemands; ils ont été très-aises de
» me bien recevoir chez eux, et je peux dire
» qu'ils m'ont rendu au centuple les politesses
» qu'ils avoient reçues de moi. Je dois dire aussi
» qu'ils y ont joint une expression de senti-
» ment qui fait honneur à leur cœur, et qui a
» touché le mien, de sorte que c'est moi qui
» suis à présent leur redevable. La façon dont
» j'ai été accueillie par les personnes dont j'étois
» connue, a donné envie de me voir à celles
» qui ne me connoissoient pas. J'ai cherché,
» de mon côté, à ne pas déplaire, et je n'ai pas
» employé d'autre art que celui que vous me con-
» noissez, il a réussi; on a paru content de moi.

5*

» Leurs Majestés Impériales ont bien senti » qu'elles ne perdroient rien de leur dignité, » en recevant avec bonté une particulière étran- » gère, qui ne faisoit que passer; elles m'ont » très-bien traitée.

» Voilà tout simplement, mon cher voisin, » le fait, que votre imagination poétique et » philosophique vous fait envisager comme le » signe d'une révolution prochaine dans les » esprits et dans les têtes.

» Non, mon voisin, non, pas un mot de » tout cela : il n'arrivera rien de tout ce que » vous pensez. Toutes choses resteront dans » l'état où je les ai trouvées, et vous retrou- » verez aussi mon cœur tel que vous le con- » noissez, très-sensible à l'amitié.

» Celle dont je goûte les douceurs, près d'un roi » charmant et sensible, rendra en moi ce senti- » ment encore plus vif : l'exercice que j'en fais » journellement me met en haleine ; je vais » vous aimer tous à la folie, ce sera pour mon » cœur un besoin ; avant mon voyage ce n'étoit » qu'un plaisir ».

Enfin, veut-on voir comment cette femme, qu'on prétend avoir été si avide de célébrité, savoit l'apprécier ? il suffira de lire ce qu'elle répond à M. le baron de Gleichen, qui lui écrivoit qu'elle étoit connue et considérée dans toute l'Europe, et qui la louoit sur sa modestie :

« J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom » de l'Europe joint au mien. Qu'est-ce que je » suis dans l'Europe, et à quoi tiennent mes » succès près les étrangers ? à quelques médio- » cres dîners *. Vous me parlez de ma modes- » tie, comme d'une vertu dont vous me faites » un mérite. Je ne serois qu'une impertinente, » si je n'étois pas ce que vous appelez modeste. » Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher » baron, parce que modestie n'est modestie » qu'en raison des grands avantages qu'on lui » sacrifie : or, je n'ai pas la plus petite offrande

* L'esprit de dénigrement, si commun aujourd'hui, a souvent donné les dîners de madame Geoffrin comme la cause de sa célébrité ; mais lorsqu'elle semble elle-même adopter cette explication, il ne faut pas prendre sa modestie au mot. Il faut autre chose que des dîners pour occuper dans le monde la place que cette femme estimable s'y étoit faite.

» à lui faire; mais ne croyez pas que mon néant, » que je reconnois vis-à-vis des autres, m'anéan- » tisse vis-à-vis de moi : je me sens une âme » élevée, de la raison et des vertus.

» Je reste donc humble, mais je le suis avec » dignité; c'est-à-dire, qu'en m'abaissant moi- » même, je ne souffrirois pas d'être abaissée » par personne.

» Voilà, mon cher baron, le portrait de » mon âme, très-ressemblant : celui de mon » cœur seroit aussi bon à faire; j'en laisse le » soin à mes amis et amies. Adieu ».

Jusqu'à présent je n'ai vu dans madame Geoffrin, et je n'ai montré à mes lecteurs que des qualités estimables et des vertus. On me dira sans doute qu'elle avoit des défauts, et que je dois les faire connoître, puisque c'est un portrait que j'ai voulu tracer.

Je l'avouerai, je crois qu'on peut en effet laisser voir les défauts de ses amis; je ne blâme pas cette franchise, et je me la permettrois plus aisément qu'un autre; mais c'est seulement lorsque les défauts tiennent, pour ainsi dire, beau-

coup de place dans le caractère, lorsqu'ils y ont de la force et de l'énergie, et que, sans empêcher qu'un homme ne soit très-estimable et très-vertueux, ils contribuent à lui donner, s'il m'est permis de parler ainsi, sa physionomie propre.

Les défauts de madame Geoffrin ne m'ont pas paru être de ce genre; ils étoient légers et peu saillans. Elle n'avoit, à proprement parler, que les défauts de ses bonnes qualités.

Par exemple, elle aimoit la considération; ainsi elle évitoit avec un soin scrupuleux ce qui pouvoit la compromettre. Plus d'une fois des gens de lettres de sa société, dans des occasions importantes pour eux, se sont plaints de la mollesse qu'elle a mise à les défendre. Leurs plaintes étoient peut-être fondées. Mais pour juger madame Geoffrin avec équité sur ce point, il faut se souvenir qu'elle aimoit le repos, et qu'elle en avoit besoin; que la prudence et la réserve, qualités d'ailleurs si estimables, dégénèrent facilement en une circonspection trop timide; enfin, qu'elle jugeoit peut-être mieux que les intéressés, de l'inutilité des soins qu'elle

se seroit donnés. Je crois avoir bien observé aussi que, dans ces occasions délicates, elle servoit ses amis par des voies indirectes, et qui produisoient plus sûrement l'effet qu'ils avoient désiré.

Elle étoit bienfaisante; et, comme je l'ai observé plus haut, elle vouloit l'être à sa manière: quelquefois impérieuse en obligeant, elle vouloit, elle exigeoit, elle ordonnoit; mais sa bonté perçoit tellement au travers de ces formes absolument superficielles, que la délicatesse la plus ombrageuse pouvoit céder sans honte, convaincue qu'elle ne cédoit pas à l'autorité, mais à la vertu.

Le désir continuel qu'elle avoit d'obliger, la rendoit encore trop curieuse des secrets et des affaires de ses amis. Elle sollicitoit quelquefois trop tôt ou trop vivement leur confiance; mais lorsqu'elle l'avoit, pour ainsi dire, arrachée, on sentoit qu'elle la méritoit, et personne n'a jamais regretté de la lui avoir accordée.

Elle n'ignoroit pas qu'on disoit que sa manière d'obliger étoit trop personnelle, et elle opposoit à ce reproche une raison satisfaisante pour les censeurs les plus difficiles.

« Ceux, disoit-elle, qui obligent rarement, n'ont pas besoin de maximes usuelles; mais ceux qui obligent souvent, doivent obliger de la manière la plus agréable pour eux-mêmes, *parce qu'il faut faire commodément ce qu'on veut faire tous les jours* ».

Mais, pourquoi m'arrêterois-je plus longtemps sur quelques défauts d'un caractère aimable et vertueux? pourquoi consolerois-je l'envie et la malignité? On oublie jusqu'aux vices, jusqu'aux crimes de ces hommes rares, que leurs grands talens et leurs grandes qualités ont donnés en spectacle au monde; pourquoi la vertu n'obtiendroit-elle pas de nous une indulgence bien plus juste? pourquoi ne détournerions-nous pas nos regards de quelques taches légères qui n'altèrent point sa véritable beauté?

Madame Geoffrin a possédé à un degré rare toutes les qualités sociales. Elle a fait cinquante ans le charme de la société. Elle a été constamment, habituellement vertueuse et bienfaisante. Voilà ce qu'il importe de savoir d'elle; voilà le souvenir qu'il en faut conserver, parce que c'est

là l'exemple utile à donner, quoiqu'on puisse difficilement espérer de le voir suivi.

Je terminerai ici le portrait que j'ai voulu tracer de cette femme respectable. Je n'ai pas prétendu rien apprendre à ceux qui ont été liés avec elle; mais je crois que j'aurai satisfait la curiosité et l'intérêt de ceux qui n'ont pas eu cet avantage, et qui savent honorer le mérite et respecter la vertu.

En recueillant les traits qu'on vient de voir, je me suis défendu plus d'une fois d'exprimer les mouvemens de sensibilité que le souvenir de ses vertus et de ses bontés pour moi, réveilloit dans mon âme. J'ai craint de me laisser aller à l'exagération, ou simplement de paroître exagéré. J'ai craint de ne pouvoir pas faire partager tous mes sentimens à mes lecteurs. Je serois cependant très-affligé qu'à travers la simplicité de ces détails, on ne démêlât pas qu'elle fut aimée et révérée de l'homme qui l'a peinte ainsi.

Madame Geoffrin étoit née en 1699; elle est morte en 1777.

A LA MÉMOIRE

DE

MADAME GEOFFRIN,

PAR THOMAS.

A LA MÉMOIRE
DE
MADAME GEOFFRIN.

On oublie trop aisément le mérite qui n'est plus. Le monde, entraîné par ces vaines distractions qu'il nomme amusemens, se rappelle avec une froide indifférence la mémoire de ceux qui l'ont le plus intéressé. Bientôt ce foible souvenir échappe et reste effacé pour jamais. Les larmes de la nature et de l'amitié coulent en silence, et leurs regrets ne sont pas entendus. Heureux qui pourroit leur servir d'interprète, qui sauroit peindre la bonté, la vertu, et des qualités aimables qui ont fait long-temps le bonheur et le charme d'une société nombreuse! Il est si doux de s'arrêter sur le souvenir des personnes qui nous ont été chères! Il est même consolant de retracer leur image : c'est une manière de vivre encore avec elles, et de

prolonger, du-moins par une illusion, cette durée si courte de la vie humaine, si courte aux yeux sur-tout de l'amitié et de la reconnoissance.

La femme respectable que nous regrettons, fut digne d'inspirer ces sentimens. Ses qualités personnelles lui donnèrent un grand nombre d'amis; son nom fut connu chez les étrangers; et par des circonstances singulières, elle fut accueillie et honorée de plusieurs souverains. Une des choses qui la distingua le plus, fut le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Les femmes sur-tout, plus esclaves de l'opinion, semblent condamnées à ne jamais sortir du cercle étroit des conventions et de l'usage. A-moins qu'elles n'ayent une raison supérieure, trop souvent il en est de leur âme comme du son de leurs voix, qui se ressemblent presque toutes, parce qu'il leur est défendu d'y mettre de l'accent. Madame Geoffrin eut ce courage d'esprit qui suit ses propres idées; elle osa être heureuse à sa manière.

Son premier but fut le bonheur; mais elle

ne voulut point, comme tant d'autres, abandonner le sien au hasard; elle en fit l'étude et l'occupation de sa vie. Dans l'âge où l'on jouit de tout, sans calculer rien, elle s'occupoit déjà de l'avenir. La plupart des femmes cherchent à étendre et à prolonger leur jeunesse; madame Geoffrin voulut, par sa raison, aller au-devant d'un âge plus avancé. Elle effaça, pour ainsi dire, par des nuances insensibles, ce passage de la jeunesse à l'âge mûr, et se résolut à être de bonne heure ce qu'elle devoit être le reste de sa vie.

Son goût naturel la portoit à la sensibilité. Éloignée de cette espèce d'ostentation en tout genre, qui cherche à frapper les yeux, elle vouloit seulement que rien ne leur déplût, et qu'on ne fût averti que par réflexion, qu'autour d'elle tout étoit bien. Elle avoit fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement, image de sa conduite pour elle-même, et de ce qu'elle exigeoit dans les autres. *Rien en relief,* sembloit sa devise. Toute exagération dans les modes, dans les parures, dans le discours, la

blessoit, comme un son faux blesse une oreille juste.

On peut dire qu'elle étoit simple dans sa singularité même. C'est que sa singularité étoit, pour ainsi dire, fondue dans son caractère. Elle n'annonçoit ni travail, ni effort.

Elle parut mettre un grand prix à toutes les choses extérieures; elle savoit que le monde est pressé de juger, et qu'il juge presque toujours sur ces premiers objets qui sont les plus exposés à ses regards. Aussi, disoit-elle, j'ai toujours tâché de me distinguer le moins qu'il étoit possible dans les petites choses, afin que l'on me pardonnât plus aisément la singularité dans les grandes. Il y a une philosophie réelle à se rapprocher ainsi de la foule sur certains objets, pour avoir la liberté de sa raison sur le reste : c'est comme ces impôts que paye avec joie un riche propriétaire, pour jouir en paix du reste de son bien.

Elle eut des momens dans sa vie où elle attira nécessairement les regards; mais alors même elle conserva toujours son caractère. Tel fut

son voyage de Pologne. Elle ôta, pour ainsi dire, à une démarche si extraordinaire, tout ce qu'elle put lui ôter pour la faire paroître presque une chose commune. Elle n'annonça point ce projet avant de l'exécuter; elle n'en parla jamais après son retour, et ne mit pas même d'affectation dans son silence. A la cour d'un roi, elle fut ce qu'elle étoit à Paris et dans sa maison. Un caractère factice, et qui a l'ambition de paroître, est toujours inquiet, et quelquefois embarrassé; les circonstances nouvelles l'agitent : un caractère vrai et naturel, dans toutes les situations, n'a besoin que de rester ce qu'il est. Madame Geoffrin suivit alors cette règle, moins par système, que par ce fonds de raison qui ne l'abandonna jamais. Elle refusa toutes les marques de considération, excepté celles de l'amitié; et chacun rendit à sa simplicité modeste les égards que la vanité par-tout dispute à la vanité.

Cette raison constante, qui fut la règle générale de sa conduite, elle cherchoit encore à l'inspirer à ses amis. Tout ce qui étoit ardent

autour d'elle, l'inquiétoit; elle craignoit l'impétuosité des idées, comme celle des sentimens, et croyoit que la raison même avoit tort, quand elle étoit passionnée; son premier mouvement fut toujours d'arrêter tout ce qui tendoit à l'excès. Elle étoit, dans le moral, comme cette divinité des Anciens, qui maintenoit ou rétablissoit les limites. Aussi modéra-t-elle souvent ses amis dans des occasions importantes. Elle tempéroit les opinions comme les caractères. Souvent, dans la chaleur des discussions, elle empêchoit que la voix s'élevât, parce que les mouvemens de l'âme suivent presque toujours ceux de la voix, et montent, pour ainsi dire, avec elle. Elle vouloit que l'expression du caractère, dans la société, fût comme les muscles dans les belles figures des statuaires et des peintres, où ils doivent être plus sentis que prononcés.

Avec de tels principes, et pour ainsi dire cette tempérance de raison, madame Geoffrin ne devoit pas connoître l'enthousiasme qui se jette tout entier d'un côté, pour ne rien voir de l'autre; aussi personne ne fut jamais plus

éloigné de l'esprit de parti. Elle avoit vu naître et s'étendre parmi nous cette épidémie, effet du mouvement rapide des sociétés; de la foule des prétentions, d'une oisiveté inquiète, qui s'exerce et se tourmente sur les objets de ses goûts, sorte de délire qui produit des guerres civiles d'opinions, et donne à la société des tyrans. L'esprit général n'avoit pu la gagner. Elle n'avoit pas même le besoin et le mérite de s'en défendre; mais elle le combattoit dans les autres. Elle ne persuadoit pas toujours, parce que rien ne fatigue tant l'esprit de parti que la modération. Il lui seroit quelquefois plus facile de se jeter avec violence dans le parti opposé, que d'être modéré dans le sien. Elle ne l'ignoroit pas: aussi, souvent ne se donnoit-elle point la peine de combattre. Elle usoit de sa raison comme de sa fortune; elle en étoit économe dès qu'elle ne pouvoit être utile aux autres. Une de ses maximes étoit de ne jamais heurter de front les passions violentes, mais de les laisser s'éteindre, en leur ôtant ce degré de force que leur donne toujours la résistance.

Cependant, cette raison si sage n'étoit jamais froide. Par un contraste singulier, la sagesse de l'esprit se trouvoit unie en elle avec la vivacité du caractère. Ce mélange donnoit à sa raison, je ne sais quoi de piquant, et quelquefois une sorte d'impatience de se montrer qui étoit involontaire, et dont elle ne s'apercevoit pas elle-même. On sait qu'elle fut très-liée avec Fontenelle. Ce philosophe, qui calculoit tout avec la double précision d'un esprit juste et d'une âme tranquille, s'entretenoit un jour avec elle. « N'est-il pas vrai, lui dit-elle, que j'ai souvent raison? — Oui, lui dit Fontenelle, mais vous l'avez trop tôt ». Un moment après il tira sa montre et la regarda : « Votre raison, ajouta-t-il, est comme ma montre, elle avance ».

Cette espèce de raison un peu impatiente, quand elle est jointe à l'esprit, n'est pas sans intérêt, sur-tout dans les grandes sociétés, où elle semble mettre plus de mouvement. Elle disoit elle-même, en riant, qu'elle s'étoit fait dans le monde un état de *grondeuse*. Son autorité, son âge, son esprit, cette considération générale

qui est le premier des droits, lui permettoit d'exercer ce ministère dangereux avec les personnes de tous les rangs; mais elle y mettoit plus d'art, à mesure que les convenances l'exigeoient. Elle faisoit alors comme ces législateurs sages, qui plient un peu les loix aux mœurs. Il y a des préjugés, et des ridicules même, qui ont besoin d'être traités avec circonspection. Madame Geoffrin connoissoit toutes ces nuances, et avoit, pour ainsi dire, le tarif de la raison des différens états, comme celui des différens caractères. Elle proportionnoit le régime de chacun à sa force; et ceux sur qui elle exerçoit le moins cette espèce d'empire, n'étoient pas toujours ceux qu'elle estimoit le plus.

On voit par là quel étoit son genre d'esprit, et sur quels objets sur-tout il s'étoit porté. Quoiqu'elle eût passé une grande partie de sa vie avec les hommes de son siècle les plus distingués par leurs connoissances et leurs talens, cependant elle ne s'étoit jamais appliquée à ces sortes d'études, que les préjugés ou l'éducation ont rendu comme étrangères à son sexe, et

dont il lui est presque défendu de faire usage. Elle n'estimoit, en tout genre, que le luxe d'utilité, et n'ambitionnoit point des connoissances dont les femmes ne peuvent guère jouir, que comme l'avare de ses trésors. Le nom de *savante*, que des étrangers quelquefois lui donnoient, d'après sa célébrité et ses liaisons, sembloit l'effrayer. Elle rejetoit ce grand nom avec respect, et avouoit ingénument qu'elle n'en étoit pas digne. Dans ces occasions, il n'auroit tenu qu'à elle, avec un peu d'art, de laisser soupçonner qu'elle vouloit dissimuler des avantages réels; cet art n'est pas inconnu, même à des hommes; mais elle étoit trop loin de vouloir usurper un mérite qu'elle n'avoit pas; elle ne permit jamais qu'on prît sa franchise pour de la modestie.

Elle avoit donc cultivé son esprit par la réflexion, bien plus que par l'étude. L'éducation que donnent les sciences et les livres, n'est pas toujours bien assortie au caractère, aux besoins, à l'esprit même de la personne qui la reçoit; et quand ces convenances ne se trou-

vent point, elle est alors comme ces parures étrangères qui ne vont point à la figure, et qui empêchent quelquefois la liberté et la grâce des mouvemens. Mais l'éducation qu'on se donne par ses propres idées, a le mérite de convenir parfaitement à la personne même; elle prend tous les plis du caractère, et embellit l'esprit qu'on a, sans le changer : car on ne change jamais son genre d'esprit, sans y perdre. Telle fut la culture que madame Geoffrin se donna à elle-même.

Toutes ses observations se portèrent sur la connoissance de la société et des hommes : c'étoit sa philosophie de tous les jours, et peut-être l'origine de sa célébrité.

Personne, peut-être, n'a mieux réussi dans l'art singulier de surprendre et de démêler les caractères, même par les petites choses. Cet art est nécessaire à qui veut connoître les hommes, dans le monde sur-tout, où la politesse et la crainte du ridicule ont effacé tous les grands traits. Mais il suppose une vue très-fine, le talent de saisir les rapports délicats qui sont entre les

manières et les mœurs, entre l'accent de la voix et le caractère, entre le maintien et les passions même qui se cachent. Tout mouvement a une expression pour qui sait la connoître. Madame Geoffrin trouvoit une physionomie aux formes extérieures mêmes qui semblent en avoir le moins. Aussi savoit-elle peindre les caractères et les hommes, d'une manière originale et frappante. Elle avoit de ces mots heureux qui échappent à une imagination vive, et qui voit tout ce qu'elle peint. Mais elle rendoit toujours des idées fines par des images familières. On peut dire que ses portraits avoient l'expression du genre flamand, mais avec une familiarité plus noble dans les figures.

Cet art de connoître les hommes étoit joint à une connoissance très-juste de la société en général, et de ce qu'on appelle *public;* connoissance qui me paroît tenir à la première, mais qui en est cependant très-différente. Elle savoit tout ce qui meut et dirige l'opinion.

C'est avec tous ces moyens réunis, qu'elle étoit parvenue à se former et à maintenir une

société qui a été long-temps célèbre : tous les arts, comme tous les talens, y étoient admis ; et chacun étoit sûr d'y retrouver la considération qui lui étoit assignée par l'estime publique. Ces sortes de sociétés qui, pour subsister, veulent n'être pas trop contraintes, mais qui, avec la liberté des démocraties, en ont quelquefois les agitations et le mouvement, ont besoin d'un certain pouvoir qui les tempère. Il semble que ce pouvoir ne peut être mieux qu'entre les mains d'une femme. Elle a un droit naturel que personne ne lui dispute, et qui, pour se faire sentir, n'a pas besoin de se montrer. Madame Geoffrin usoit de cet avantage. Chez elle, la réunion de tous les rangs comme de tous les genres d'esprit, empêchoit qu'il n'y eût aucun ton qui dominât. Elle ne cherchoit point à y occuper trop de place. Elle paroissoit le plus détachée de tout amour-propre, et savoit le mieux intéresser celui des autres. On sait qu'elle avoit l'art de faire valoir l'esprit de ceux qui lui parloient, et de renvoyer chacun content de lui-même. C'est à elle que fut dit ce mot si connu de l'abbé de

Saint-Pierre. Ils avoient long-temps conversé ensemble. Vous avez été charmant aujourd'hui, lui dit-elle. « Je ne suis qu'un instrument, répondit-il, et vous en avez bien joué ». Mais cet art, elle l'avoit sans affectation; car l'envie de plaire doit se cacher un peu pour réussir.

Il y a des genres d'esprit qui ont leurs bornes naturelles dans les choses mêmes dont ils s'occupent. L'esprit de société a cette sorte de mérite, qu'il peut croître sans cesse par de nouvelles observations, et par l'usage habituel que l'on en fait. Madame Geoffrin croyoit avoir remarqué en elle cette espèce de progrès. Elle comparoit un jour son esprit à un rouleau plié qui se développe et se déroule par degrés. Peut-être à ma mort, disoit-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier.

La nature lui avoit donné de la sensibilité; mais elle ne croyoit pas que ce fût un moyen de bonheur aussi sûr que la raison. Elle se livroit toute entière à l'une, au-lieu qu'elle se défia toujours de l'autre, et parut la craindre. Elle vouloit que sa raison la guidât; elle se laissoit

entraîner par sa sensibilité; encore l'observoit-elle toujours de près, de peur qu'elle ne vînt à troubler ce système raisonnable de bonheur qui, pour elle, avoit tant de prix. En général, elle redoutoit toutes les émotions vives, et tâchoit de s'y dérober. On l'a vue, dans la crainte d'être trop émue, affecter quelquefois de se fâcher, pour échapper à l'attendrissement.

Ce combat contre elle-même donnoit à sa sensibilité une sorte de brusquerie aimable, sous laquelle elle paroissoit à demi-voilée. Mais déguisée ainsi, cette sensibilité n'en étoit que plus piquante, soit parce qu'on l'attendoit moins et qu'elle étonnoit davantage, soit parce qu'elle sembloit involontaire et presque forcée; et par là elle flattoit plus ceux qui pouvoient en être l'objet. La sensibilité brusque est souvent une grâce, dans une femme sur-tout, dont le sexe adoucit toujours ce qu'il y a de tranchant, et amène des retours aimables. Elle plaît et surprend encore plus dans la vieillesse, parce qu'elle contraste avec cet âge, où le caractère, comme le mouvement, s'éteint. On aime à lui

retrouver encore la chaleur et la vie du sentiment.

Madame Geoffrin avoit sur l'amitié, des idées que l'esprit seul ne donne pas, et qu'on ne peut trouver qu'au fond d'un cœur sensible. « Parler » de ceux qu'on aime, disoit-elle, fait à l'amitié » ce que la culture fait aux plantes : ce parler » redouble et nourrit le sentiment que l'on a. » Il y a une partie de notre âme, disoit-elle » encore, qui n'appartient pas au public. Dire » à chaque instant dans la société tout ce que » l'on pense, c'est priver l'amitié de son droit » le plus doux ».

On sait combien elle jouissoit du bonheur de ses amis; mais on sait en même-temps combien elle étoit affectée quand ils cessoient d'être heureux. On remarquoit en elle cet abattement qui décèle le tourment de l'âme. C'étoit trop d'avoir à supporter à-la-fois et les maux de ses amis et les siens.

Mais si la sensibilité de son cœur lui étoit quelquefois pénible, elle s'en consoloit par la bonté. Ce dernier sentiment lui étoit cher, parce

qu'il est plus calme et ne fatigue point : il donne des plaisirs sans agitation. Aussi aimoit-elle à s'y abandonner; et il étoit devenu le sentiment habituel de sa vie. Sa bonté se répandoit, comme une lumière douce, sur tout ce qui étoit autour d'elle, sur ses amis; sur ses domestiques, espèce de société intérieure et secrète, dont ceux qui n'ont que des vertus d'éclat s'occupent si rarement. Elle veilloit à leur bonheur, comme à une partie du sien. Les fautes involontaires qu'ils auroient pu commettre, c'étoit elle qui tâchoit de les leur faire oublier, en les rassurant dans leurs craintes, en soulageant leur embarras timide : le remords de ces âmes craintives et honnêtes sembloit un poids pour elle-même; elle s'empressoit de les en délivrer.

Il y a une bonté froide et paresseuse qui ne se refuse à rien, mais qui ne va au-devant de rien. Celle de madame Geoffrin avoit pris la teinte de son caractère : elle étoit vive et agissante comme elle. Cette activité sans objet, vice de la société actuelle, étoit en elle une activité de bienfaisance. Chercher le besoin, connoître

et voir par elle-même les détails de l'infortune, soulager des familles, encourager des talens, recommander le mérite obscur, procurer des travaux à des hommes habiles et ignorés, solliciter quelquefois des hommes puissans pour réparer ou des injustices ou des malheurs; telle étoit l'occupation et la douce habitude de sa vieillesse. Quand elle avoit fait quelque bien, elle n'avoit plus de regret à la journée qui s'écouloit: en voilà encore une d'employée, disoit-elle; et dans la même espérance, elle attendoit le lendemain, dont elle faisoit encore le même usage. Ainsi elle consacroit ses heures; ainsi elle attachoit à chacun de ses jours un souvenir intéressant. A mesure que ses années s'accumuloient, et sembloient user en elle les ressorts de la vie, elle réchauffoit son cœur par cette passion si douce. C'est d'elle qu'on put dire véritablement:

> Elle a pour volupté
> Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Sa vie étoit donc une suite continuelle de bienfaits. Mais comme elle savoit leur ôter cet

appareil imposant dont l'orgueil se plaît quelquefois à les entourer ! comme elle paroissoit elle-même y faire peu d'attention ! comme elle sembloit les avoir oubliés ! Dans sa manière de donner, elle s'effaçoit, pour ainsi-dire, elle-même, autant qu'il étoit possible. Les remercîmens lui causoient une colère aimable et presque sérieuse : on eût dit qu'elle les trouvoit non-seulement importuns, mais ridicules. Tous ceux qui ont vécu avec elle, savent qu'elle ne craignoit rien tant que le bruit de la reconnoissance. Cet éclat sembloit corrompre, à ses yeux, la pureté du bienfait. Sa bienfaisance avoit une sorte de pudeur délicate comme l'amour, qui est plus heureux par le mystère, se plaît à cacher son bonheur, et s'embellit encore du voile qui le couvre. On l'a entendue souvent faire une apologie plaisante et presque un éloge des ingrats, qui n'importunent jamais ; qui, par des indiscrétions maladroites, n'excitent jamais de tracasseries ; qui ne donnent point dans le public un air de vanité à ce qu'on a fait tout bonnement pour être utile ; qui sont, avec le bienfaiteur, d'une

merveilleuse intelligence pour dérober aux regards ce qu'il veut tenir caché; enfin, sur le secret desquels on peut compter comme sur le sien même. On ne leur rend point assez de justice, disoit-elle en riant, et ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent.

Ce n'est pas que son cœur ne fût sensible à cet hommage si doux de la reconnoissance. Celui qui ne sentiroit pas ce plaisir, pourroit-il être digne du nom sacré de bienfaiteur? et quelle âme noble pourroit jamais accepter des bienfaits à un prix aussi humiliant? La reconnoissance seule peut consoler la juste fierté de celui qui reçoit, et rétablir une sorte d'égalité entre le bienfaiteur et lui. Oui! le commerce des bienfaits est une religion qui veut un culte! Madame Geoffrin étoit bien loin de cet orgueil insultant qui le repousse; mais elle vouloit que ce culte fût secret. Elle croyoit à la reconnoissance qui s'acquitte, non point en discours, mais en sentimens. Enfin, pour prix de ses bienfaits, elle vouloit être aimée. Son cœur ne s'y méprenoit pas: elle savoit distinguer, et lisoit avec plaisir

dans les regards de ses amis, ces sentimens si purs, cette correspondance secrète qu'établissent des souvenirs toujours présens, quoiqu'on n'en parle jamais. Aujourd'hui qu'on ne doit plus à sa mémoire que la tendresse et le respect, il est permis de s'affranchir de cette contrainte qu'avoit imposée sa délicatesse. Ses amis ont acquis le triste droit de parler; et leur voix reconnoissante s'est élevée de concert autour de son tombeau.

Cet usage si noble qu'elle faisoit de sa fortune, tenoit chez elle à un esprit d'ordre, qui devenoit un des principaux instrumens de ses vertus. L'usage du monde lui avoit appris que le faste est presque toujours avare : il flétrit les vertus, en épuisant les trésors. Elle avoit donc cultivé en elle cette économie qui modère l'usage des richesses pour les rendre utiles, et sait jouir plus noblement de ce qu'elle épargne. Elle employoit au luxe des bienfaits, tout ce qu'elle retranchoit au luxe de vanité. Par un sacrifice plus rare, souvent elle prit sur ses fantaisies et sur ses goûts même, ce qu'elle accordoit à sa bienfaisance. Enfin, pour ne pas lui nuire, elle

savoit la régler, et de tous les genres de mérite qu'elle eut, c'est peut-être celui qui coûta le plus à sa raison; car il est quelquefois plus difficile de régler ses vertus que ses passions.

On voit que madame Geoffrin avoit tout arrangé pour être heureuse, et ses sentimens, et ses idées, et le plan de sa vie entière. Mais par la vivacité de son imagination, et par cette sensibilité qui est pour l'âme, ce qu'une complexion délicate est pour le corps, elle devoit redouter plus qu'une autre la douleur et les peines. Aussi n'avoit-elle point cette philosophie hardie et fière qui ose envisager les maux, et se plaît à les braver. La sienne, plus douce et plus timide, et par là peut-être plus vraie, détournoit ses regards des peines de la vie. Elle les évitoit plutôt qu'elle ne songeoit à les vaincre. Elle tâchoit d'oublier tout ce qui pouvoit importuner son bonheur; et tirant parti du présent, retranchoit, pour ainsi dire, à l'infortune, tout ce que la mémoire et la prévoyance peuvent y ajouter. Pour laisser dans son âme moins d'entrée à la douleur, elle s'entouroit, autant qu'il étoit pos-

sible, d'idées et d'impressions agréables. Cependant, pour ses maux personnels, elle avoit plus de force qu'elle ne croyoit en avoir; et, quand il en étoit besoin, elle retrouvoit ce courage qui sait résister et souffrir.

Jamais personne n'eut au même degré peut-être l'esprit convenable à chaque situation. Elle en a donné une bien triste preuve dans la maladie qui l'a enlevée à ses amis, et dans cette mort prolongée, qui, pendant plus d'un an, l'a fait survivre à elle-même. Frappée de paralysie, attachée à un lit de douleur, elle avoit perdu l'exercice de son caractère; mais celui de sa raison lui restoit. Dans une situation si cruelle, elle a paru aussi calme que si elle n'eût jamais connu d'autre genre de vie que celui auquel elle étoit condamnée par la nature. Tendre et touchant ressouvenir! Dans cet état même, elle s'occupoit encore d'actions de bienfaisance; et c'est la seule habitude de sa vie à laquelle il lui a été impossible de renoncer.

Telle a été cette femme respectable et chère, qui a si long-temps fixé les yeux de la société;

qui, avec des liaisons très-étendues, sut encore avoir des amis; qui sut mériter la considération, sentiment d'autant plus flatteur, que, dans tous les rangs, il ne s'accorde jamais qu'à la personne; qui fit honorer la fortune et fit aimer la vieillesse; dont l'esprit toujours animé fut toujours sage, et dont le caractère, même en sachant se plier à propos, ne perdit jamais de son ressort; enfin qui, dans tout le cours de sa vie, fonda son bonheur sur sa raison, et ses plaisirs sur sa bonté. Sa mémoire sera intéressante pour tous ceux qui l'ont connue; restera chère à tous ceux qui l'ont aimée. En traçant ce portrait, qui n'est point un éloge, je n'ai cherché qu'à satisfaire le sentiment de mon cœur. Si quelqu'un de ceux que toute louange importune, et qui ont le triste et malheureux talent d'exercer une censure froide et cruelle, vouloit blâmer ce juste hommage, ah! que du-moins il pardonne à l'amitié, qu'il pardonne à la reconnoissance, et qu'il soit encore permis de verser une larme sur la tombe de ceux dont on a respecté et chéri les vertus!

LETTRE
DE D'ALEMBERT
A CONDORCET,
SUR MADAME GEOFFRIN.

Tous ceux qui, comme vous, mon cher ami, sont touchés des honneurs qu'on rend à la vertu, viennent de lire avec la plus vive sensibilité, deux portraits intéressans de madame Geoffrin, tracés par deux philosophes vertueux, qui s'honoroient de son amitié, et dont l'amitié m'honore. Ils m'ont prévenu, heureusement pour sa mémoire, dans l'hommage que mon tendre sentiment pour elle vouloit consacrer à sa cendre : le tableau si vrai et si touchant qu'ils ont fait de cette femme respectable, la rendra chère à ceux mêmes qui ne l'ont pas connue, et à tous les hommes de bien qui lui survivront; que pourrois-je faire de plus pour elle? Mais comblé si long-temps de son amitié et de ses bontés,

puis-je me refuser la triste consolation de verser aussi quelques pleurs et de tracer quelques mots sur cette tombe, déjà couverte d'éloges et de larmes ? Dois-je craindre ce que diront, sans doute, ces cœurs sans vertu, que l'éloge de la vertu fatigue?... Encore madame Geoffrin! Oui, encore elle ! Ames sèches et frivoles, ce n'est pas pour vous que j'écris : âmes tendres et sensibles, lisez-moi et pardonnez-moi.

Je suis pourtant arrêté, en prenant la plume, par une réflexion douloureuse. La perte de cette digne femme est toute récente; le souvenir de ses vertus vit encore dans la mémoire même des indifférens : mais une cruelle expérience ne m'a que trop appris avec quelle promptitude affligeante la vertu même est oubliée quand elle n'est plus; mon âme se flétrit et se resserre en envisageant avec douleur cet affreux abîme de l'oubli, où tout va si rapidement se précipiter et s'engloutir. Hélas ! me suis-je dit, madame Geoffrin aura bientôt le même sort; bientôt elle n'existera plus que dans le souvenir de quelques amis. Pour prolonger, autant qu'il est en moi,

sa vie dans la mémoire des autres, où elle ne devroit jamais finir, ne ferois-je pas bien de différer ce foible tribut de mon cœur ?..... Mais ce cœur qui a besoin de se répandre souffriroit trop de ce délai ; et si dans quelques mois il ne doit plus parler qu'à moi, je suis bien sûr au-moins qu'il me parlera toujours.

L'esprit de madame Geoffrin a été si bien saisi, apprécié, analysé par ses deux amis et les miens, que je n'ai garde de repasser sur cette peinture quelques traits informes qui ne feroient que l'affoiblir et l'altérer. Mais la peinture de son âme est inépuisable; et c'est de son âme que je veux parler encore, parce que je voudrois qu'on en parlât sans cesse. D'ailleurs, mon cher ami, dans le peu que je vais vous dire, je parlerai beaucoup moins qu'elle, je ne ferai guère que la répéter; et en faisant parler son ame, je peindrai encore son esprit, même sans le vouloir : car la sensibilité vive et profonde a un genre d'esprit qui n'appartient qu'à elle, et qui ne lui manque jamais.

On a dit à quel point la bonté de madame

Geoffrin étoit agissante, inquiète, opiniâtre; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge, c'est qu'en avançant en âge sa bonté augmentoit de jour en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis, et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réfléchie, plus éclairée par la raison et par la justice, avoit appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus foibles et plus vains que méchans; qu'il faut compatir à leur foiblesse et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre.

« Je sens avec plaisir, me disoit-elle, qu'en » vieillissant je deviens *plus bonne*; car je n'ose » pas dire *meilleure*, parce que ma bonté tient » peut-être à la foiblesse, comme la méchan» ceté de bien d'autres. J'ai fait mon profit de

» ce que me disoit souvent le bon abbé de
» Saint-Pierre, que la charité d'un homme de
» bien ne devoit pas se borner à soulager ceux
» qui souffrent; qu'elle devoit s'étendre aussi
» jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes ont si
» souvent besoin; et j'ai pris, comme lui, pour
» devise ces deux mots: *Donner et pardonner* ».

La passion de *donner*, qui fut le besoin de toute sa vie, étoit née avec elle, et la tourmenta, pour ainsi dire, dès ses premières années. Etant encore enfant (l'humanité pardonnera ce détail) si elle voyoit de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetoit tout ce qui se trouvoit sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondoit de cette intempérance de charité, si je puis parler de la sorte; on l'en punissoit quelquefois, et elle recommençoit toujours.

Comme elle ne respiroit que pour faire le bien, elle auroit voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance se gardoit bien d'importuner celle des autres. « Quand je ra-
» conte, disoit-elle, la situation de quelque

» infortuné à qui je voudrois procurer des se-
» cours, je n'enfonce point la porte; je me
» place seulement tout auprès, et j'attends qu'on
» veuille bien m'ouvrir ». Son illustre ami Fontenelle étoit le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre par son esprit, et si recherché pour ses agrémens, sans vices et presque sans défauts, parce qu'il étoit sans chaleur et sans passion, n'avoit aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui, pour s'exercer, avoient besoin d'être averties, mais qui n'avoient besoin que de l'être. Madame Geoffrin alloit chez son ami, et lui peignoit avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle vouloit soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disoit le philosophe; et il ajoutoit quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parloit d'autre chose. Madame Geoffrin le laissoit aller; et quand elle le quittoit : *Donnez-moi*, lui disoit-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens*. Vous avez raison, disoit Fontenelle; et il alloit chercher les cinquante louis, les lui donnoit,

et ne lui en reparloit jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. On trouvera peut-être un peu sèche la bienfaisance du philosophe; mais du-moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais sur-tout avec autant de simplicité; et que le genre humain bénisse la vertu active, qui sait, comme la digne amie de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille!

Madame Geoffrin avoit tous les goûts d'une âme sensible et douce : elle aimoit les enfans avec passion; elle n'en voyoit pas un seul sans attendrissement; elle s'intéressoit à l'innocence et à la foiblesse de cet âge : elle aimoit à observer en eux la nature, qui, grâce à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'enfance; elle se plaisoit à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffroit pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. « J'aime » bien mieux, leur disoit-elle, les sottises qu'il

» me dira, que celles que vous lui dicterez.....
» Je voudrois, ajoutoit-elle, qu'on fît une
» question à tous les malheureux qui vont subir
» la mort pour leurs crimes : Avez-vous aimé
» les enfans ? Je suis sûre qu'ils répondroient
» que non ».

On peut juger par là qu'elle regardoit la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir étoit sacré pour elle, plus elle vouloit qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle prioit ceux de ses amis qui étoient sans fortune, de ne se pas marier. « Que deviendront, leur disoit-elle, vos pauvres
» enfans, s'ils vous perdent de bonne heure ?
» Pensez à l'horreur de vos derniers momens,
» quand vous laisserez malheureux après vous
» ce que vous aurez en de plus cher » ! Quelques-uns de ceux à qui elle parloit ainsi, se marioient malgré ses remontrances ; ils lui amenoient leurs petits enfans ; elle pleuroit, les embrassoit, et devenoit leur mère.

Elle auroit voulu, non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'après sa mort, mais la

prolonger par les mains de ses amis. *On les béniroit*, disoit-elle, *et ils béniroient ma mémoire.* Elle mit douze cents livres sur sa tête et sur celle d'un ami qui avoit peu de fortune. *Si vous devenez plus riche*, lui dit-elle, *donnez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner.*

Toujours occupée de ceux qu'elle aimoit, toujours inquiète pour eux, elle alloit même au-devant de ce qui pouvoit troubler leur bonheur. Un jeune homme à qui elle s'intéressoit, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé, comme subitement, d'une passion malheureuse qui lui rendoit et l'étude et la vie même insupportable : elle vint à bout de le guérir. Quelque temps après, elle s'aperçut que ce jeune homme lui parloit avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyoit depuis peu de jours. Madame Geoffrin, qui connoissoit cette femme, l'alla trouver. « Je viens, lui dit-elle, vous de-
» mander une grâce; ne témoignez pas à ***
» trop d'amitié ni d'envie de le voir; il devien-
» droit amoureux de vous, il seroit malheu-

» reux, je le serois de le voir souffrir, et vous » souffririez vous-même de lui avoir fait tant » de mal ». Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandoit, et lui tint parole.

Comme elle rassembloit chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle paroissoit même les rechercher quelquefois, on s'imaginoit qu'elle étoit très-flattée de les voir. On la jugeoit mal; elle n'étoit en aucun genre la dupe des préjugés; mais elle les ménageoit pour être utile à ses amis. « Vous » croyez, disoit-elle à un des hommes qu'elle » aimoit le plus, que c'est pour moi que je vois » des grands et des ministres? Détrompez-vous; » je les vois pour vous et pour vos semblables, » qui pouvez en avoir besoin : si tous ceux que » j'aime étoient heureux et sages, ma porte » seroit tous les jours fermée à neuf heures, » excepté pour eux ».

Son indulgence pour les autres se montroit sur-tout dans la conversation. Elle supportoit jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté

même, quand elle n'est pas à toute épreuve. « En vérité, disoit-elle, je m'en accommode » assez, pourvu que ce soient de ces bavards » *tout court*, qui ne veulent que parler, et qui » ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon » ami Fontenelle, qui leur pardonnoit comme » moi, disoit qu'ils reposoient sa poitrine : ils » me font encore un autre bien ; leur bourdon- » nement insignifiant est pour moi comme le » bruit des cloches, qui n'empêche point de » penser, et qui souvent y invite ». Les bavards à prétention, qui se croyent faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étoient les seuls qu'elle souffrît avec peine : encore avoit-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrois, disoit- » elle de l'un d'eux, que, lorsqu'il me parle, » Dieu me fît la grâce d'être sourde, sans qu'il » le sût ; il parleroit et croiroit que je l'écoute, » et nous serions contens tous deux ».

Avec tant de vertus, de bonté, de bienfaisance, croiroit-on que madame Geoffrin eut des ennemis ? eh ! qu'y faire ? Fénélon en avoit bien ;

il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature, et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que madame Geoffrin n'avoit guère d'ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles; encore dois-je avouer, à leur honneur, que ces ennemies étoient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle étoit vraiment connue la chérissoient et la respectoient. Quand elle se voyoit l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspiroit étoit celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne. « Si vous trouvez, disoit-elle à ses amis,
» des gens qui me haïssent, gardez-vous de leur
» dire le peu de bien que vous pensez de moi;
» ils m'en haïroient davantage; ils en seroient
» plus tourmentés, et je voudrois bien qu'ils
» ne le fussent pas ».

Telle étoit, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne: elle m'aimoit comme son fils; ma confiance en elle étoit

sans bornes. Hélas! j'ai vu périr, dans l'espace d'une année, les deux personnes qui m'étoient les plus chères, et j'étois assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étoient bien dignes l'une de l'autre et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère; car les âmes honnêtes et bienfaisantes ont, comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un *pôle ami*, par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre : que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que de penser à elles et de les pleurer? La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous a fait, dans notre malheur, deux tristes présens, dont la plupart des hommes ne se doutent guère : la mort, pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie, pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venois de faire, j'allois voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle; son amitié m'écoutoit et me

soulageoit : ce bien qui m'étoit si nécessaire et si cher, m'a été enlevé peu de temps après; et au milieu de ces sociétés, qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passois toutes les soirées chez l'amie que j'avois perdue, et toutes mes matinées avec celle qui me restoit encore; je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

J'ai vu madame Geoffrin pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort, où elle a langui plus d'une année. « Pourquoi faut-il, me disois-je, qu'elle disparoisse de la terre, elle qui va manquer à tant d'amis, à tant de malheureux? et que j'y reste encore, moi qui ne manquerai plus à personne »?

Des circonstances cruelles m'ont privé du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir, par les marques de ma tendresse, sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appeloit, et sa bouche n'osoit obéir à son cœur; j'étois condamné à la perdre un an plus

tôt que les amis qui ont fermé ses yeux. Qu'il me soit au-moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchans que Tacite adressoit à celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente : « Trop peu de larmes ont honoré vos derniers momens, et vos yeux, en » se fermant, ont cherché les miens qu'ils n'ont » pu trouver ». *Paucioribus lacrymis composita es, et novissima in luce, desideravêre aliquid oculi tui.* Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu.

DU MÊME AU MÊME.

Vous avez été, mon cher ami, vivement pénétré des détails touchans que renfermoit ma première lettre, sur la digne amie que j'ai perdue. Hélas ! depuis deux ans qu'elle a disparu de la terre, et peut-être même du souvenir de tant de personnes qui se disoient ses amis, mon cœur est toujours si plein d'elle, que, sans cesse, il cherche à se répandre; mais il a besoin, pour se soulager, de trouver des cœurs tels que le vôtre, qui sachent l'entendre et lui répondre. Permettez-moi donc de vous entretenir encore de quelques faits que j'ai recueillis à son sujet, et qui ajoutent de nouveaux traits à la peinture si intéressante de son esprit et de son âme. Je n'aurai peut-être de lecteur que vous; mais quand on parle de ce qu'on a aimé tendrement, doit-on désirer d'être lu par d'autres que par ceux dont on est aimé ?

Madame Geoffrin avoit un procès qu'elle désiroit de voir finir; elle alla trouver un homme de lettres célèbre, dont elle étoit chérie, et qui connoissoit l'avocat de la partie adverse: Voyez, je vous prie, lui dit-elle, cet avocat, et accommodez avec lui mon ennuyeuse affaire. L'homme de lettres lui représenta qu'on pourroit exiger d'elle une somme considérable, et imposer à son aversion pour les procès cette taxe rigoureuse. Quel meilleur usage, répondit-elle, puis-je faire de mon argent, que d'en acheter mon repos? Le négociateur réussit; il étoit difficile qu'il échouât avec des pleins-pouvoirs si étendus, et sur-tout si rares chez les plaideurs. Madame Geoffrin, pleine de reconnoissance, lui promit son portrait, que jusqu'alors elle n'avoit voulu donner à personne. Au bout de quelque temps, elle retourna chez lui: Vous n'aurez point mon portrait, lui dit-elle les larmes aux yeux; trop de gens en seroient jaloux, et me le demanderoient inutilement. Son ami voulut la consoler; car, tout affligé qu'il étoit, elle souffroit encore plus que lui: Hélas! dit-elle, ce ne sont point

les plaintes de mes amis que je redoute, ce sont les plaintes des gens qui ne m'aiment pas, et qui font semblant de m'aimer.

Quelques femmes qui avoient, comme je vous l'ai dit, le malheur de la haïr et la bassesse de la déchirer, poussoient la maladresse du dénigrement et de la satire jusqu'à se moquer de ses œuvres de bienfaisance. Croyez-moi, madame, dit à l'une d'elles un honnête homme qui l'écoutoit, vous ne viendrez jamais à-bout, malgré le désir édifiant que vous en avez, de rendre la vertu ridicule; je vous conseille de renoncer à cette digne entreprise, et de changer de conversation pour votre honneur et pour votre repos.

Bien instruite, mais peu blessée de l'aversion que ces femmes lui portoient, madame Geoffrin, si elle n'eût écouté que son amour-propre, auroit peut-être été flattée de se voir l'objet de l'envie: vous pouvez en juger par l'espèce de commisération qu'elle témoignoit pour une femme qu'elle avoit connue et peu regrettée; femme à petits talens et à grandes prétentions, membre de plusieurs académies, auteur de plusieurs

ouvrages loués à outrance, ainsi que beaucoup d'autres sottises du temps, dans tous les journaux, et restée, malgré tout cela, sans réputation comme sans détracteurs. Hélas ! disoit madame Geoffrin en soupirant, cette pauvre créature, avec tous ses prôneurs et tous ses titres, a cruellement joué de malheur; elle n'a pu parvenir à se faire une ennemie, même parmi les femmes.

Les ridicules de la vanité, dans tous les genres et dans tous les états, la frappoient plus vivement que tout le reste des impertinences humaines; et quoiqu'elle parlât de ces ridicules sans aucun fiel, car elle n'en avoit jamais, elle se permettoit de les apprécier avec autant de gaieté que de franchise. Une femme de sa connoissance la plus intime, née bourgeoise, et se croyant devenue, par son mariage, femme de qualité, lui parloit sans cesse de sa maison et du grand monde où elle vivoit, et lui laissoit même entrevoir, sans trop s'en douter, le mépris dont elle honoroit sa mère, qui lui paroissoit presque une personne du peuple, et peu faite au-moins pour lui être comparée par le rang et la naissance. Madame

Geoffrin, qui recevoit quelquefois des lettres de cette femme, avoit la bonté de m'en faire part, et s'amusoit avec moi de toutes les inepties que ces lettres renfermoient, et pour les choses et pour le style. « Que la vanité a peu d'esprit! » ajoutoit-elle; mais cette femme n'a pour vivre » que sa vanité, et après tout il faut bien qu'elle » vive ». J'étois quelquefois tenté de lui répondre comme M. d'Argenson à l'abbé Desfontaines : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Quand elle voyoit dans ses amis des travers et des écarts, elle ne se permettoit pas d'en parler à d'autres qu'à eux; mais souvent aussi elle les leur reprochoit avec une force qui auroit pu les blesser, s'ils en avoient moins connu le motif; le tendre intérêt qui l'animoit, excusoit tout à leurs yeux. Quelquefois elle se félicitoit d'avoir réussi, par ses remontrances, à les rendre meilleurs; elle prétendoit, par exemple, s'il m'est permis de me citer ainsi, m'avoir corrigé de bien des défauts : je dois pourtant avouer, à ma honte, que je ne m'aperçois guère de ses succès. En vérité, me disoit-elle un jour, vous

m'avez donné bien de la peine. Il ne tiendroit qu'à moi, lui répondis-je, de vous en donner bien encore. Elle rit un moment de cet aveu, comme je riois quelquefois moi-même avec elle des naïvetés qui, de temps en temps, lui échappoient; car elle avoit jusqu'à ce mérite. Un de ses amis s'obstinoit, malgré ses représentations, à habiter une campagne qu'elle trouvoit très-mal-saine. C'est ce qu'il ne croit pas, lui répondis-je; il est, au contraire, persuadé que l'air y est très-salubre. Voilà, dit-elle, comme on est toujours, quand on aime le lieu qu'on habite; on croit y respirer le meilleur air du monde, et on ne sait pas qu'il n'y a point de meilleur air que celui de Paris. Vous devez, lui dis-je, en être d'autant plus sûre, que vous n'en avez jamais respiré d'autre. Alors elle se mit à plaisanter elle-même de l'éloge qu'elle venoit de donner à son air natal. Vous voyez, me dit-elle, combien j'ai raison de dire que c'est la folie de tout le monde; je viens moi-même d'en être la preuve.

Un philosophe de ses amis, arrivant de Pétersbourg, lui parloit avec les plus grands éloges

de l'illustre souveraine qui gouverne ce grand empire. Vous ne sauriez croire, lui disoit-il, à quel point je reviens enchanté de sa conversation et de sa personne. Je le crois bien, répondit-elle; elle étoit devant son peintre.

On parloit, en sa présence, d'un auteur connu, qu'on appeloit *un homme d'esprit*, quoiqu'il passât pour avoir fait bien plus d'usage de l'esprit des autres que du sien. Dites, répondit-elle, pour le bien apprécier, que c'est une bête frottée d'esprit. Des juges délicats, tels qu'il y en a tant aujourd'hui, trouveront peut-être cette expression plus énergique que noble; mais ce qui eût été ignoble dans la bouche d'un autre, cessoit de l'être dans la sienne. Si elle employoit quelquefois, sans scrupule, des expressions familières, populaires même, que la soi-disant bonne compagnie se seroit refusées avec dédain, elle n'en faisoit jamais usage qu'en les relevant par le grand sens qu'elles renfermoient; et de triviales qu'elles auroient été dans toute autre circonstance, elles devenoient, dans sa conversation, tout-à-la-fois originales, piquantes et philosophiques.

Cette philosophie qui dirigeoit toutes ses actions et qui éclatoit souvent dans ses discours, s'exprimoit chez elle d'une manière tantôt plaisante, tantôt profonde. Un homme qu'elle connoissoit pour un menteur infatigable, raconta en sa présence un fait dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît, à son ordinaire, un nouveau mensonge. Vous vous pressez trop, lui dit quelqu'un, de nier ce fait; car, par malheur, il est vrai. S'il est vrai, répondit-elle, pourquoi monsieur le dit-il? Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation; et, lorsqu'il fut sorti, elle ajouta: Quand un homme ment toujours, c'est à-peu-près comme s'il disoit toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance. Mais s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on en fasse dans la société? Comment vivre et converser avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non?

La raison saine et éclairée qui rendoit sa conversation si intéressante, se manifesta même dans ses derniers momens. Elle ne parloit pres-

que plus, et sembloit ne respirer que pour souffrir, quoiqu'elle souffrît sans se plaindre. On conversoit autour d'elle pour la distraire, et l'on s'entretenoit des différens moyens que les gouvernemens peuvent employer pour rendre les peuples heureux. Plusieurs des assistans étaloient sur cela les lieux communs ordinaires. Ajoutez-y, dit-elle, le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez. Platon bien portant lui auroit envié l'honneur d'une si sage maxime : c'est une des dernières paroles qu'elle a prononcées dans sa longue et douloureuse agonie.

Ce triste mot d'agonie me rappelle bien cruellement, mon cher ami, les funestes circonstances qui m'ont privé de lui donner jusqu'à la fin des preuves de ma reconnoissance et de ma tendresse. En vain cette femme mourante, qui m'aimoit et me désiroit, laissoit échapper quelquefois des plaintes de m'avoir perdu; si quelqu'un disoit un mot de moi, un domestique s'approchoit aussitôt, en le priant de ne pas prononcer mon nom. Mais, quoique madame

Geoffrin regrettât les consolations qu'on lui arrachoit, elle se résignoit avec patience à cette privation. Un ami lui témoignoit combien il étoit touché de son état : Je ne suis pas, lui répondit-elle, aussi à plaindre que vous le pensez; on s'accoutume à tout, même à cela, en montrant les importuns, même très-proches, qui l'entouroient et la fatiguoient.

La seule chose qui m'ait été permise, parce que personne ne pouvoit l'empêcher, c'est la triste consolation de lui rendre les honneurs funèbres. En suivant son lugubre convoi, où, pour le dire en passant, j'étois presque seul avec les deux hommes de lettres qui ont, comme moi, célébré sa mémoire, j'adressois à ses mânes ce passage de Tacite, que je me plais à répéter, tant les regrets de ce sage écrivain, sur la mort de son vertueux beau-père Agricola, étoient semblables à ceux que j'éprouvois moi-même : « A la » perte cruelle que j'ai faite en vous, se joint la » douleur de n'avoir pu adoucir vos maux par » ma présence, les soulager par mes soins, jouir » en pleurant des précieuses marques de votre

» tendresse, recueillir enfin vos dernières paroles
» pour en conserver un souvenir éternel. Cette
» privation amère me perce le cœur; j'étois
» condamné à vous perdre une année entière
» avant votre mort ». Tels étoient, mon cher ami, les sentimens qui remplissoient mon âme en voyant porter au tombeau cette femme si digne de vivre, et que la terre auroit dû conserver toujours.

Adieu: je ne vous écrirai plus tout ce que je sens pour elle; mais je vous le dirai souvent encore : ma tendre amitié pour l'un et l'autre se réserve cette affligeante, mais unique ressource.

On joindra encore ici quelques traits de cette femme estimable, tracés par Marmontel, l'un des hommes de lettres qui a été de sa société la plus intime. On les trouve dans les Mémoires d'un Père, pour servir à l'Instruction de ses Enfans, *ouvrage posthume de cet écrivain, l'un de ceux dont peut s'honorer à juste titre le dix-huitième siècle.*

C'ÉTOIT un caractère singulier et difficile à saisir et à peindre (celui de madame Geoffrin), parce qu'il étoit tout en demi-teintes et en nuances; bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquans par où le naturel se distingue et se définit.

Assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et voyant que c'étoit pour elle un moyen de se donner dans sa vieil-

lesse une amusante société et une existence honorable, madame Geoffrin avoit fondé chez elle deux dîners, l'un le lundi pour les artistes, l'autre le mercredi pour les gens de lettres; et une chose assez remarquable, c'est que, sans aucune teinture ni des arts, ni des lettres, cette femme qui, de sa vie, n'avoit rien lu, ni rien appris qu'à la volée, se trouvant au milieu de l'une ou de l'autre société, ne leur étoit point étrangère : elle y étoit même à son aise; mais elle avoit le bon esprit de ne parler jamais que de ce qu'elle savoit très-bien, et de céder sur tout le reste la parole à des gens instruits, toujours poliment attentive, sans même paroître ennuyée de ce qu'elle n'entendoit pas; mais plus adroite encore à présider, à surveiller, à tenir sous sa main ces deux sociétés naturellement libres, à marquer des limites à cette liberté, et à l'y ramener par un mot, par un geste, comme par un fil invisible, lorsqu'elle vouloit s'échapper : « Allons, voilà qui est bien », étoit communément le signal de sagesse qu'elle donnoit à ses convives; et quelque fût la vivacité d'une conversation qui passoit la mesure, chez elle on

pouvoit dire ce que Virgile a dit des abeilles :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Elle étoit simple dans ses goûts, dans ses vêtemens, dans ses meubles, mais recherchée dans sa simplicité, ayant jusqu'au raffinement les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat, ni de ses vanités. Modeste dans son air, dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fonds de fierté et même un peu de vaine gloire. Rien ne la flattoit plus que son commerce avec les grands. Chez eux, elle les voyoit peu : elle y étoit mal à son aise; mais elle savoit les attirer chez elle avec une coquetterie imperceptiblement flatteuse; et dans l'air aisé naturel, demi-respectueux et demi-familier dont ils y étoient reçus, je croyois voir une adresse extrême. Toujours libre avec eux, toujours sur la limite des bienséances, elle ne la passoit jamais. . . . .

. . . .

Pour se conduire selon les règles de la prudence, on ne pouvoit mieux faire que de la consulter. Le savoir-vivre étoit sa suprême science :

sur tout le reste, elle n'avoit que des notions légères et communes; mais dans l'étude des mœurs et des usages, dans la connoissance des hommes, et sur-tout des femmes, elle étoit profonde et capable d'en donner de bonnes leçons. Si donc il se mêloit un peu d'amour-propre dans cette envie de conseiller et de conduire, il y entroit aussi de la bonté, du désir d'être utile, et de la sincère amitié.

À l'égard de son esprit, quoique uniquement cultivé par le commerce du monde, il étoit fin, juste et perçant. Un goût naturel, un sens droit lui donnoit en parlant le tour et le mot convenable. Elle écrivoit purement, simplement, et d'un style concis et clair; mais en femme qui avoit été mal élevée et qui s'en vantoit.

Son vrai talent étoit celui de bien conter; elle y excelloit, et volontiers elle en faisoit usage pour égayer la table, mais sans apprêt, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple; car des moyens qu'elle avoit de rendre sa société agréable, elle n'en négligeoit aucun.

LETTRES
DE MADAME GEOFFRIN
ET
A MADAME GEOFFRIN.

LETTRES DE MADAME GEOFFRIN ET A MADAME GEOFFRIN.

LETTRE

De Madame Geoffrin à d'Alembert.

Varsovie, 23 juillet 1766.

Si vous ne vouliez pas que je vous écrivisse, mon cher d'Alembert, il ne falloit pas me parler.

Comment me seroit-il possible de ne vous pas dire que votre lettre m'a fait plaisir ?

Comment pourrois-je me refuser à celui de vous répondre ?

Premièrement, je n'irai point plus loin que Varsovie ;

Deuxièmement, je serai de retour chez moi dans le mois d'octobre ;

Troisièmement, le même courage qui m'a fait entreprendre un très-grand voyage, me fera résister à toute la séduction que l'on pourroit employer pour me retenir ;

Quatrièmement, je n'irai point voir bon Abraham. J'aurois, à-la-vérité, une joie bien douce de l'embrasser; mais j'aurois l'humiliation de ne point voir le roi. Il n'aime pas à se montrer aux femmes. Quoique je ne le sois plus qu'aussi peu qu'il est possible de l'être, quand une fois on l'a été, j'ai cependant encore le bout d'une cornette et d'un cotillon.

En supposant que Mylord pût obtenir pour moi une petite audience, cela se réduiroit, de la part du roi, à quelques questions sur mon voyage; et de la mienne, à y répondre. Or, ce n'est pas ainsi que j'aime à voir les hommes, et sur-tout le roi de Prusse. Je voudrois être à mon aise avec lui, causer, raisonner, le questionner.

Comme cela est impossible, je m'en retournerai par où je suis venue. J'ai trouvé à Vienne des femmes aimables, que je serai bien aise de

revoir. De plus, il y a la petite cour de Dourlac, où j'ai été si bien traitée, que je veux leur marquer ma reconnoissance, en leur faisant une visite de remercîmens.

Cela fait, je sens que j'aurai vu assez d'hommes et de choses, pour être convaincue qu'ils sont par-tout à-peu-près les mêmes. J'ai mon magasin de réflexions et de comparaisons bien garni pour le reste de ma vie.

Je suis très-contente du cœur que je suis venu chercher : son âme est honnête et vertueuse, ses intentions excellentes, ses projets nobles et sages; il est laborieux, il désire de rendre son peuple heureux, il n'y réussira pas : pour lui, il ne le sera jamais.

C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne. Je n'ose lui dire à quel point je le trouve malheureux; hélas! il ne le sent que trop souvent. Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes Pénates, me fera remercier Dieu d'être née Françoise et particulière.

Mon cher d'Alembert, je ne peux pas vous pardonner d'être bien aise que les agrémens que

j'ai eus dans mon voyage, fassent une nouvelle peine à votre voisine. Je conviens que c'est une méchante bête, mais elle est aveugle; et, de plus, le genre de sa méchanceté, qui est la jalousie, la rend si malheureuse, qu'en vérité elle me fait pitié. Ce sentiment a retenu le désir que j'avois d'écrire un petit billet galant au Président. Cela l'auroit diverti. La date du lieu en auroit fait le sel. J'aurois commencé par lui dire que, quoiqu'il ait reçu bien des billets doux en sa vie, j'étois presque sûre qu'il n'en avoit jamais reçu de Varsovie, et que cette date seule donnoit l'avantage à mon billet sur tous les autres; ensuite mille et mille gentillesses seroient venues à la queue leuleu; mais quand j'ai pensé qu'elle le sauroit, et qu'elle en enrageroit de plus belle, la plume m'est tombée des mains.

Je voudrois cependant que le président sût que je pense à lui. Mademoiselle de l'Espinasse seroit bien propre à me rendre ce service; je l'en supplie, en lui faisant des complimens et des remercîmens de l'honneur de son souvenir. Il faut encore qu'elle veuille bien me rappeler

dans l'honneur du souvenir de madame la marquise de Jonsac.

Donnez de mes nouvelles à tous ceux qui vous en demanderont, et remerciez-les de ma part d'en avoir demandé.

Je suis bien aise que l'abbé Georgel soit de retour ; je trouvois qu'il abandonnoit trop longtemps son prince. On ne peut rien gagner sur ces gens-là que par l'assiduité, l'importunité et l'habitude. Les personnes qui leur sont attachées ne doivent pas leur laisser le temps d'éprouver qu'ils peuvent s'en passer.

LETTRE

De Madame Geoffrin à Marmontel.

Varsovie, 30 juillet 1766.

Je remercie mon aimable voisin de son obligeant et tendre souvenir.

Votre lettre est charmante ; mais elle n'est aussi que ce que vous convenez vous-même que l'on disoit des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre, le rêve d'un bon voisin, d'un tendre ami, d'un cœur sensible, d'un esprit poétique, d'une âme remplie d'humanité et d'une philosophie douce, qui vous fait voir tout en beau, et croire que tout deviendra bon. Mon sentiment me feroit désirer que cela fût ainsi; mais mon expérience et mes réflexions m'ont persuadé que les hommes ont été, sont et seront toujours les mêmes. Tout ce qui a l'apparence de la singularité les révolte d'abord, ou leur plaît quelques momens; le mot d'amitié, dont les effets sont agréables, leur fera toujours souhaiter de

rencontrer ce sentiment sans se soucier de le sentir.

La Fontaine a dit qu'un ami véritable est une douce chose.

Tout le monde désire donc d'avoir un ami, sans penser si l'on en mérite. L'amour-propre dispense de cet examen.

(Voyez la suite à l'avant-dernière ligne de la page 65. En voici la fin :)

Mon voisin, je suis enchantée de vos succès à l'Académie; je les troquerois volontiers contre les miens; mais je ne troquerois pour rien au monde la connoissance profonde que j'ai des hommes. Ce que vous m'apprenez de Rousseau me confirme que ma science est parfaite. Tout le monde sait la répugnance que j'ai toujours eue pour lui. J'ai dit que c'étoit un très-bel esprit et une âme très-noire.

Je dis mille choses tendres à mon cher baron d'Holbach et à la belle baronne, ainsi qu'à vous; ils font partie du troupeau que mon cœur a choisi et chéri. Il ne faut plus m'écrire.

LETTRE

Du Roi de Pologne à Madame Geoffrin.

Du 20 mars 1767.

Ma chère maman, je vous envoie ceci par estafette pour que vous avertissiez de ma part, au plus tôt, mademoiselle Clairon de ne plus songer au voyage de Varsovie pour cette année. Je ne puis vous dire combien je regrette le plaisir que je m'étois promis de la voir et de l'entendre; mais voici ce qui m'en prive : Dès que j'ai vu que les choses tournoient de façon à produire du trouble ici, j'ai d'abord songé à renvoyer tout mon théâtre. Mais on m'a dit : Cela annoncera trop tôt votre opinion sur les affaires, et la connoissance de cette opinion mettra les esprits trop en mouvement avant le temps. J'ai cédé à cette représentation, sur-tout lorsque j'ai su que mademoiselle Clairon avoit envie de venir ici, et vous m'avouerez que la tentation ne pouvoit être plus forte; mais, ces jours-ci, il m'est revenu

de différens côtés que ce même public, qui s'amuse de mon spectacle, me blâme cependant du soin et de l'argent que j'y mets dans ce moment de crise. Il est certain que l'épargne de mon théâtre ne me donnera pas une armée; il est certain que le renvoi subit de ce théâtre va me coûter assez considérablement; il est certain que je me prive d'un délassement que j'aime; mais sur-tout il est certain que je me prive de mademoiselle Clairon. Il n'importe, il faut obéir à la voix du peuple quand il s'agit de lui prouver qu'on sent et qu'on partage sa peine; il faut que chacun s'exécute dans des temps de malheurs, et j'en donne volontiers l'exemple. Maman, je vous embrasse mille fois : faites mes excuses à mademoiselle Clairon pour cette fois; mais si le calme revient ici après l'orage, son arrivée à Varsovie en sera, j'espère, une des plus belles preuves. La colombe alors apportera le rameau d'olivier.

LETTRE

De Grimm à Madame Geoffrin.

Pétersbourg, le 10 novembre 1773.

Les deux premiers objets, Madame, qui ont frappé mes yeux à Pétersbourg, c'est votre lettre et l'impératrice. Je suis arrivé à huit heures du soir. Le lendemain, à onze heures, j'ai reçu votre lettre. A midi, j'ai fait la révérence à Sa Majesté, et je lui ai baisé la main avec le respect qu'on doit à la main auguste qui tient les rênes d'un grand empire, et avec le plaisir qu'on a d'approcher ses lèvres d'une belle main de femme. Quant à votre lettre, Madame, qui a pris le pas sur l'impératrice, elle m'a horriblement choqué. Au-lieu de laisser ce fatal *de* sur l'adresse, vous l'avez fourré dans le texte, vous l'avez fricassé de toutes les manières; tantôt vous l'avez souligné, tantôt oublié exprès, afin de le camper au-dessus en interligne. Votre malice de Satan s'en est

donné tant qu'elle a pu; mais votre ami l'empereur Joseph me vengera. C'est lui qui est insulté dans ma personne. La première fois, Madame, qu'il vous arrivera de passer le Rhin et de mettre le pied dans l'Empire, je vous ferai payer, pour ce seul méfait, une amende de cinquante marcs d'or, ainsi que je le prouverai dans mon diplôme enfermé dans un tiroir à Paris, dont j'ai la clef dans ma poche à Pétersbourg. L'impératrice qui, par parenthèse, quand elle dit aux autres qu'elle me trouve aimable, m'appelle *M. Grimm* et non *M. de Grimm*, me combla de mille bontés dès le premier jour. Sa Majesté, après s'être entretenue quelque temps avec moi, me fit ordonner de rester à dîner. Il y avoit à cette table, indépendamment du grand-duc et de la famille de Darmstadt, une douzaine des premiers personnages de l'Empire. Je me fourrai, comme je pus, dans un coin; mais l'impératrice ne ménagea pas ma timidité; elle me demanda, d'un bout de la table à l'autre, si je ne me trouvois pas bien loin du Palais-

Royal. Je lui balbutiai que j'avois l'ingratitude de n'y pas penser en ce moment. Au dessert, elle m'envoya, par un page, une pomme transparente qui est particulière à ce pays-ci; et, après dîner, elle me dit en me souriant : J'ai été bien loin de vous, mais j'espère qu'il n'en sera pas toujours de même. Voilà, Madame, un échantillon du traitement qu'elle fait aux gens fourvoyés du Palais-Royal. J'ai eu l'honneur de la voir presque tous les jours, de dîner deux ou trois fois avec elle; et, ce qui vaut au-dessus de tout, de causer encore quelquefois le soir une heure et demie, deux heures de suite, tête à tête dans son cabinet. Là, il faut se camper dans un bon fauteuil, en face du canapé impérial et de la souveraine de toutes les Russies; et quelque étrange que cela paroisse à M. de Grimm, il n'y a point de *de* qui tienne, et il faut se soumettre à l'étiquette. Là, on cause, on babille de choses sérieuses, gaies, graves, frivoles, souvent très-gaiement de choses graves, très-gravement de choses gaies, en vertu des lois de toute bonne

conversation qui exige pour se soutenir une grande variété de tons. Et puis, Sa Majesté dit Bon soir. Nous avons jasé ce soir comme des pies-borgnes. C'est, je vous assure, une charmante femme, dont la maison manque à Paris. Vous y iriez souvent faire la police; M. l'ambassadeur de Naples n'en bougeroit; il n'y auroit point de pluie, ni de ruisseau de la rue Saint-Honoré qui nous empêchât, M. de Burigny et moi, d'y passer la soirée. On jureroit qu'elle n'a autre chose à faire au monde que d'être aimable, et l'on ne se douteroit pas, en mille ans, qu'elle a un empire à gouverner; elle appelle cela *son gagne-pain*. Quand on lui propose quelque amusement mal-à-propos, elle dit : Je n'en ai pas le temps à-présent, il faut premièrement penser à mon gagne-pain. Nous prenons, Madame, la liberté, ne vous en déplaise, de parler quelquefois de vous. J'ai prêché à Sa Majesté votre sermon sur la nécessité et la commodité de l'ingratitude pour les bienfaiteurs; elle l'a trouvé profond et beau. Vous allez me

crier de quoi je me mêle, que vous ne voulez pas qu'on prêche vos sermons, qu'on conte vos contes, qu'on touche à vos pincettes, etc., etc. A-propos de pincettes, je suis bien aise de vous dire que le général Betzky vous a volé une paire de badines. Je les ai reconnues à leur physionomie, et il n'a pu nier son vol. Il les emporta un jour sous son habit, tandis que vous lui criiez de l'autre chambre : Ne touchez à rien. Il s'en porte fort bien, et je l'ai trouvé rajeuni. En attendant, Sa Majesté m'a ordonné très-expressément de vous faire ses complimens. Je m'en acquitte, et vous supplie de m'en fournir le reçu pour ma décharge; et, pour qu'il ne vous reste point de prétexte, j'ai l'honneur de vous renvoyer votre enveloppe pour vous en servir une seconde fois, car nous connoissons tous les deux le prix du papier. Une ou deux fois la semaine, l'impératrice dîne dans son hermitage attenant le palais, et communiquant à son appartement. C'est là que sont ses immenses trésors en peinture; c'est là qu'on trouve un jardin d'été et un jardin

d'hiver de plein-pied avec l'appartement au premier étage. L'entrée de l'hermitage rend tout le monde égal : on quitte son rang, son épée, son chapeau à la porte. C'est comme chez vous, Madame, excepté qu'on n'est pas grondé; il n'y a pas là un soupçon d'impératrice. Dans la salle à manger, il y a deux tables l'une à côté de l'autre, chacune de dix couverts. Le service se fait par machines; ainsi, point de valets derrière les chaises; et le lieutenant de police est fort attrapé, car il ne peut pas faire un seul rapport à Sa Majesté, de ce qui se dit pendant ces dîners-là. Les places se tirent au sort, et l'impératrice se trouve souvent placée au coin de la table, tandis que M. Grimm, ou un autre homme de son importance, occupe la place du milieu. Malgré tout cela, elle n'est ni plus ni moins qu'impératrice de Russie, et elle le prouve par un grand nombre d'établissemens vraiment impériaux qui lui doivent leur fondation, et dont le but n'est pas petit. Mais je m'aperçois que je vais entamer une seconde feuille, tandis que je

n'ai pas, peut-être, le droit de vous en écrire une première. Je ne dirai pas toujours que j'en ai la permission, cela me feroit ici un diable chargé d'ennemis; et, comme je dois y rester encore un peu, je ne veux irriter personne contre moi. Toute la suite de d'Armstadt est repartie il y a quinze jours, comblée de présens et de bontés. Le prince héréditaire est seul resté avec ses compagnons; mais, comme il est entré au service de Russie, et qu'il se prépare à faire la campagne sur le Danube, rien n'empêche que je ne songe aussi, de mon côté, à mon gagne-pain. Je serois même déjà en route; mais Sa Majesté ayant assuré madame la Landgrave qu'elle vouloit bien me tolérer encore un peu en Russie, je ne sais, au juste, Madame, quel jour je pourrai aller me faire gronder chez vous. J'ai été obligé d'avouer à l'impératrice que je n'étois pas un des mieux grondés : cela n'est pas vain; mais il faut, avant tout, être vrai. Aussi Sa Majesté en a-t-elle bien rabattu depuis cet aveu-là. J'ai assisté ici à un mariage tout-à-fait édifiant. Le grand-duc a eu

l'avantage unique de se choisir lui-même sa femme; ils se sont fait l'amour trois mois de suite sous les yeux de leurs parens. Il est aujourd'hui le meilleur mari, comme la grande-duchesse est la plus aimable femme et la plus empressée à plaire à son mari. Diderot est arrivé tout juste la veille du mariage, mais malade; ainsi il n'a pu assister qu'au bal masqué, plusieurs jours après la bénédiction nuptiale. L'impératrice lui a fait l'accueil le plus distingué. Elle en est enchantée; et lui, je désespère qu'il sente jamais la nécessité et la convenance de votre sermon de l'ingratitude. On nous a élus tous les deux membres de l'Académie impériale des Sciences; c'est un tour que l'impératrice m'a joué : c'est la seule occasion où je me serois bien dispensé de voir mon nom à côté de celui de Diderot. Quand je représente à Sa Majesté son tort, elle n'en convient pas, ou se moque de moi. Si vous m'aviez cru, Madame, il y a huit ans, vous seriez revenue de Varsovie à Paris par Berlin et Postdam. Si vous y aviez passé, vous n'auriez

pas eu un refus d'audience, car vous n'auriez pas eu le temps de la demander. En mettant pied à terre à Postdam, le roi de Prusse vous auroit fait prier de voir ses châteaux de Sans-Souci; vous auriez causé avec lui dans son cabinet, tout à votre aise; vous l'auriez fait dégoiser; car vous vous y entendez à merveille; et en sortant, vous lui auriez accordé les entrées du mercredi. Voilà comme cela se seroit passé; je savois tout cela; mais c'est qu'on ne peut jamais vous rien dire. Dès que M. de Burigny et moi nous voulons accoucher de quelque bonne idée, vous nous imposez silence à la première douleur de l'enfantement : le moyen d'arriver à terme. M. l'abbé de Breteuil a plaidé quelquefois la cause de nos accouchemens laborieux; mais vous ne vous corrigez pas plus que ceux que vous grondez. C'est aujourd'hui la veille de saint Martin, jour de la rentrée de notre digne doyen, M. de Burigny; car je reste toujours fidèle au nouveau style, quoique nous soyons encore ici en octobre. Mercredi prochain, ou peut-être

d'aujourd'hui en quinze, la rentrée de M. l'ambassadeur de Naples; mais Montauciel n'y sera pas, et personne ne s'en apercevra. Il présente de loin ses hommages au doyen, et, après lui, à tous les honorables assesseurs. J'ai appris avec beaucoup de peine que mademoiselle de l'Espinasse a encore été malade. M. Durand, notre ministre plénipotentiaire en cette cour, me charge de vous présenter son respect; il voudroit aussi en faire agréer l'hommage à madame la princesse de Beauveau; et, si vous vouliez vous charger de cette commission, vous auriez une belle occasion de lui parler en même-temps de mon respect et de mon attachement. M. Durand est estimé et considéré ici, comme il lui arrivera par-tout. Quand je pense combien il y a de ruisseaux entre vous et moi, sans compter celui de la rue Saint-Honoré, je suis tenté de vous souhaiter la bonne année la veille de saint Martin. Je désespère au-moins de recevoir votre réponse avant la fin de l'année; mais si vous m'aimez toujours un peu, je prendrai patience, Madame,

jusqu'à ce que je puisse vous porter mon respect et mes hommages. Anastasia ne voudroit pas, pour tout au monde, être effacé de votre souvenir. Si vous écrivez à Vienne, ne m'oubliez pas, je vous supplie, auprès de votre aimable Lolotte.

DE LA CONVERSATION.

DE LA
CONVERSATION.

On trouve dans les Œuvres de Swift, un petit écrit sous ce titre, dont l'objet est de perfectionner l'art de la conversation : ce moyen de plaisir et de bonheur, dit l'écrivain anglois, si utile, si innocent, si facile à tous les hommes, et si convenable à tous les âges et à toutes les conditions de la vie, qu'on néglige, ou dont on abuse avec tant de légèreté.

On ne peut invoquer une plus grande autorité, ni choisir un meilleur guide qu'un homme qui passa sa vie avec Pope, Addison, Prior, Bolingbroke, etc., et dont la conversation fut constamment recherchée par ces hommes célèbres.

C'est sur ses traces que je marcherai, en exécutant à ma manière le plan qu'il n'a fait qu'ébaucher, et en employant celles de ses observations qui se joindront naturellement aux miennes.

Je commencerai d'abord, avec Swift, par établir l'importance du sujet que j'entreprends de traiter.

« Quoique l'objet sur lequel je me propose, dit-il, de rassembler quelques réflexions, se présente assez naturellement à l'esprit, je trouve qu'il n'a été traité que très-rarement, ou au-moins très-superficiellement, et j'en connois bien peu de plus importans à approfondir, et sur lesquels il y ait plus de choses à dire ».

Cette importance sera sentie de tout homme qui voudra bien reconnoître la vérité de cette observation : Que le plus grand nombre des hommes, et de ceux-là même qui ont donné le plus de culture à leur esprit, tiennent une grande partie de leurs connoissances de la conversation.

On conçoit que je ne prétends pas parler ici des premières idées et notions morales, sociales, littéraires, etc., transmises par l'éducation antérieurement à l'usage que les hommes font de la conversation, quoiqu'il soit peut-être vrai de dire qu'elles ne sont souvent qu'un assemblage

de mots ou de phrases, auxquels n'est attachée aucune idée précise, jusqu'à ce qu'elles ayent été débattues et soumises à l'épreuve de la conversation.

J'entends seulement parler des opinions que chaque homme a pu débattre avec soi-même dans l'âge de la réflexion, et qu'il a reçues et adoptées à cette époque, et je crois que cet examen et cette adoption n'ont lieu, chez la plupart des hommes, que par la voie de la conversation.

Peu de gens lisent, ou lisent avec assez d'attention, pour prendre leurs opinions dans les livres, et ce sont ces lecteurs en petit nombre qui transmettent leurs idées par la voie de la conversation à tout le reste de la société.

On peut combattre ce que je dis de l'influence de la conversation sur les opinions, par cette observation si commune, que des discussions qui s'élèvent dans la société, les deux contendans sortent presque toujours chacun avec le même avis qu'ils y avoient apporté.

Mais je réponds que, malgré cette difficulté

de persuader celui qui a tort dans la dispute ou dans la discussion, l'influence de la conversation sur les opinions n'en est pas moins réelle, 1.° parce que ceux qui sont spectateurs du combat et désintéressés forment leurs opinions d'après les raisons alléguées par l'un ou l'autre des contendans; 2.° parce que même celui des contendans qui a tort, et qui, dans la dispute, ferme les yeux à la vérité, ne conserve pas cette obstination, lorsqu'il réfléchit ensuite de sang froid, et qu'il revient souvent de lui-même au sentiment qu'il avoit combattu.

La conversation est la grande école de l'esprit, non-seulement en ce sens qu'elle l'enrichit de connoissances qu'on auroit difficilement puisées dans d'autres sources, mais en le rendant plus vigoureux, plus juste, plus pénétrant, plus profond.

L'étude des livres, dit Montaigne, *c'est un mouvement languissant et foible, qui n'échauffe point là où la conférence exerce et apprend en un coup. Si je confère avec une âme forte et un roide jouteur, il me presse les*

flancs, ses imaginations élancent les miennes: la jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au-dessus de moi-même. Liv. III, chap. 8.

Montaigne peint ici les effets de la conversation dans laquelle on dispute, qui est manifestement un moyen d'exercer et de fortifier toutes les facultés de l'esprit; mais en-deçà de la dispute, la simple discussion, et même la conversation dans laquelle les avis n'étant pas partagés, tout le monde tend à un même but, ont aussi de grands avantages pour exercer et former les esprits.

Elles produisent cet effet de deux manières, l'une en augmentant la force des moyens naturels de celui qui parle, l'autre en éveillant et fortifiant l'attention de ceux qui écoutent. Le mouvement de la conversation donne à l'esprit plus d'activité, à la mémoire plus de fermeté, au jugement plus de pénétration. Le besoin de parler clairement fait trouver des expressions plus justes. La crainte de se laisser aller à un paralogisme qui seroit aperçu, éloigne du

paradoxe. Le désir d'être écouté favorablement, suggère tous les moyens de l'éloquence que permet la conversation familière, et quelquefois aussi des formes oratoires, lorsqu'elles peuvent y trouver leur place, amenées par la nature du sujet et par les circonstances.

Je n'ai pas besoin de dire que les hommes en qui le mouvement de la conversation développe et perfectionne ainsi leurs moyens naturels, sont des hommes de bon esprit et de bonne foi : car les esprits faux et vains, et les hommes de parti, pour qui la conversation n'est qu'une arène où ils combattent en gladiateurs, et qui ne veulent arriver qu'à une victoire apparente, et non à la vérité, ceux-là ne font que se rendre l'esprit plus faux encore, et s'égarer davantage dans leurs opinions.

D'un autre côté, la chaleur de la conversation éveille et anime l'attention dans les auditeurs.

Dans la plupart des hommes, la lecture n'est pas accompagnée de cette attention forte, qui est précisément l'instrument de toutes nos

connoissances. Cette attention devient facile dans la conversation. La voix, le geste, le ton de celui qui parle, sur-tout s'il est animé par une légère contradiction, aiguisent, pour ainsi dire, le trait de sa pensée, et l'enfoncent davantage.

Un effet non moins intéressant de la conversation, est de perfectionner la moralité et la sociabilité de l'homme.

J'observerai d'abord que la morale de la conversation tend naturellement à être bonne. Un homme peut bien avoir ou se faire à lui-même des principes d'immoralité, lorsqu'il ne traite qu'avec lui seul; mais dans le commerce des hommes entre eux, il est impossible qu'ils établissent des maximes immorales, qu'ils érigent le vice en vertu, au-moins avec quelques succès; ils ne peuvent blesser ouvertement les principes généraux de la morale, ni en contester la juste application.

La justice est un besoin de l'homme, et elle a sur lui un tel empire, que, hors les temps de désordre où domine l'esprit de faction, on ne peut la combattre à visage découvert, et

que tout le monde se pique, au contraire, de lui rendre hommage.

Ce que je viens de dire, regarde les mœurs comme bonnes ou mauvaises; mais en les considérant comme simplement *sociales*, on reconnoît que l'activité de la conversation est le caractère principal et la cause la plus puissante du perfectionnement de la sociabilité des nations.

La comparaison des nations chez lesquelles la conversation est plus active, avec celles chez lesquelles elle l'est moins, fournit sur cela une expérience démonstrative; s'il est vrai que de toutes les nations de l'Europe, la françoise est celle où l'on trouve une plus grande sociabilité, c'est parce qu'on converse plus en France qu'en aucun autre pays du monde; et que quoique la conversation y soit gâtée par de grands défauts, ces défauts ne l'empêchent pas de produire l'effet salutaire que je lui attribue ici.

On a dit avec raison que le commerce libre des deux sexes étoit un des principes les plus puissans de la civilisation et du perfectionne-

ment de la sociabilité. Or, cet effet s'opère par la conversation : si les femmes communiquent aux hommes une partie de la douceur que la nature a mise dans leur caractère, c'est par la conversation que cette communication se fait; c'est par la conversation que leur délicatesse, leur bonté, cette exquise sensibilité, si doucement et si heureusement contagieuse, se déploycnt, et font leur impression; et si c'est le désir de plaire aux femmes, qui tempère par degrés la dureté naturelle aux hommes, c'est par la conversation que ce désir est manifesté, et c'est l'habitude de l'exprimer qui forme l'habitude de le sentir.

Mais en disant que la conversation rend les nations plus sociables, ne répétons-nous pas une vérité triviale?

Il me semble que ce qu'on a dit jusqu'à présent sur cette matière, a été dit trop vaguement, qu'on n'a pas attaché d'idée bien nette à ce mot de *société;* il faut, je pense, distinguer le simple rapprochement des hommes n'ayant d'autre commerce entre eux, quoique rassem-

blés, que celui qui est relatif à leurs besoins physiques, d'un autre commerce moins nécessaire, mais plus intime, par lequel on satisfait aux besoins de l'esprit, et auquel il faut attribuer les principaux effets que produit, chez les hommes, l'état de société. Cette distinction répand plus de netteté sur la question dont il s'agit, et nous fait connoître la conversation comme une cause puissante du perfectionnement de l'espèce humaine, par-delà le simple état de société.

Je ne crains pas de dire que le premier degré de sociabilité produit par le rapprochement des hommes en société politique, est peu considérable en comparaison de celui qu'amène le commerce de ces hommes rassemblés, lorsqu'ils se communiquent leurs idées par de fréquentes conversations. Qu'on suppose des Sauvages qui forment tout-à-coup une société par l'union de leurs familles; ils perdront, il est vrai, une partie de leur férocité; les nouvelles relations qui les unissent, développeront en eux des sentimens d'humanité, de bienfaisance, qu'ils

n'avoient pas connus ; mais si on suppose que les chefs de ces familles rassemblées, continuent de passer la plus grande partie de leur vie à la chasse, chacun de leur côté, comme font les nations sauvages de l'Amérique, les différences qui distingueront ces hommes rassemblés des Sauvages errans et dispersés, seront peu considérables. Supposons encore que ces Sauvages, vivant ensemble comme les peuples policés de l'Europe, ayent une langue bornée à un petit nombre de mots relatifs aux objets de première nécessité, manquant de tous les termes qui expriment dans les langues des peuples policés les idées abstraites des vices, des vertus, des devoirs, etc., la morale de ce peuple sera aussi bornée que son langage. Il connoîtra et pratiquera peut-être ces premiers devoirs qui résultent des relations étroites des pères aux enfans, et de l'époux à l'épouse ; mais il ignorera une foule d'autres sentimens délicats, qui répandent tant de douceurs sur la vie, et par lesquels se perfectionne et se complète la civilisation.

Enfin, c'est à l'habitude de converser qu'il

faut attribuer les principales différences qui distinguent l'homme civilisé de l'homme sauvage. Dans le premier, les sensations, les idées, les désirs, les craintes, en un mot, toutes les passions sont modifiées en mille manières par l'action des êtres semblables à lui, dont il est environné. C'est par la conversation que ses idées acquises se développent, se modifient, se coordonnent. L'expression de ses passions est contenue, ses goûts s'épurent et se tempèrent; enfin, c'est d'elle, s'il m'est permis de le dire, que l'homme de la nature reçoit, sinon ses premiers et plus nécessaires vêtemens, au-moins ceux qui lui sont les plus commodes et les plus agréables.

Mais, dira-t-on, la conversation est-elle susceptible de la perfection que nous voulons lui donner ?

Voici la réponse que fait à cette question l'écrivain ingénieux que j'ai pris pour guide :

« Dans les recherches qui ont pour objet le bonheur public, ou celui de la vie privée, notre imagination ou notre folie nous conduisent quelquefois à des systêmes si recherchés et si subtils,

que nous ne pouvons jamais les voir réalisés.

» Un véritable ami, un mariage complètement heureux, un gouvernement parfait, et quelques autres objets de ce genre, demandent, dans leur composition, un si grand nombre d'ingrédiens, chacun excellent, et combinés avec tant d'adresse, que d'ici à quelques milliers d'années, nous ne verrons rien de semblable que dans les livres. Il en est, ou il pourroit en être autrement du projet de perfectionner la conversation : car il ne faudroit pour cela qu'éviter un certain nombre de fautes : ce qui, quoique assez difficile, est pourtant au pouvoir de chaque homme, tandis que c'est le défaut de ce pouvoir-là même qui s'oppose à l'exécution de ses autres projets.

» La conversation ne paroît demander, en effet, que des talens naturels à la plupart des hommes, ou au-moins qu'ils peuvent acquérir sans beaucoup de génie et de travail. La nature qui nous a faits sociables, a donné à tous les hommes la possibilité d'être agréables en société : si elle n'a pas donné à tous le talent d'y

briller, il leur suffit pour cela de remarquer et d'éviter les fautes auxquelles on se laisse aller dans cette espèce de commerce avec les hommes, et de tirer de cette connoissance des maximes qui puissent nous servir de règles de conduite ».

Quoique les traités de rhétorique ne puissent pas former seuls un homme éloquent, Cicéron et Quintilien ont fait des traités de rhétorique, dont l'utilité ne peut être contestée. De même, et proportion gardée, quoique ceux dont la conversation est agréable, intéressante et utile, puissent ne trouver rien de nouveau pour eux dans les remarques qu'on va lire, elles pourront servir à ceux qui, dans l'âge où l'on apprend encore à conduire son esprit, voudroient perfectionner en eux-mêmes l'art de converser, source de beaucoup de plaisir et de bonheur. Cet art peut être enseigné jusqu'à un certain point : car les personnes les plus agréables dans la conversation, devant cet avantage à une infinité de réflexions fines et rapides qu'elles ont faites, et qu'elles font continuellement sur les moyens d'y plaire, et sur les défauts qui la

gâtent, réflexions dont elles ne se rendent pas toujours compte, mais qui les dirigent sans cesse; en rassemblant ces réflexions, on peut les suggérer à ceux qui ne les ont pas encore faites, et c'est l'objet que je me propose dans cet écrit, en exécutant, comme je l'ai annoncé, le plan du docteur Swift. Le petit ouvrage de cet écrivain ingénieux, consiste à faire connoître les fautes auxquelles on se laisse aller dans la conversation, et les inconvéniens qu'elles entraînent. En suivant et complétant ce plan, je trouve que les vices principaux qui gâtent la conversation, sont:

1.° L'inattention;

2.° L'habitude d'interrompre, et de parler plusieurs à la fois;

3.° L'empressement trop grand de montrer de l'esprit;

4.° L'égoïsme;

5.° Le despotisme ou esprit de domination;

6.° Le pédantisme;

7.° Le défaut de suite dans la conversation;

8.° L'esprit de plaisanterie;

9.° L'esprit de contradiction;

10.° La dispute;

11.° La conversation particulière substituée à la conversation générale.

Sur chacun de ces objets, je rassemblerai quelques réflexions.

L'inattention.

PARMI les fautes qu'on doit éviter en conversation, la première que je releverai est l'inattention.

Fontenelle, dans un âge avancé, disoit qu'il se consoloit de quitter la vie, parce qu'il n'y avoit plus personne qui sût écouter.

L'obligation d'écouter est une loi sociale qu'on blesse sans cesse. L'inattention peut être plus ou moins impolie, et quelquefois même insultante; mais elle est toujours un délit de lèse-société. Il est pourtant bien difficile de ne pas s'en rendre coupable avec les sots; mais c'est aussi une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de les éviter, parce qu'on évite en même-temps l'occasion de les blesser.

On peut dire que l'esprit n'est juste, étendu, pénétrant, solide, qu'à raison de sa plus grande habitude à être attentif. La vérité est faite pour l'esprit; la route qui y conduit est ouverte à tout le monde. Les esprits faux ne sont tels, que parce qu'ils n'employent pas un degré d'attention suffisant à distinguer la vérité de l'erreur; et il ne paroît pas possible qu'avec un égal degré d'attention, deux esprits prennent des sentimens contradictoires sur une même matière, à-moins que l'un d'eux ne soit aveuglé par l'intérêt : de là l'importance et la nécessité de l'attention dans la conversation, cette grande école de l'homme.

Un homme d'esprit regrettoit que la nature n'eût pas garni nos oreilles d'une espèce de paupière, qui s'abattroit et fermeroit le passage aux paroles des ennuyeux et des sots, comme on ferme ses yeux à la lumière qui les blesse.

Mais il oublioit qu'en se trouvant en société, on n'auroit pas pu se servir de ce moyen, puisque notre présence au milieu de la société nous impose l'obligation d'y être écoutans, comme celle d'y être veillans.

Il faut dire pourtant que l'homme d'esprit et l'homme instruit, si ils ont l'art d'écouter, pourront soutenir la conversation avec le sot et avec l'ignorant. C'est que l'homme le plus sot parle souvent raison, et que l'ignorant sait toujours quelque chose. Qu'on démêle avec sagacité, dans leurs discours, les choses sensées qui y sont, qu'on les leur développe à eux-mêmes, et on en tirera parti. L'homme d'esprit, en s'abaissant vers eux, les élevera presque jusqu'à lui. Il faut pour cela, non-seulement de l'esprit, mais, ce qui est plus rare encore, beaucoup de patience et de douceur, qualités précieuses, qui font aimer ceux qui les possèdent, parce qu'avec eux on se trouve de l'esprit, ou qu'on exerce du-moins tout celui qu'on a. Je ne prétends pas, cependant, que cette indulgence à écouter soit portée trop loin, parce qu'elle dégénéreroit en bassesse et en fadeur, excès qu'il faut éviter, et pour soi-même, et pour la société qui en deviendroit la victime.

Le défaut d'attention vient souvent d'une cause que Swift a remarquée. Cette cause est,

dans celui qui devroit écouter, l'impatience d'enfanter l'idée qu'il conçoit au moment même où vous commencez de lui parler. En attendant cet heureux moment, il n'est point du tout occupé de ce que vous dites. Son imagination est toute entière à ce qu'il cherche à vous dire. Il a l'air de craindre que sa mémoire ne le laisse échapper, ou qu'une autre idée moins ingénieuse ne prenne dans sa tête la place de celle-là.

Mais il est communément vrai, qu'en s'abandonnant à cette impatience inquiète, on perd de ses ressources et de ses moyens. On se rend soi-même stérile; on appauvrit son invention, qui pourroit fournir beaucoup d'autres idées aussi bonnes, ou meilleures que celle qu'on conserve avec tant de soin, qui se présenteroient à l'esprit plus naturellement, et ce qui est important ici, plus abondamment amenées par le discours même de votre antagoniste, si vous l'aviez écouté avec plus d'attention et de sang-froid.

L'habitude d'interrompre et de parler plusieurs à-la-fois.

C'EST faute de savoir et de vouloir écouter, que nous voyons parmi nous presque universellement établi un usage vraiment choquant d'interrompre sans cesse celui qui parle, avant qu'il ait achevé sa phrase et fait entendre toute sa pensée : ce qui est le fléau de toute conversation.

Je dirois volontiers de ce défaut, que c'est proprement le mal françois, et qu'il nous est presque particulier.

M. Gaillard, dans l'ouvrage intitulé : *De la Rivalité de la France et de l'Espagne*, au tome IV.e, page 117, recueillant de l'histoire, avec sa sagacité ordinaire, toutes les vues philosophiques qu'elle peut fournir, remarque, d'après Philippe de Comines, que dans les conférences préliminaires au traité de Verceil, signé le 10 octobre 1495, entre Charles VIII et les Italiens, on observa, comme un trait carac-

téristique de l'esprit françois, cet empressement à parler, qui fait que plusieurs personnes élèvent la voix à-la-fois, de manière qu'aucune n'est entendue.

« Du côté des Italiens, dit-il, ne parloit nul que le duc Ludovic; mais notre condition n'est point de parler si posément comme ils font : car nous parlions quelquefois deux ou trois ensemble, et ledit duc disoit : *Ho! un à un* ».

« Nous voyons par là, continue M. Gaillard, que cette maladie françoise est plus ancienne qu'on ne le croit peut-être. M. de Fontenelle croyoit l'avoir vu naître en France, parce qu'il avoit passé son enfance et sa jeunesse en Normandie, c'est-à-dire dans la province de France la moins sujette à cette ardeur de parler trop précipitamment et tous à-la-fois; il n'en avoit donc guère vu d'exemples qu'à Paris; et il assuroit, avec plus de raison, que, dans le cours de sa longue vie, il lui avoit vu faire d'énormes progrès; et depuis 1757, époque de sa mort, comme 1657 l'étoit de sa naissance, elle en a fait de bien plus grands encore ».

J'ai vu quelquefois des étrangers observer une société françoise, où la conversation étoit ainsi brisée presqu'à chaque phrase, non-seulement entre deux interlocuteurs, mais entre trois et quatre à-la-fois, et quelquefois davantage; nous avions, à leurs yeux, l'air d'autant de fous.

Les membres de l'ancienne Académie françoise ont conservé par tradition un mot de M. de Mairan, qui, blessé plus qu'un autre de ce défaut, dit un jour, sérieusement, à ses confrères: « Messieurs, je vous propose d'arrêter qu'on ne parlera ici que quatre à-la-fois; peut-être pourrons-nous parvenir à nous entendre ».

« On voit souvent, dit encore Swift, le même homme se rendre coupable de deux fautes qui paroissent différentes, mais qui viennent de la même source, et qui sont également blâmables, je veux dire la vivacité qui fait qu'on interrompt les autres, et l'impatience qu'on sent à être interrompu. Tout homme qui considérera avec attention que les deux principales fins de la conversation sont d'amuser et

d'instruire les autres, et d'en tirer pour lui-même du plaisir et de l'instruction, tombera difficilement dans ces deux fautes. En effet, celui qui parle doit être supposé parler pour le plaisir et l'instruction de celui qui l'écoute, et non pour lui-même; d'où il suit, qu'avec un peu de discrétion, il se gardera bien de forcer l'attention, si on ne veut pas lui en accorder; il comprendra bien en même-temps, qu'interrompre celui qui parle, c'est la manière la plus grossière de lui faire entendre qu'on ne fait aucun cas de ses idées et de son jugement ».

L'empressement trop grand de montrer de l'esprit.

Swift a touché ce point d'une manière piquante. « Rien, dit-il, ne gâte plus la conversation, que le trop grand désir d'y montrer de l'esprit : c'est un défaut auquel personne n'est aussi sujet que les gens d'esprit eux-mêmes, et dans lequel ils tombent encore plus souvent, lorsqu'ils sont ensemble. Les hommes de cette

espèce regarderoient leurs paroles comme perdues, s'ils avoient ouvert la bouche sans dire quelque chose de spirituel. C'est un tourment pour les assistans, ainsi que pour eux-mêmes, que la peine qu'ils se donnent pour cela, et les efforts qu'ils font souvent sans succès. Ils se croyent obligés de dire quelque chose d'extraordinaire qui les acquitte envers eux-mêmes, et qui soit digne de leur réputation, sans quoi ils imaginent que les écoutans seroient trompés dans leur attente, et pourroient les regarder comme des êtres semblables au reste des mortels. J'ai vu deux hommes qu'on avoit réunis pour jouir de leur esprit, apprêter à rire à leurs dépens à toute une société ».

Il faut convenir que ce travers est bien moindre, ou moins fréquent dans les sociétés polies, et sur-tout dans celles de la capitale, où l'esprit et la facilité de parler, qui en tient souvent la place, étant des choses beaucoup plus communes, ceux qui ont l'un ou l'autre, peuvent plus difficilement s'en prévaloir.

Mais l'envie de montrer de l'esprit nuit à la

conversation dans un autre ordre de personnes. Les jeunes femmes et les jeunes gens qui entrent dans le monde, en deviennent souvent, tantôt d'une taciturnité stupide, tantôt d'un bavardage impertinent. En cherchant avec trop d'inquiétude ce qu'il faut dire, on ne trouve plus rien : une démarche étudiée perd toute sa grâce. S'abandonner au cours naturel de ses idées et au mouvement de son esprit, c'est là un sûr moyen de plaire dans la conversation, même pour ceux qui ont un talent médiocre et des connoissances peu étendues. Cette instruction est sur-tout utile aux jeunes femmes, qui parlent toujours bien lorsqu'elles parlent naturellement.

Il y a un autre genre de prétention à l'esprit, qui n'est pas moins funeste à la conversation, c'est celle que montrent beaucoup de gens, se donnant pour avoir des opinions toutes faites sur tous les sujets qu'on traite. Ils ont toujours pensé depuis long-temps ce que vous leur dites ; ils ont approfondi la matière ; ils n'ont rien à apprendre sur cela, et souvent c'est la

première fois que quelque idée sur ce sujet s'est présentée à leur esprit. Le mal est, qu'après s'être annoncés ainsi, obligés qu'ils sont de soutenir leur vanité par quelques observations, ils ne manquent pas, ou de répéter sous une autre forme ce que vous venez de leur dire, ou de le gâter par quelque fausse vue qu'ils y joignent, ou encore, ce qui est bien plus commun, de vous contredire à tort et à travers.

C'est de ce défaut, sur-tout, que vient la grande difficulté qu'on éprouve à persuader dans la conversation. Tout le monde se pique d'apporter, dans la société, ses opinions toutes faites, parce que chacun veut se donner pour avoir lu, étudié et réfléchi sur les matières qu'on traite. Or, en se laissant convaincre, on craint de laisser voir qu'on n'avoit pas réfléchi sur la question qu'on agite, et la vanité de paroître instruit éloigne de nous l'instruction.

Il n'est pas besoin de dire que cette vanité, qui fait afficher une opinion arrêtée sur des questions qu'on n'a jamais examinées, est le grand caractère de l'ignorance : car l'homme

qui a beaucoup appris, est celui qui sait le mieux qu'il a encore beaucoup de choses à apprendre, et celui-là encore ne rougit point de ne pas tout savoir.

Au reste, cette faute est, il faut le dire, plus excusable encore dans les gens de lettres, et dans ceux qui ont cultivé leur esprit avec plus de soin, que dans la plupart des gens du monde. On demande plus aux premiers, et ils peuvent être plus honteux de n'être pas en état de répondre à l'idée qu'on a d'eux. Mais il est étrange que des gens qui n'ont jamais eu qu'une application passagère, à qui leur état ou les plaisirs de la société n'ont pas laissé le temps de s'instruire, et qui n'en ont jamais eu la volonté, ayent la prétention d'avoir des idées faites et arrêtées sur des questions très-difficiles, et de savoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Ce travers prend aussi sa source dans une erreur bien grossière et bien commune, qui fait croire que toutes les connoissances qui n'ont pas, comme les sciences physiques et mathématiques, ou les arts, un langage technique, et

qui sont, par cette raison, l'objet naturel de la conversation, telles que la morale, la politique, l'administration, etc., sont par cela seul un champ ouvert à tout venant, où il peut combattre aussi bien que tout autre.

Rien, cependant, n'est plus faux, par la grande raison qu'on ne sait que ce que l'on a étudié, et bien étudié. Quoiqu'on n'employe ni formule algébrique, ni langage particulier en économie publique, en matière de gouvernement, l'homme du monde, ni même l'homme de lettres qui n'en a pas fait son étude, ne sont pas plus en état et en droit d'en parler avec autorité, et même d'avoir un avis, que sur des matières de médecine ou de chimie, ou pour prononcer quel est le plus grand géomètre de Clairaut ou de d'Alembert, de Lagrange ou de Laplace. On sent que cette observation comprend aussi les dames, qui sont si savantes aujourd'hui sur la distinction des formes de gouvernement et le droit de représentation, etc.

On demeurera facilement d'accord de ce que je viens de dire, d'après cette seule considéra-

tion, que c'est précisément dans ces sciences qui n'ont pas un langage qui leur soit particulier, des formules propres, des instrumens qui ne soient qu'à elles, que l'erreur se glisse plus facilement; les termes en sont plus équivoques, plus mal définis, plus difficiles à définir; et tandis que le géomètre, armé de ses expressions algébriques, qui sont invariablement les mêmes dans toutes ses formules et dans toutes les parties de sa démonstration, a un moyen, pour ainsi dire, mécanique d'écarter de lui le paralogisme, mon docteur en politique et en économie publique, prenant le même mot en deux ou trois sens différens, oubliant un ou deux des élémens nécessaires de la question, divague et s'égare après quelques pas, sans qu'on puisse ni se faire entendre de lui, ni lui faire entendre à lui-même ses propres décisions.

Cette prétention de savoir ce qu'on n'a pas appris, est plus communément le défaut de notre nation, plus que d'aucune autre.

J'ai ouï faire à M. Franklin, sur ce sujet, une observation piquante. Il disoit qu'il y avoit cette

différence entre un Anglois et un François, que lorsqu'on faisoit une question à un François, il commençoit toujours à vous répondre comme sachant fort bien ce que vous lui demandiez; et qu'en le prenant ensuite sur les détails, les circonstances, il lui arrivoit souvent d'être forcé de convenir qu'il ignoroit les plus importantes, et celles-là même qu'il auroit fallu savoir pour faire une réponse quelconque; qu'à la différence du François, l'Anglois, en pareil cas, disoit facilement : *I don't know; je n'en sais rien;* réponse qu'on ne tire presque jamais d'un François au premier coup.

La vérité de cette observation me frappe tous les jours davantage, depuis l'époque de la révolution. Ce défaut national me semble empiré. L'esprit de liberté qu'on a prétendu nous donner, a amené, dans les jeunes gens sur-tout, une assurance, une audace, un mépris des bienséances établies, un oubli des égards dus à l'âge et au savoir ; enfin, une disposition à dominer dans la conversation, telle, qu'on peut assurer généralement que l'orateur écouté de chaque

cercle, ou du-moins celui qui vous force de l'écouter, est un jeune homme se croyant capable, non pas seulement de disputer, comme Pic de la Mirandole, mais de donner des leçons *de omni scibili et quibusdam aliis*, de tout ce qu'on peut savoir, et de quelques autres choses.

Egoïsme.

L'ÉGOISME, dans la conversation, est un défaut trop grossier pour avoir besoin d'être relevé et combattu. La société est d'ailleurs assez en garde contre les égoïstes. La personnalité de chacun, même contenue dans de justes limites, résiste à l'oppression que l'égoïste voudroit établir.

Cependant, on ne sauroit trop prévenir les jeunes gens contre ce tort et ce ridicule. Un penchant fort naturel nous y porte, et trop souvent on s'y laisse aller sans s'en apercevoir.

Je dirai, cependant, que la maxime qui interdit de parler de soi, ne doit pas être entendue trop rigoureusement; elle seroit outrée. Il y a des circonstances où l'on peut, sans inconvé-

nient, parler de soi (avec mesure), et se faire écouter encore avec quelque intérêt. Je demandois un jour à madame Geoffrin, que j'avois trouvée en tête à tête depuis une heure avec un personnage ennuyeux, si elle n'étoit pas excédée? *Non*, dit-elle, *parce que je l'ai fait parler de lui; et qu'en parlant de soi, on en parle toujours avec quelque intérêt, même pour les autres.* Mais le chemin est glissant, et il est facile d'y tomber, c'est-à-dire, de passer la mesure de l'attention et de la patience de vos auditeurs.

Despotisme.

J'APPELLE *despotisme* dans la conversation, cette disposition de certains hommes qui ne sont jamais à leur aise que dans les sociétés où ils dominent et où ils peuvent prendre le ton de dictateur. Un tel homme ne cherche ni à s'instruire lui-même, ni à s'amuser, mais seulement à donner une haute idée de lui. Il prétend former, à lui seul, toute la conversation. Il ne lui faut point d'interlocuteurs, mais seulement des

écoutans et des admirateurs. Si vous apportez la plus légère restriction à ses assertions dogmatiques, sa voix redouble de force, et ses décisions n'en deviennent que plus assurées. Comme la nature a communément réuni dans les hommes de cette espèce, une grande force de poumons à une grande confiance, ils réduisent bien vite au silence tout le reste de la société. On peut leur appliquer le mot de Tacite sur les dévastateurs : *Cùm solitudinem fecêre, pacem appellant.* Lorsque personne ne leur répond, ils se persuadent que tout le monde est convaincu.

J'ai connu, cependant, des parleurs qui s'emparoient ainsi de la conversation, mais d'une manière différente, et en se faisant pardonner leur usurpation. Un homme profondément instruit sur le sujet qui a fait l'objet de toutes ses études, possédant l'ensemble d'une grande théorie, a besoin, pour la développer aux autres, de leur silence et de leur attention. Alors il demandera la parole, il exposera ses principes, et en déduira les conséquences; et, s'il peut obtenir qu'on le laisse dire, et que son système ait de la

vérité ou seulement de la vraisemblance, s'il est ingénieusement conçu et nettement exposé, on ne regrettera pas une conversation même générale, dont son discours tiendra la place. J'ai entendu parler ainsi des heures entières, avec un grand charme pour tous les assistans, Buffon, Diderot, l'abbé Galiani; les hommes de ce talent sont rares. Je ne sais si la forme nouvelle de notre gouvernement nous en formera de pareils, au-moins pour la politique. Mais, en attendant, j'avouerai que cette manière de s'emparer de la conversation tourne au profit de la société, et que ce n'est pas celle que j'ai voulu proscrire.

Je ne suis point éloigné de rappeler au despotisme, dans la conversation, une manière d'être qui semble, au premier aspect, en différer beaucoup; je veux parler d'une certaine fausse modestie plus oppressive et plus insultante à mon gré que le ton décisif.

Voici à-peu-près le langage de ces gens : « Ce » qu'ils ont l'honneur de vous dire leur semble » démontré, mais c'est seulement leur opinion, » qui ne peut servir de loi à personne. Si on

» n'est pas de leur avis, c'est, sans doute, qu'ils » ont le malheur de s'expliquer mal, et qu'ils » ne se sont pas fait entendre; ils prient qu'on » leur permette de répéter ce qu'ils ont déjà » dit, persuadés qu'on se rendra à l'évidence de » leurs raisons. Ils ne prendroient pas la liberté » d'être d'un avis différent du vôtre sur d'autres » matières; mais pour celle qu'on traite, ils en » ont fait une étude particulière qui les autorise » à dire leur sentiment, etc., etc. » Les formules de politesse les plus humbles, sont dans leur bouche à chaque objection qu'ils vous opposent. *Permettez-moi, faites-moi la grâce, faites-moi l'honneur de m'entendre, je m'explique mal, etc.* Et au travers de cette prétendue modestie percent la vanité et le despotisme. Comme ce ton est forcé et peu naturel, il est impossible que, dans une dispute un peu longue, il se soutienne jusqu'au bout, et notre homme, faussement modeste, laisse échapper des traits qui le décèlent. Mais ceux-là même qui gardent le mieux les apparences, ne gagnent rien à cette dissimulation et ne trompent presque personne : on



pardonne moins cette modestie hypocrite que les expressions trop dures des gens vifs et décidés.

Pédantisme.

Je ne puis mieux faire que de faire ici parler le docteur Swift.

« J'entends, dit-il, par pédanterie, l'usage trop fréquent et déplacé de nos connoissances dans la conversation ordinaire, et la foiblesse qui fait mettre à ces connoissances une importance trop grande. D'après cette définition, les gens de la cour, les militaires, les hommes de tous les états, peuvent tomber dans le pédantisme aussi-bien qu'un philosophe ou un théologien. Les femmes mêmes encourront ce ridicule, si elles nous entretiennent trop longuement de leurs robes et de leur parure et de leur économie domestique, etc. C'est ce qui me fait penser que, quoique ce soit en général un procédé honnête et raisonnable de mettre les personnes avec qui l'on cause sur le sujet sur lequel elles sont le plus versées, un homme raisonnable

détournera souvent les occasions de parler ainsi de ce qu'il sait le mieux, pour ne pas mériter le reproche de pédantisme de la part de ceux qui ne le savent pas si bien que lui ».

Mais il faut convenir que la pédanterie est encore plus communément dans le ton que dans la chose. Celui-là est pédant qui, se dressant sur ses pieds et élevant une voix magistrale et dure, dicte ses opinions et prononce ses décisions du ton dont le maître d'école parle à ses écoliers. C'est même de cette manière des instituteurs des enfans qu'a été fait le mot *pédanterie*. C'est un des défauts auxquels les gens de lettres sont le plus fréquemment sujets, et par lequel plusieurs d'entre eux, avec du mérite et des talens, parviennent à déplaire dans la société.

De tous les défauts de la conversation, celui-ci n'est pas le plus commun. Les gens du monde y ont mis bon ordre. Comme à leurs yeux, le savoir le plus réel est quelquefois ridicule, ou au-moins déplacé dans la conversation, le pédantisme ou l'affectation du savoir l'est encore bien davantage. Notre nation a sur-tout en ce

genre une si grande délicatesse, que, dans un grand nombre des sociétés, tout ce qu'on peut faire de mieux, est de cacher qu'on est instruit.

C'est un genre de pédantisme que le *purisme* par où j'entends une excessive sévérité ou une affectation dans le choix des mots et des tours de phrase. Il suffit de dire que c'est une affectation, pour qu'on comprenne que c'est un défaut dont le bon esprit doit nous éloigner. Mais je considérerai ici le purisme par un autre côté, je veux dire relativement aux inconvéniens qu'il apporte dans la conversation. Les puristes, par ce choix des mots et des expressions, prétendent rendre mieux leur pensée, mais ils manquent ordinairement leur but, et il leur arrive souvent de la rendre ou faussement ou foiblement; leur esprit attentif au choix des mots, est frappé moins fortement de l'idée qu'il s'agit d'exprimer; ils perdent l'avantage de cette première vue, plus prompte que l'éclair, de ce premier coup-d'œil qui nous présente l'idée, et en même-temps l'expression la plus naturelle dont elle doit être revêtue. Ils rejettent souvent

le mot propre et commun qui s'offroit pour se servir du mot choisi et moins familier, mais foible ou déplacé. Leur conversation en devient fade et froide, et insupportable à des esprits qui ont quelque chaleur et quelque force.

« J'aime, dit Montaigne, entre les galans » hommes, qu'on s'exprime courageusement, » que les mots aillent où va la pensée. Il nous » faut fortifier l'oreille, et la durcir contre cette » tendreur du son cérémonieux des paroles ». *Liv. III, chap. 8.*

C'est souvent là la source de l'ennui qu'apportent dans la conversation des gens qui, d'ailleurs, ont quelque mérite et quelques lumières. Ce défaut est difficile à apercevoir lorsqu'il n'est pas poussé à l'extrême; mais c'est un vice caché auquel il faut attribuer l'insipidité de la conversation de beaucoup de beaux esprits, dont on peut dire d'après Despréaux :

Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie;
J'aimerois cent fois mieux un sot.

Cette faute est assez fréquemment celle des

femmes, qui, ayant d'ailleurs de l'esprit et parlant avec pureté et correction, croyent faussement que des détails indifférens cessent de l'être lorsqu'ils sont faits en bons termes; mais les formes ne peuvent pas déguiser long-temps la pauvreté du fonds.

Défaut de suite dans la conversation.

Il est triste d'être obligé d'en convenir; mais il est vrai que le décousu, le défaut de liaison entre les idées, etc., est le vice presque général des conversations de nos jours parmi les gens du monde.

Lorsqu'on traite de suite le même sujet, comme des questions politiques, dans les temps de factions et de grands mouvemens publics, le défaut de liaison des idées et des parties de la conversation a lieu encore. Le décousu est alors dans les preuves et les raisonnemens. On passe d'un article à l'autre dans le même sujet, et d'un argument à l'autre avant d'avoir discuté la solidité du premier, et toujours sans avoir bien défini les termes.

La conversation vit de la liaison des idées. C'est parce que tout se tient de plus ou moins près dans la nature et dans les pensées de l'homme, que l'esprit a un progrès, qu'il marche d'une idée à l'autre, et de deux idées à une proposition conçue, et de deux propositions à une troisième, qui est la conséquence des deux premières, et puis de conséquences en conséquences. Or, cette marche est la seule qui puisse donner une bonne conversation.

Ce n'est que par une comparaison poétique, et qu'il ne faut pas entendre à la lettre, qu'on peut assimiler un écrivain ou un poète même et un bel esprit de société à un papillon; car rien n'est plus fou et même plus sot qu'un homme papillon; mais il ne vaut pas mieux en conversation que dans des livres.

> Je suis chose légère, et vole à tous objets,

dit La Fontaine de lui-même; mais cette chose légère a une marche toujours sage, quoique libre, et toujours assurée, quoique pleine de grâces. La liaison des idées le conduit, et c'est

une liaison réelle et forte, non de mots, mais de choses.

En distinguant la liaison des mots et celle des choses, j'ai touché un des plus grands vices de la conversation. C'est en saisissant ainsi le mot et oubliant le but, l'objet général de la conversation, qu'on la brise le plus facilement, comme le savent bien les agréables dont je parlerai ci-après.

A-la-vérité, un léger rapport et une liaison peu marquée entre les idées, suffisent pour rendre la conversation raisonnable sans être pesante, et légère sans être folle. C'est à éviter ces deux extrémités que consiste le grand mérite de la conversation. Une analogie assez foible, autorise, dans la conversation, à passer d'un sujet à l'autre; un conte plaisant amène, sans qu'on en soit choqué, un autre conte qui ressemble, par quelque circonstance, à celui qu'on vient d'entendre. Les matières en apparence les plus disparates, se succèdent si elles se tiennent par quelque endroit. Mais si on prétend se passer de cette analogie, toute foible qu'elle est, on fait

perdre à la conversation tout son agrément, l'esprit s'afflige de ce désordre, obligé qu'il est, dans ces passages trop brusques, de faire un effort qui le fatigue.

Si l'on veut un exemple de l'espèce d'ordre peu marqué qui est nécessaire, et qui en même-temps suffit dans la conversation, je citerai les *Essais* de Montaigne. On lui a reproché de n'aller qu'*à sauts et à gambades*, comme il le dit de lui-même; mais entre les parties de ses discours qui paroissent les plus décousues, il y a le plus souvent une liaison dont se contente l'esprit, et la même qui suffit et qui est nécessaire à la conversation. On ne peut pas, sans doute, se flatter d'avoir une conversation aussi piquante et aussi variée que les *Essais* de Montaigne; mais c'est un modèle qu'on peut toujours se proposer, quoiqu'on ne puisse y atteindre.

Je n'ai pas besoin d'avertir qu'il ne faut pas pousser jusqu'au pédantisme le soin de mettre quelque suite dans la conversation, et de s'y laisser conduire par la liaison et les rapports des idées antérieures avec celles qu'on y ajoute.

Un entretien dans lequel on traiteroit une question de philosophie avec une méthode rigoureuse, et sans s'écarter jamais du sujet donné, seroit une conférence et non pas une conversation. D'un autre côté, une conversation tellement décousue, qu'on n'y demeureroit jamais deux instans de suite sur la même matière, et dans laquelle il n'y auroit aucun rapport, aucune liaison entre une idée et celle qui la précède, seroit un discours insensé. Il y a donc un milieu entre ces deux extrémités, et la conversation ne doit être ni rigoureusement méthodique, ni absolument décousue. Dans le premier cas, elle devient pesante et pédantesque; dans le deuxième, elle est frivole et ridicule.

L'esprit de plaisanterie.

J'ENTENDS par là l'habitude de chercher à être plaisant dans la conversation, et l'espèce d'effort qu'on fait pour cela.

Cette disposition de l'esprit prend beaucoup de formes diverses, quelques-unes fâcheuses,

d'autres supportables, mais toutes, à mon avis, accompagnées de quelques inconvéniens assez grands qu'on n'évite pas toujours et qu'il faut pourtant éviter, sous peine de gâter plus ou moins la conversation.

La première et la pire espèce d'esprit plaisant, est celle de ces gens qui vont sans cesse cherchant, dans tout ce qui se dit, le côté qui peut prêter au ridicule, et qu'on trouve sans peine dans les choses les plus sérieuses. Ils flétrissent ainsi d'un mot ce qu'on dit de plus ingénieux et quelquefois de plus profond. Les contrastes sont la mine où ils puisent le plus, et on sait combien ce genre est facile.

C'est sur-tout la manière de quelques gens du monde et de bonne compagnie, à qui on prête souvent plus d'esprit qu'ils n'en ont, d'après l'art qu'ils ont de déjouer l'esprit des autres. Comme ils n'aiment pas que l'esprit donne à personne cette sorte de considération que l'opinion des hommes met quelquefois au-dessus de celle qui s'attache au rang ou à la richesse, ils brisent continuellement la conversation par la plaisan-

terie, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle attache les écoutans à l'homme qui les amuse et les instruit.

Pour cela, ils épient au passage un mot qui puisse prêter à la plaisanterie, et déroutent dès-lors la conversation.

Avec ces gens, l'esprit sage qui avoit un but, s'en voit détourner sans cesse; et, contraint de marcher, il n'a point de terme où il puisse se flatter d'arriver. Je ne sais rien de plus fatigant et de plus ennuyeux, quoique trop de gens prétendent que c'est là une agréable légèreté.

C'est le caractère le plus marqué d'un petit esprit, à-moins qu'il ne soit l'effet d'une espèce de politique que j'ai connue à quelques gens du monde et à quelques hommes de lettres même; les uns, pour ne pas laisser traiter des sujets dont la discussion contrarie leurs intérêts ou leurs préjugés; les autres, pour ne pas laisser voir à la société leur ignorance sur la matière.

L'esprit plaisant consiste aussi quelquefois à prodiguer dans la conversation les jeux de mots qu'on appelle *pointes* et *calembourgs*, qui sont

le fléau de toute bonne conversation. Ce malheureux usage de l'esprit en rompt à tous momens le fil. Les mots cessant d'être, pour le faiseur de calembourgs, la peinture des idées qu'ils doivent réveiller, et n'étant plus entendus que comme des sons et des syllabes, il n'y a plus de liaison des idées pour ceux qui s'en servent; ainsi ils ressemblent, en cela, à un homme qui, en lisant, voit les caractères, les lettres dont le mot est composé, et non la chose que le mot signifie; de là, il arrive ordinairement qu'après chaque calembourg, il faut recommencer une autre conversation qui se rattache difficilement et presque jamais à la précédente : aussi est-ce le moyen employé le plus communément et avec le plus de succès par les gens qui veulent écarter la discussion dont l'objet leur déplaît. Ces gens imitent les enfans qui brouillent les cartes au milieu de la partie, parce qu'ils n'ont pas beau jeu ; ils sont un vrai fléau des conversations. Enfin, le faiseur de pointes est lui-même perdu pour la société et pour la conversation, occupé qu'il est uniquement à guetter au passage un autre mot sur lequel il

puisse encore se jouer; tandis qu'il pourroit, avec plus de profit et de plaisir pour lui-même et pour les autres, porter son attention sur les idées, sur les choses, et contribuer, pour sa part, à soutenir et animer la conversation.

Enfin, j'y suis peut-être trop sévère, mais je ne puis m'empêcher généralement de regarder les pointes, les calembourgs comme une peste de la conversation, et un crime de lèse-société dans ceux qui le poussent jusqu'où je l'ai vu aller quelquefois; et je ne puis pardonner un pareil usage de l'esprit qu'à ceux qui y mettent une extrême sobriété, un parfait à-propos et quelque finesse, condition que ne peut remplir aucun faiseur de pointes par métier.

Je ne puis pas oublier de parler aussi des plaisans de profession, que le docteur Swift traite assez mal, pour que je me contente de recueillir ici ce qu'il en dit.

« Il y a, dit-il, des maisons où l'on ne peut se passer de quelque plaisant de cette espèce, pour divertir la compagnie toutes les fois qu'on rassemble un certain nombre de personnes. Il

faut bien supporter cet usage, tout ridicule qu'il est, et je le souffre comme un autre. Je me tiens alors dans la société, comme je serois à une farce. Je n'ai rien à faire qu'à rire aux bons traits, lorsqu'il s'en trouve, tandis que mon acteur joue son rôle. Il s'est chargé de me faire rire, et, sans doute, il se tient pour payé lorsqu'on rit. Je suis pourtant fâché que dans des sociétés choisies et peu nombreuses, où se trouvent des gens qui ont de l'esprit et de l'instruction, un tel baladin soit admis à faire ses tours qui éteignent toute espèce de conversation, sans compter la peine que j'éprouve en voyant quelquefois des hommes qui ont de l'esprit, en faire un si mauvais usage ».

On me dira, peut-être, que la sorte de proscription que j'exerce contre l'esprit plaisant, tend à bannir toute gaieté de la conversation, et qu'une conversation, ainsi épurée, sera la plus insipide du monde, qu'elle ne sera bonne que pour des pédans, injure qu'on m'appliquera dans toute la force de ce mot. Voyons si je pourrai conjurer cet orage.

Non, certes, je ne veux pas bannir la gaieté de la conversation, mais j'y veux l'espèce de gaieté qui seule y convient.

Il y a une gaieté douce et une gaieté bruyante; celle-ci se manifeste par le rire éclatant, par le ton de voix élevé, par le geste pantomime; l'autre est plus en dedans, elle s'exprime par des mouvemens plus modérés, elle ne fait que sourire. Il est assez généralement vrai que la gaieté douce se soutient plus long-temps que celle qui est trop vive; celle-là se communique plus facilement, et chacun contribue à l'augmenter. La gaieté trop vive, au contraire, ne passe pas aisément de celui qui en est plein dans l'âme des autres. Si elle parvient à y faire son impression, souvent il n'y a pas de réaction, les assistans ne contribuent pas à l'augmenter, et plus communément encore les caractères froids qui se rencontrent dans la société s'arment contre elle; ainsi celui qui apporte cette sorte de gaieté dans la conversation, en fait seul tous les frais, les autres ne faisant que s'y livrer presque machinalement, si même ils n'y résistent pas.

Je ne sais si mes lecteurs ont observé, comme moi, le sérieux glacé dans lequel on tombe tout de suite après avoir ri aux éclats d'un mauvais jeu de mots. Je demande qu'on observe les visages qui témoignent contre le genre. Je crois pouvoir donner plusieurs raisons de ce fait. Le plaisir que les saillies nous causent ne dure qu'un moment; c'est un feu d'artifice qui laisse après lui, pour ainsi dire, une obscurité plus profonde; pendant que l'homme gai prodigue les saillies, les assistans ne pensent guère, et ne sont que passifs. Ainsi, en jetant les yeux sur le temps qu'on vient de passer, on y remarque un vide, on a moins existé pendant cet intervalle, et on demeure mécontent de son inaction, ou au-moins est-on privé de la satisfaction qu'on éprouve après avoir exercé son esprit.

La gaieté très-vive, même séparée du bruit qui l'accompagne ordinairement, étonne et étourdit dans la conversation. Les idées présentées ainsi, excitent l'attention; mais c'est une attention en quelque sorte stupide. Cette gaieté naissant d'une manière particulière de voir les objets, il n'y a

ordinairement qu'un petit nombre de personnes dans la société dont la tournure de l'esprit soit analogue à celle-là. Tous les autres sont obligés de faire un effort pour saisir l'objet sous un même point de vue; ainsi on ne peut en attendre des saillies de la même nature. La conversation ne se soutiendra donc que par l'homme gai lui-même, ou plutôt il n'y aura point de conversation, puisque lui seul parlera. L'excessive gaieté tue la conversation, tandis que la gaieté douce l'alimente et la soutient.

Il me semble que ceux qui visent le plus à mettre de la gaieté dans la conversation, la communiquent rarement à leurs auditeurs, faute d'observer ou de ménager le moment où l'on seroit disposé à la partager; leur gaieté nous invite avant que les cordes de notre âme soient montées pour rendre les sons qu'on lui demande; on résiste toujours un peu à cette espèce d'empire que veulent prendre les autres sur nous.

La gaieté douce n'a pas ces inconvéniens; on se trouve plus ordinairement disposé à la recevoir. Comme elle est moins éloignée de l'état

habituel de la plupart des esprits, elle s'insinue sans éprouver de résistance, elle s'étend, chacun y participe et contribue à l'augmenter.

J'appellerai encore esprit plaisant celui des conteurs, et l'on comprend bien que je n'entends pas les traiter aussi sévèrement que les autres. Certainement, les contes sont un des grands charmes de la conversation; mais c'est de ce genre, sur-tout, qu'on peut dire qu'il a de grandes difficultés et des inconvéniens réels qu'il faut éviter sous peine de gâter la conversation. Le talent de conter agréablement n'est pas rare. Il y a plusieurs manières de conter agréablement. Quelques personnes racontent en peu de mots et d'un style concis ; elles saisissent les circonstances principales, rendent avec précision et omettent les détails. D'autres ont l'art de raconter longuement sans ennuyer, en embellissant les circonstances les plus légères, en les peignant avec vérité. Quelques conteurs parlent froidement, et cette froideur fait sortir davantage ce que le conte a de piquant, comme un fonds obscur fait

briller une broderie. D'autres racontent avec plus de gaieté, et on rit des choses plaisantes qu'ils racontent, quoiqu'ils en rient eux-mêmes les premiers. Les uns sont pantomimes, et imitent la voix et le geste des personnages qu'ils font parler, ils sont comédiens; d'autres ne sont qu'historiens. Toutes ces manières de conter ont leurs agrémens, chacun doit s'attacher à celle qui est la plus analogue à la tournure de son esprit et à la nature de son caractère, à sa figure même et à l'habitude de son corps. Par exemple, une jolie femme ne peut guère jouer en contant, parce que les grands mouvemens, les grimaces, les altérations de la voix et de la physionomie, fatigueroient les spectateurs en contrastant trop fortement avec ses grâces et les agrémens de sa figure. Heureusement les femmes, qui savent très-bien ce qui les gâte et ce qui les embellit, tombent rarement dans ce défaut. De même, les personnes qui ont peu de physionomie ou un air gauche, ceux qui déclament mal, dont le caractère est froid, doivent se défendre de raconter comiquement; le ton froid et uni leur

réussira. Ils ne peuvent soutenir l'autre jusqu'au bout.

Mais même avec le talent de bien conter, on peut encore flétrir la conversation, et lui faire perdre une partie de son agrément et de son utilité, soit en contant hors de propos, soit en contant trop, ce qui ne peut guère arriver qu'on ne conte aussi mal-à-propos.

Non-seulement c'est l'à-propos qui fait le principal agrément des contes, mais le conte le meilleur en soi devient insipide et ennuyeux, s'il est fait hors de propos. C'est ce qui rend insipide la lecture des *ana;* les meilleurs mots y perdent presque tout leur sel, parce qu'ils y sont à-propos de rien; outre qu'une multitude de contes qui se succèdent ainsi, sont d'une monotonie insupportable.

Le grand inconvénient des contes est de couper la conversation, et de faire perdre de vue le sujet, ou de conduire d'une manière trop brusque à un sujet différent. On ne doit pas, sans doute, en exigeant cet à-propos, aller jusqu'à une pédantesque sévérité; il faut être indulgent sur la liaison, et un rapport foible et léger avec le sujet

qu'on traite, ou avec le conte qu'on vient de faire, en autorise un nouveau. Cependant, si on abuse de cette indulgence, la conversation devient bientôt insipide, et souvent un conte qui eût été plaisant, s'il avoit été bien placé, ennuie les auditeurs lorsqu'il ne tient à rien; et, si l'on en fait deux ou trois de suite, la conversation est en grand danger de tomber tout-à-fait.

Le persifflage est encore une sorte de plaisanterie qu'on peut regarder comme un des plus grands fléaux de la conversation, et par conséquent de la société.

La bonne plaisanterie, celle qui n'offense point, mais qui se place à-propos et naturellement, et qui n'est, d'ailleurs, qu'un trait fugitif, est un assaisonnement bien agréable de la conversation; mais elle est rare, et c'est à sa place qu'on a substitué le persifflage, précisément, dit Swift, comme quand un habillement trop cher se met à la mode, ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de se le procurer, se contentent de quelque chose d'approchant, qui imite la mode tant bien que mal.

Le persifflage consiste à rendre un homme ridicule aux yeux de la société, sans qu'il s'en aperçoive, en tirant ce ridicule de ses discours et de ses opinions, ou des défauts de son esprit et de ses manières.

J'ai vu cet esprit à la mode dans Paris, beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui, et j'ai connu des héros en ce genre. C'étoit un spectacle curieux, quoiqu'affligeant quelquefois, qu'un homme rompu à cette espèce d'escrime, s'attaquant à un foible adversaire, le portant par terre avec facilité, et mettant, comme on dit, tous les rieurs de son côté.

Swift, qui a fort bien saisi le caractère de ce genre de plaisanterie, et de qui je viens d'emprunter quelques-uns des traits dont il la peint, fait à ce sujet une observation pleine de délicatesse.

« Les François, dit-il, et nos pères dans un siècle plus poli, ont eu de la plaisanterie une idée bien différente. Selon eux, elle devoit présenter, à la première apparence, une espèce de reproche ou de satire; mais, par une certaine

tournure inattendue, elle se terminoit toujours à quelque chose d'agréable pour la personne à qui elle étoit faite; ou si ce correctif ne tenoit pas à la plaisanterie elle-même, on l'y ajoutoit après coup ».

Cette pratique, ajoute-t-il, étoit assurément plus conforme aux loix de la conversation, dont une des plus importantes est de ne rien dire que quelqu'un de la société puisse s'affliger qu'on ait dit. Loi bien raisonnable, sans doute, puisqu'il n'y a rien de plus contraire au but qu'ont des gens qui se rassemblent, que de faire qu'ils sortent mal satisfaits les uns des autres en se séparant.

L'esprit disputeur.

On ne trouvera pas étrange que je place la dispute au nombre des vices de la conversation, si l'on considère que la conversation ne peut se concilier qu'avec la discussion, et jamais avec la dispute.

J'appelle *discussion*, l'allégation des raisons

et argumens qui appuient deux opinions opposées, tant qu'elle ne fait que combattre l'opinion en elle-même, en faisant une entière abstraction de la personne, et je la vois dégénérer en dispute à l'instant où il s'y mêle quelque personnalité.

On conçoit bien que, par des personnalités, je n'entends pas des injures formelles que la bonne compagnie interdit; mais j'ai remarqué deux sortes de personnalités qui se glissent souvent dans la discussion, et la font dégénérer en dispute.

C'en est une bien commune et bien offensante de dire à votre antagoniste qu'il a des motifs particuliers d'intérêt, ou pour lui-même, ou pour ses amis ou contre ses ennemis. Ce reproche n'est pas une preuve. Vous devez supposer qu'un homme qui soutient une opinion opposée à la vôtre, la soutient parce qu'il la croit vraie, et non par aucune autre raison. Je dis supposer, car on peut bien croire et penser qu'en effet l'opinion d'un homme lui est dictée par des préventions d'état ou par l'intérêt, etc. Mais la discussion est toujours dans une suppo-

sition contraire, puisque ce ne seroit pas la peine de discuter, s'il étoit établi que chacun se fait ses opinions et les soutient, non d'après la vérité, mais d'après ses passions et ses préjugés, et que ces passions et ces préjugés sont sa règle unique. Et dans la dispute, il n'est question que de savoir si l'opinion est vraie ou fausse en elle-même.

Ce reproche est d'autant plus déplacé dans toute discussion, qu'il peut toujours être rendu avec la plus grande facilité. Si vous me taxez de soutenir telle opinion par attachement pour un homme que j'aime, et auquel elle est favorable, ou par prévention d'état, je puis vous répondre que vous combattez mon sentiment par des préventions de même genre; si en attaquant l'état militaire devant un militaire, celui-ci défendant sa profession des reproches qu'on lui fait, on lui dit qu'il ne parle ainsi que parce qu'il est militaire, il pourra vous répondre que vous ne blâmez les armes que parce que vous êtes ou bourgeois, ou ecclésiastique, ou homme de robe, et d'après les préjugés de votre naissance ou de

votre état. On voit qu'une dispute qui prend cette forme est interminable.

C'est encore une personnalité de dire à celui avec lequel vous êtes en débat, qu'il ne connoît pas la matière dont il parle, qu'il n'est pas en état de décider dans une telle question, etc.; que ce n'est pas son métier, etc. Car toutes ces observations, bien ou mal fondées, ne sont pas des raisons; et il s'agit toujours d'apporter et d'entendre et de discuter des raisons. Je ne suis pas militaire, et je puis parler très-bien d'une opération militaire. Je ne suis pas magistrat, jurisconsulte par état, et je puis avoir des idées justes, profondes, neuves sur la jurisprudence et la législation. Écoutez-moi, et ne jugez point sur mon état et ma robe, mais sur ce que je dis.

La conversation particulière substituée à la conversation générale.

Je touche ici à l'un des plus grands vices parmi ceux qui gâtent la conversation, et qui lui font perdre presque tout son charme et son prix;

l'habitude d'établir diverses conversations particulières au milieu de la société, où l'on pourroit avoir une conversation générale plus instructive et plus agréable pour la société toute entière.

La conversation est générale lorsqu'elle est entre toutes les personnes qui forment le cercle ou la société, et que chacun y contribue, soit comme acteur, soit comme auditeur.

Je suis porté à croire que les anciens ont pratiqué, et connu mieux que nous, ce genre de conversation.

C'est l'idée que donne la forme de dialogue que leurs écrivains ont si fréquemment adoptée. Socrate, Platon, Eschine, Cicéron, Plutarque, Lucien, nous représentent la conversation de leur temps entre les personnages qu'ils mettent en scène, qui sont souvent assez nombreux, comme vraiment générale, chacun y participant et y contribuant.

Lorsque je m'élève contre la conversation particulière, substituée à la conversation générale, c'est en supposant une société limitée à un certain nombre de personnes, comme dix ou douze,

et où dominent en nombre des personnes instruites et spirituelles; car, si l'assemblée est beaucoup plus nombreuse et moins bien composée, on ne sauroit blâmer celui qui trouve le moyen de se dérober à l'ennui, en s'attachant à un homme dont il entende la langue et qui puisse entendre la sienne. Mais, dans la supposition sur laquelle je raisonne, je dis que la société toute entière perd toujours beaucoup à laisser s'établir de tels *à parte*.

La conversation générale a cet avantage, qu'en éveillant et soutenant l'attention de tous les assistans, elle tire de chacun d'eux une contribution à la dépense et aux jouissances communes. Elle aide, facilite et rend plus fécond le travail de celui qui fait les premiers frais. Souvent celui qui parle n'a qu'une idée incomplète dont il n'a pas suivi le développement, un principe dont il n'a pas tiré toutes les conséquences. S'il l'énonce en société, quelqu'un des assistans en sera frappé. Il en apercevra la liaison avec quelqu'une de ses idées; il les rapprochera. Ce rapprochement excite à son tour le premier inventeur, qui voit

qu'on peut ajouter à ses premières vues ; et chacun contribuant à accroître ce premier fonds, il deviendra bientôt riche de la commune contribution. Ce qu'un autre a dit est comme une phrase commencée, à laquelle on ajoute facilement la fin qu'elle doit avoir, lorsqu'on ne se seroit avisé tout seul ni du commencement, ni de la fin.

La conversation est un genre d'entreprise dans laquelle le capital d'un seul particulier est souvent trop foible pour exploiter utilement le fonds. Dans la conversation générale, le capital est plus considérable en raison du plus grand nombre d'actionnaires.

Pour quitter la métaphore, on voit que la conversation générale doit naturellement répandre plus de lumières sur les questions qui s'y agitent. Dans une société de dix ou douze personnes en qui nous supposons un certain degré d'instruction, il est difficile qu'il ne s'en trouve pas plusieurs qui auront des connoissances, quelques idées particulières sur le sujet qu'on traite, et dès-lors on a plus de secours pour

arriver à la vérité. Mais cette chance est beaucoup moins favorable dans chacune des conversations particulières résultant de la division de la société en plusieurs pelotons.

La conversation particulière est communément accompagnée d'une injustice qu'on ne remarque pas assez, et qui consiste, de la part de celui qui en est le provocateur, à enlever à la société un ou plusieurs de ses acteurs qui fourniroient à son amusement. Un tel homme, en se dérobant lui-même à la société, peut bien dire, quant à lui, qu'il ne fait qu'user en cela de sa liberté naturelle ; mais il ne peut pas alléguer cette excuse lorsqu'il tire à part une personne aimable, ingénieuse et gaie qui contribueroit au plaisir de tous, et que la société a le droit de réclamer. Cette remarque ne paroîtra pas futile, si l'on considère que c'est communément l'homme le plus amusant, le plus intéressant d'un cercle dont chacun est tenté de s'emparer, et qu'on ne s'adresse pas à un ennuyeux pour faire avec lui un *à parte*.

La conversation générale a aussi généralement

le charme d'une plus grande variété, parce que chacun apporte à la masse ses idées particulières, sa manière de voir un même objet, quelquefois différente de celle de tous les autres.

Dans la conversation générale, celui qui parle a une espèce d'auditoire qui l'anime et le soutient, et qui, en même-temps, lui fait mettre plus d'attention à ce qu'il dit; le contient dans une sorte d'exactitude; l'empêche de divaguer et d'exagérer; le force de mettre quelque correction dans son style et quelque ordre dans ses idées. Aussi une conversation de cette espèce est-elle la première et la meilleure école des hommes qui se disposent à parler en public.

J'ai entendu souvent, dans le monde, appeler liberté ce droit de se séparer en plusieurs groupes étrangers les uns aux autres dans la même chambre. Ce droit est incontestable; cette liberté doit être sacrée. Fort bien; mais sitôt qu'on en jouit, il faut convenir qu'il n'y a plus de conversation.

Conclusion.

En indiquant les vices principaux de la conversation, je ne crois pas devoir rien dire ni de ces observateurs malveillans dont le silence est un espionnage; toujours prêts à abuser lâchement de l'avantage qu'ont les âmes fausses et froides sur la franchise et la véracité;

Ni de ces auditeurs dédaigneux qui, pour ne pas accorder légèrement leur admiration, refusent jusqu'à l'approbation la plus méritée;

Ni de ces hommes vains qui ne se permettent pas de contredire, parce qu'ils ne souffrent pas d'être contredits, et dont la patience n'est qu'un orgueil timide;

Ni de ces esprits étroits dont la prudence n'est dictée que par le sentiment de leur nullité, et qui, n'ayant aucune opinion, se taisent pour avoir l'air d'en cacher une;

Ni, enfin, de ces faux sages dont le caractère est une indifférence entière à tout bien et à toute vérité, et qui décrient, sous le nom de mauvaise tête, toute idée forte et tout sentiment profond.

Je finirai en transcrivant les réflexions qui terminent le court Essai de Swift, d'où j'ai tiré ci-dessus quelques traits, et qui ne paroîtront pas tout-à-fait étrangères aux circonstances où nous nous trouvons.

« On voit, dit l'écrivain anglois, par ce petit nombre de remarques, combien peu d'avantages nous retirons de la conversation, qui pourroit être pour nous un des plus grands, des plus durables et des plus innocens plaisirs de la vie.

» C'est pour avoir négligé les plaisirs de la conversation, que nous sommes forcés d'y substituer les amusemens frivoles et petits du jeu, des visites, de la table, de la parure et de la débauche même. De là, la corruption des deux sexes, et la perte des idées vraies de l'amour, de la générosité, de l'honneur, dont on se moque aujourd'hui, comme de sentimens affectés et peu naturels.

» Cette décadence de la conversation, et les conséquences qu'elle a entraînées pour notre caractère, sont dues, en partie à l'usage établi

depuis quelque temps d'en exclure les femmes.... De là, une familiarité grossière, qu'on donne pour de la gaicté et pour une liberté innocente. Habitude dangereuse dans nos climats du Nord, où le peu de politesse et de décence que nous avons, s'est introduit, pour ainsi dire, contre l'inclination naturelle qui nous porte sans cesse à la barbarie, et ne se maintient que par artifice. Ce ton de société étoit celui des esclaves chez les Romains, comme on peut le voir dans Plaute. Il semble avoir été répandu chez nous par Cromwell, qui se donnoit ce divertissement dans sa cour, composée d'hommes de la lie du peuple. J'ai entendu raconter en ce genre des anecdotes curieuses, et peut-être que relativement à sa situation, et en bouleversant tout, sa conduite en cela étoit raisonnable. Comme ce fut aussi de sa part un trait de politique bien entendu, de rendre ridicule le point d'honneur, dans un temps où un mot équivoque ou piquant étoit toujours suivi d'un duel.

» Je regarde la partie paisible du règne de Charles I.er, comme l'époque de notre plus

grande politesse; je crois qu'elle est en France de la même date, d'après ce que nous lisons dans les écrivains de ce temps, aussi-bien que d'après les récits que j'ai entendu faire à quelques personnes qui avoient vécu dans les deux cours.

» La manière de soutenir et de conduire la conversation, étoit alors différente de la nôtre. Plusieurs femmes que nous trouvons célébrées par les poètes de ce temps, avoient des assemblées dans leurs maisons, où des personnes les plus spirituelles de l'un et de l'autre sexes se réunissoient pour passer la soirée, en discourant sur quelque sujet intéressant que l'occasion faisoit naître; et quoiqu'on puisse jeter quelque ridicule sur les idées subtiles ou exagérées qu'on s'y faisoit de l'amour et de l'amitié, ces subtilités mêmes avoient un fonds de raison et d'utilité pour l'exercice des facultés de l'esprit et le perfectionnement des sentimens. Il faut un peu de romanesque à l'homme. C'est un assaisonnement qui conserve et qui relève la dignité de la nature humaine, et l'empêche de dégénérer jusqu'au vice et à la brutalité ».

Une partie des réflexions de l'auteur anglois ne nous est pas applicable aujourd'hui. Chez nous la société rassemble les hommes et les femmes; mais en cela même nous avons peut-être passé le but, au-moins pour les intérêts de la conversation : s'il est difficile d'avoir une bonne conversation avec plus de dix et douze personnes, cela est plus difficile encore, si dans ce nombre il y a plusieurs femmes. Chacune est naturellement un centre auquel se réunissent quelques-uns des hommes présens, et on a bientôt trois ou quatre pelotons, au-lieu d'un cercle.

Je le dirai avec franchise, je n'ai jamais vu de conversation habituellement bonne, que là où une maîtresse de maison étoit, sinon la seule femme, du-moins une sorte de centre de la société.

J'ai dit, sinon la seule, parce que j'ai trouvé encore de fort bonnes conversations dans des cercles où se trouvoient plusieurs femmes; mais c'est lorsque ces femmes étoient elles-mêmes instruites, ou cherchant et aimant l'instruction, disposition, il faut l'avouer, peu commune.

Alors on peut jouir de tous les avantages que regrette l'écrivain anglois; et sans se rassembler comme on faisoit à l'hôtel de Rambouillet, pour discourir sur quelque sujet intéressant, avoir, en effet, une conversation agréable et intéressante, et y trouver, comme le dit l'auteur anglois, un des plus grands, et certainement le plus innocent, le plus durable et le plus utile plaisir de la vie.

DE L'ESPRIT
DE CONTRADICTION.

DE L'ESPRIT
DE CONTRADICTION.

Beaucoup de moralistes ont assigné un principe général aux actions humaines : les uns le motif de l'intérêt, d'autres celui de l'amour-propre, de la compassion, etc.

Peut-être ces divers systèmes de philosophie pêchent-ils par la trop grande étendue qu'on a voulu leur donner; peut-être l'explication est-elle trop générale pour des phénomènes nombreux et variés qui se refusent à être rangés sous une même classe, et à dépendre de l'action d'un même principe.

Pour expliquer les effets moraux, ne serait-il pas plus utile d'en observer d'abord les causes immédiates? En morale comme en physique, c'est avoir fait beaucoup que d'avoir découvert une cause prochaine. C'est même par cette voie, c'est-à-dire, en découvrant successivement une cause immédiate, et puis la cause de cette cause,

et ainsi en remontant, qu'on a fait faire à la connoissance de la nature, les progrès dont notre siècle peut se vanter.

C'est la marche que je me propose de suivre ici, en montrant l'esprit de contradiction comme le principe immédiat de beaucoup d'actions humaines, comme une des forces motrices de l'homme, sans prétendre qu'elle soit ni la plus générale, ni la seule.

L'esprit de contradiction est un penchant de l'homme à se refuser aux idées et aux sentimens qu'on veut lui faire adopter, et aux actions qu'on veut lui faire faire, précisément parce qu'on s'efforce de lui inspirer ces idées et ces sentimens, ou qu'on exige de lui ces actions. Constatons d'abord l'existence de ce penchant, et connoissons ses effets.

Je commencerai par en appeler au témoignage que chacun peut se rendre soi-même, et je demanderai si toutes les fois qu'on entend avancer une assertion, une opinion, un simple fait avec autorité; si toutes les fois qu'on exige de nous une action, une démarche, on ne se

sent pas, au moins légèrement, porté à douter, à nier, à refuser, en un mot, à contredire. Je me bornerai ici à la contradiction qu'on oppose aux opinions.

Non-seulement on sent cette inclination à la contradiction, mais on la laisse voir en société, et l'on y cède continuellement. Tout ce que peuvent faire la politesse, l'usage du monde, est de lui donner des formes moins désagréables. On la présente sous l'air du doute modeste, du désir d'une explication ultérieure, d'un scrupule: *Permettez-moi de vous demander, etc. Faites-moi la grâce de m'expliquer comment il se fait, etc. J'ai cependant entendu dire, etc. Ce n'est pas tout-à-fait cela, etc.* Mais elle n'en est pas moins une contradiction.

N'est-ce pas la contradiction qui fournit à ce fonds inépuisable de conversations oiseuses de tant de gens qui se rassemblent dans les grandes villes, et qui consiste presque uniquement à douter de ce qu'un autre avance, à le modifier ou à le combattre? Et la politesse de la conversation, qu'est-elle autre chose que l'attention

continuelle à dissimuler en soi l'esprit de contradiction, et à ne pas l'exciter trop vivement dans les autres?

Toute la partie de l'éloquence qui employe ce qu'on appelle *les précautions oratoires*, n'est que l'art d'éviter ou de vaincre les obstacles que l'esprit de contradiction oppose à l'orateur; et le talent du négociateur n'est que l'adresse nécessaire pour ne pas l'animer dans les personnes avec lesquelles il traite.

Dites beaucoup de bien d'un absent, vos auditeurs en rabattront au moins la moitié; tous apporteront quelque restriction à vos éloges, et quelqu'un d'eux pensera moins avantageusement qu'il ne faisoit de celui que vous aurez loué.

Une femme connue par beaucoup de vertus et par une grande connoissance des hommes (madame Geoffrin), établissoit comme autant de règles: 1.° qu'il faut rarement louer ses amis dans le monde; 2.° qu'il ne faut les louer que généralement, et jamais par tel et tel fait, en citant telle et telle action, parce qu'on ne

manque jamais de jeter quelque doute sur le fait, ou de chercher à l'action un motif qui en diminue le mérite; 3.° qu'il ne faut pas même les défendre, lorsqu'ils sont attaqués vivement, si ce n'est en termes généraux et en peu de paroles, parce que tout ce qu'on dit en un cas pareil, ne fait qu'animer les détracteurs, et leur faire outrer la censure.

Ces conseils si sages ne sont que le développement de cette maxime du livre des proverbes : « Celui qui loue son ami à haute voix, attirera sur lui la malédiction ». *Qui laudat amicum suum voce altâ, erit illi loco maledictionis.*

Il ne se porte pas un jugement entre deux citoyens, d'après les formes les plus régulières de la justice, qui ne soit trouvé injuste par un grand nombre de personnes, uniquement par esprit de contradiction.

Il ne se donne pas un prix à une académie, qu'une grande partie du public n'épouse la cause de l'auteur qui n'a pas eu la préférence; ou si le vainqueur n'a pas eu de concurrens

dignes d'être nommés, *la pièce couronnée ne méritoit pas de l'être.*

Parmi les instructions que donne un amour-propre éclairé à un auteur, pour faire réussir ses ouvrages, la plus importante est sans doute celle qui lui enseigne à les présenter avec beaucoup de modestie; et ce conseil est fondé sur ce que l'esprit de contradiction nous porteroit à penser plus mal de ses vers ou de sa prose, précisément parce qu'il en auroit parlé avantageusement.

C'est aussi la raison de ces préceptes de toutes les poétiques:

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.

Les effets de l'esprit de contradiction sont sur-tout sensibles dans les variations qu'éprouvent les réputations littéraires. Un jeune homme s'annonce avec quelque talent. Ses amis et ses protecteurs s'en engouent. Un grand nombre de personnes partage l'enthousiasme; on met le nouvel auteur à côté de ce qu'il y a de meilleur.

Si c'est un poète dramatique, il remplacera ou surpassera Racine et Voltaire; si c'est un orateur, c'est Bossuet, c'est Massillon. L'auteur nouveau est sur-tout infiniment supérieur à tous ses contemporains, qu'on traite à cette occasion avec beaucoup de mépris. A ce premier moment la société est partagée en deux classes: l'une, de ceux qui ont lu l'ouvrage nouveau ou vu la pièce nouvelle; et l'autre, de ceux qui n'en connoissent rien. Les premiers ne contredisent pas, parce qu'ils ont leur propre opinion à énoncer; les seconds, parce qu'ils n'ont rien à alléguer au contraire, faute de connoître l'ouvrage; mais ceux-ci se promettent bien d'épier, à la première représentation ou à la lecture, tous les défauts de la production qu'on a eu la témérité de leur vanter, et ils n'y manquent pas.

Alors arrive la seconde époque de la réputation d'un écrivain nouveau. On épluche tout, on le chicane sur tout, on lui dispute tout; la critique, animée par les éloges qu'elle a été forcée d'entendre, se dédommage avec usure du silence qu'elle a gardé. Comme fort peu de per-

sonnes ont un avis fondé sur des raisons solides, une grande partie de ceux qui avoient le plus loué l'ouvrage nouveau, se range du côté des détracteurs, et le dénigrement devient presque aussi général que l'admiration l'avoit été. A-la-vérité, après un peu de temps, l'écrivain prend sa place; mais s'il m'est permis d'employer ce mot, les oscillations de sa renommée ont été l'effet de l'esprit de contradiction.

Le public suit la même marche dans les opinions changeantes et successives qu'il se fait des gens en place. A leur arrivée on les exalte : ce sont autant de Sully ou de Colbert, parce que ces éloges sont la satire du ministère précédent. Quelques mois se passent; le prédécesseur est oublié; l'esprit de contradiction ne peut plus agir que contre celui qui est en place; il agit en effet, et le Sully devient un fripon, un sot ou un fou.

Supposons qu'on appelle au ministère un génie élevé, d'une probité qui décourage la calomnie même, plein de la passion du bien public, et de tous les sentimens qu'on peut

désirer et exiger dans un homme en place, je vais dire ce qui arrivera. S'il regarde autour de lui avant d'entreprendre; s'il étudie, non pas les principes de l'administration, que l'expérience et de profondes réflexions lui ont rendus familiers, mais les moyens par lesquels on peut les mettre en pratique, et vaincre les obstacles que la corruption élève de toutes parts; s'il marche avec cette sage lenteur qui conduit plus sûrement et plus promptement au but, on dira : *Il ne fait rien; nous ne voyons rien;* c'est qu'on sera au désespoir de n'avoir rien à blâmer et à contredire; mais à la première de ses opérations, des milliers de voix s'élèveront : l'un critiquera la forme, l'autre le fonds, non pas d'après des principes réfléchis, mais uniquement par esprit d'opposition. Si le ministre eût fait tout le contraire, ou se fût simplement abstenu de corriger tel abus, de faire telle loi, ces mêmes gens l'auroient désapprouvé avec la même violence. On eût dit : Pourquoi ne réforme-t-il pas ceci ou cela? Pourquoi ne fait-il pas ce bien au peuple, cette faveur à l'agricul-

ture? S'il réforme, s'il change, s'il s'efforce d'améliorer toutes les parties de l'administration, on s'écriera : *Pourquoi toucher à ce qui est? Ne sommes-nous pas bien? L'esprit de système, la constitution de l'État, les priviléges des différens corps, le caractère de la nation, les dangers d'une liberté qui deviendroit bientôt licence*, seront les mots de ralliement que se donnera l'esprit de contradiction, et bientôt sera renversée la statue au pied de laquelle on avoit brûlé quelque encens.

Mais aussitôt que le ministre sera déplacé, et toujours par esprit de contradiction, vous verrez un grand nombre de voix se réunir en faveur de ces mêmes opérations qu'on avoit blâmées. On dira qu'elles étoient indispensables, admirables; l'État s'en va perdu depuis qu'on a écarté le seul homme qui fût capable d'en réparer les ruines.

Voyez les obstacles que rencontrent tous ceux qui, en établissant des doctrines nouvelles, n'emploient pas les ménagemens qui peuvent amortir la violence de l'opposition.

Les premiers hommes de lettres d'une nation se réunissent dans la plus grande et la plus utile des entreprises littéraires, la construction d'un vaste édifice, qui doit être le dépôt de tous les arts et de toutes les connoissances humaines. Ils voient s'élever contre eux des ennemis acharnés, nombreux et puissans, pour avoir excité l'esprit de contradiction, en paroissant former une secte, et en annonçant leurs travaux avec quelque appareil; et pour prendre un exemple plus récent, des écrivains (les économistes) à qui il a manqué peut-être un peu de correction et de clarté, mais instruits et animés d'un grand zèle pour le bien public, occupés de la recherche des vérités les plus intéressantes, et qui en ont enseigné un grand nombre, n'ont-ils pas été en butte aux mêmes persécutions?

On a beau dire, comme on l'a dit en effet, que pour répandre une doctrine, il faut la confier à une secte. Oui, si la secte est cachée, si elle travaille dans l'obscurité, parce qu'alors ses progrès n'attirent pas l'attention, n'excitent pas la réclamation et la résistance; mais si vous

voulez prêcher votre doctrine sur les toits, on vous jetera des pierres, et on vous chassera de ville en ville.

C'est un fait généralement observé, que dans les pays où deux religions sont établies, les pratiques de l'une et de l'autre sont mieux gardées, le culte plus décent, le peuple plus religieux. Tels sont, en Angleterre, les anglicans et les presbytériens; en Alsace, et dans quelques Etats de l'Empire, les catholiques et les luthériens. Or, cet effet paroît tenir à l'esprit de contradiction, qui réchauffe le zèle de chaque parti. Aussi voit-on encore que ce zèle est moindre, lorsqu'au-lieu de deux sectes il y en a plusieurs, parce qu'alors l'opposition n'étant plus si forte, ni si bien caractérisée d'une secte à l'autre, l'attachement de chacune à ses opinions, est beaucoup plus foible que dans la première supposition.

Je ne dois pas oublier de faire remarquer que la disposition à contredire est sur-tout le caractère des sociétés les plus policées. C'est que pour contredire il faut avoir une certaine abondance

d'idées, et une facilité d'expression qui ne se trouve que dans les nations civilisées. Il faut aussi de la vivacité et de l'impatience; dispositions qui ne sont pas celles des nations dont l'esprit est moins exercé et moins mobile. Les peuples chez lesquels la sociabilité n'a pas été encore perfectionnée, ou si l'on veut, portée comme chez nous jusqu'à une sorte d'excès, sont lents et patiens; ils ne sont pas pressés de parler; la raison et la vérité ont le temps d'exercer leurs droits; au-lieu que chez les nations où la société a une très-grande activité, l'esprit de contradiction s'établit nécessairement à la suite du besoin de parler, parce que, pour celui qui veut parler sans répéter ce qu'on vient de dire, ce qui seroit comme ne parler point, ce qu'il y a de plus aisé est de soutenir le contraire de ce qu'un autre vient d'avancer.

On demandera peut-être comment cette grande influence, que nous donnons à l'esprit de contradiction, peut se concilier avec la crédulité et le penchant à l'imitation, deux autres principes très-puissans et très-étendus de nos

opinions et de nos actions, et qui sont précisément le contraire de l'esprit de contradiction.

Je remarque d'abord que, quoiqu'en beaucoup de situations et de circonstances, l'homme soit docile à recevoir les opinions et à suivre les impulsions qu'on lui donne, la crédulité n'empêche pas l'influence de l'esprit de contradiction dans d'autres circonstances et d'autres situations. Aucun de ces motifs n'agit constamment et invariablement à l'exclusion de tous les autres, et leur action peut s'exercer successivement dans le même esprit.

En second lieu, comme nous venons de le faire observer, en donnant l'esprit de contradiction comme un principe très-général et très-agissant, nous entendons sur-tout parler des sociétés très-policées, et même, dans ces grandes sociétés, nous avons sur-tout en vue la partie la plus sociable de la nation, celle qui fait son affaire presqu'unique de ce qu'on appelle *société*. Or, la crédulité et l'imitation sont bien le caractère des nations encore ignorantes et grossières, ou des dernières classes du peuple

chez les nations très-sociables; mais chez ces dernières, sur-tout dans les classes supérieures, ces dispositions sont en bien plus foible degré.

On ne peut pas regarder comme l'effet de la crédulité, des opinions fausses, anciennes dans une nation, transmises par la voie de l'éducation, et, pour ainsi dire, infuses dans l'âme par tous les canaux de ses connoissances. Ceux-là seuls ont été crédules qui les ont admises pour la première fois: ce qui n'est arrivé que dans des temps d'ignorance et de barbarie; mais chez les nations civilisées, on ne reçoit plus aujourd'hui que fort peu d'erreurs d'autrui. Chacun se les fait à soi-même, à son besoin, et repousse courageusement celles qu'on veut lui donner, non comme erreurs, mais comme opinions d'autrui. Si l'on essayoit, de nos jours, d'introduire en Europe cette multitude d'opinions extravagantes qui y sont établies, elle n'en admettroit pas la dixième partie, et l'esprit de contradiction la défendroit de tout le reste.

Quant à l'imitation, il faut considérer qu'elle n'est pas opposée à l'esprit de contradiction. Ce

n'est pas par complaisance qu'on imite, c'est l'effet machinal du spectacle d'une action. On trouve un mouvement, une forme, une mode agréable, on les copie sans que personne vous dise de les copier. L'homme est imitateur, parce qu'il est un animal actif, et que le modèle lui rend l'action plus aisée. Son activité est vague et indéterminée, l'imitation la détermine; mais il pourroit avoir l'esprit de contradiction au plus haut degré, comme le singe, avec le même penchant à l'imitation.

Enfin, ce que j'ai dit de la crédulité, je le dirai de l'imitation : elle n'est point le caractère des nations très-policées. Le peuple de l'Europe qui a poussé la sociabilité le plus loin, n'est point imitateur, je ne dis pas dans les beaux-arts, mais dans ses opinions, ses coutumes, ses mœurs. Aucune coutume ou pratique étrangère ne s'établit en France, ou du-moins les exceptions à cette proposition sont en bien petit nombre. Aucune nation en Europe n'est plus attachée à ses anciens usages que la nation françoise. Les Espagnols sont inconstans en

comparaison de nous ; et je ne sais si les Asiatiques mêmes peuvent nous disputer cette sorte de constance. On parle des Chinois : je crois bien qu'on n'y change point les coutumes, les cérémonies et les mœurs qui y tiennent; mais c'est parce que celui qui s'habilleroit ou feroit la révérence à l'européenne, auroit, pour la première fois, cinquante coups de bambou, par l'ordre paternel du mandarin de son quartier; au-lieu que sans bâton, sans contrainte, avec une pleine liberté d'imiter, nous sommes la nation de l'Europe qui imite le moins.

Je connois le reproche d'anglomanie qu'on nous fait, lieu commun, qui a souvent fourni des armes aux ennemis des arts, des sciences et de la raison; mais je voudrois qu'on me montrât une coutume, une opinion que nous ayons prise des Anglois, et qui se soit établie et naturalisée chez nous. Il y a à-présent (1770) cinquante ans que l'inoculation est universellement mise en usage de l'autre côté de la Manche. On nous a démontré, en mille manières, les avantages de cette pratique; les motifs les plus puissans,

l'intérêt de la santé et celui de la beauté concouroient en sa faveur, et on ne peut pas dire que l'inoculation ait jamais été établie en France.

A-la-vérité, quelques-uns de nos jeunes gens portent des fracs; nos marchandes de modes vendent des chapeaux qu'elles appellent à l'angloise. Il se fait quelques courses de chevaux et quelques paris; mais loin que ce soit l'esprit d'imitation qui introduit parmi nous ces usages étrangers, c'est, au contraire, l'envie de se distinguer des autres, d'être singulier, d'être autrement que tout le monde. Les novateurs en ce genre sont plutôt contradicteurs chez eux, qu'imitateurs de ce qui se fait en d'autres pays; ils ont de l'aversion pour l'imitation. Cette aversion est même le principe de la grande variété de nos modes, dans lesquelles toute l'Europe nous imite, sans que nous soyons nous-mêmes imitateurs.

Les observations que nous venons de rassembler, prouvent, ce semble, l'existence et la force de ce penchant, que nous appelons *l'esprit de contradiction;* mais cette disposition,

qui a tant d'influence sur nous, a peut-être un principe qu'il peut être utile de reconnoître. Nous croyons pouvoir l'assigner : c'est l'amour de la liberté.

On ne peut méconnoître dans l'homme, l'amour de la liberté physique, c'est-à-dire, de celle des mouvemens de son corps. Ce penchant, qui lui est commun avec les animaux, est, en lui comme en eux, naturel et indépendant de l'éducation et de toute idée acquise. Quoiqu'une longue habitude puisse l'affoiblir, il n'est jamais entièrement détruit. Tout animal captif songe à rompre sa chaîne; et devenu libre, il écarte de lui, autant qu'il peut, toute action d'un être étranger, tendante à contraindre sa propre activité : ce désir de liberté, cette aversion pour toute contrainte, sont une des suites de son activité même, de son pouvoir d'agir.

Ce même amour de la liberté est aussi dans l'homme au moral, et pour les mouvemens de son âme. Une inclination naturelle et puissante nous porte à exercer les facultés de notre esprit, et nous fait souffrir impatiemment toute

impulsion étrangère ; et notre amour pour ce genre de liberté, n'est, au fond, que l'activité même de notre âme, puisque vouloir penser tout seul, est la même chose que vouloir penser ; comme vouloir marcher tout seul, est la même chose, dans un enfant, que vouloir marcher.

Or, il me semble que cet amour de la liberté est le principe ultérieur de l'esprit de contradiction, ou, en d'autres termes, que l'esprit de contradiction est dans l'homme une suite nécessaire de son activité et de son amour de la liberté.

Lorsque vous me donnez votre opinion sur un sujet, sur un livre, sur un homme, il ne me reste que fort peu, ou même rien du tout à faire, si je ne prends le parti de vous contredire. Plus vous énoncerez fortement votre façon de penser, moins il me restera d'action à exercer dans le même sens ; il faudra donc que j'agisse dans le sens opposé, si je veux céder au penchant qui m'entraîne à l'action. Si mon assentiment à l'opinion que vous énoncez, est une

action libre de mon esprit, on conviendra au-moins que c'est le moindre degré d'action qu'il puisse avoir, et le plus foible exercice qu'il puisse donner à sa liberté.

On remarque fréquemment une opposition de caractère entre le père et le fils, la mère et la fille, le maître et ses domestiques, l'instituteur et son élève. Un enfant a très-souvent les bonnes qualités opposées aux défauts de son père, ou les défauts contraires à ses bonnes qualités. L'avare a un fils prodigue, la mère emportée une fille douce, etc. C'est que l'esprit de contradiction est une arme que la nature fournit à l'enfant, pour défendre sa liberté menacée, et que l'habitude s'établit en lui de contredire, pour se défendre d'agir, de sentir et de penser d'après les personnes qui ont de l'autorité sur lui.

Cette opposition de caractère est ordinairement plus forte entre un père et son fils unique, une mère et sa fille unique, que dans les familles nombreuses, parce que l'empire du père et de la mère est bien plus proche, plus

continu, et par conséquent plus contraire à la liberté de l'enfant, dans le premier cas que dans le second.

Par la même raison, l'esprit de contradiction est bien plus vif, et l'opposition de caractère entre les enfans et les parens, plus marquée dans l'éducation domestique, où l'empire des pères et des maîtres pèse plus fortement sur l'enfant, que dans l'éducation commune. Dans la première, l'enfant dont les actions sont dépourvues de motif, en trouve un dans le simple désir de ne pas faire ce qu'on lui ordonne, et de faire ce qu'on lui défend : voilà sa règle et son guide; il sait parfaitement ce qu'il veut, aussitôt qu'on lui a fait connoître ce qu'on ne veut pas, et réciproquement.

Ce motif de détermination lui manque dans l'éducation commune : d'abord, parce qu'on n'exige de lui que ce qu'on exige également de cent autres. C'est une loi générale qui le gouverne, et non la volonté particulière d'un père ou d'un maître, et sa liberté s'en trouve moins lésée. En second lieu, avec ses cama-

rades, il n'a pas besoin du secours de l'esprit de contradiction pour conserver sa liberté, leur volonté sur lui n'étant pas soutenue d'autorité. Enfin, comme tous exigent de lui quelque chose, et souvent des choses opposées, l'esprit de contradiction ne pourroit lui servir de guide, parce que poussé en deux sens contraires, s'il vouloit se mouvoir *contrairement* à une impulsion, il se mouvroit nécessairement conformément à l'autre. Il y a donc une infinité d'actions de sa vie, dans lesquelles il n'agit point d'après l'esprit de contradiction, qui, dès-lors, influe moins sur son caractère, et le laisse s'accoutumer à l'empire de la raison et de la vérité; et c'est peut-être là, pour le dire en passant, le plus grand avantage de l'éducation publique et commune des colléges, sur l'éducation privée et domestique.

J'ai vu de jeunes personnes, après une éducation domestique, tellement tournées à l'esprit de contradiction, qu'en devenant maîtresses d'elles-mêmes, elles se sont trouvées dans une impuissance absolue d'agir. Je les ai vues chan-

celantes dans leurs opinions, parce qu'elles n'avoient plus d'opinion à combattre, et ne pouvant faire un pas, parce qu'elles n'avoient personne à heurter en marchant. Je les ai vues chercher, appeler la contradiction; conjecturant avec sagacité ce qui pouvoit être conforme aux idées et aux goûts de ceux avec qui elles vivoient, pour se déterminer à vouloir précisément le contraire; se refusant constamment à dire ce qu'elles pensoient, ou même à agir et penser, jusqu'à ce qu'elles eussent de quoi contredire. Et quand les personnes qui souffroient de cette contradiction continuelle, se sont résolues à n'avoir plus d'avis, ou du-moins à le cacher soigneusement, alors, ne pouvant avoir de volonté, elles ont perdu toute activité, et sont tombées dans une sorte de léthargie et dans l'ennui profond inséparable de l'inaction.

On peut observer que l'esprit de contradiction est presque toujours la disposition des malades, des vieillards, des femmes, des personnes à vapeurs, parce que c'est dans ces différens états qu'on craint le plus d'être asservi. Pour ne

parler que des femmes, leur foiblesse naturelle et celle où les loix les réduisent, les exposent davantage à être subjuguées, et elles s'en défendent avec plus de soin. Si elles sont vaporeuses, le danger est encore plus grand (ou au-moins en jugent-elles ainsi), parce que dans les vapeurs l'activité de l'âme est moindre ou plus indéterminée, d'où il arrive qu'on saisit plus avidement, dans la contradiction même, un motif de se décider. Les vapeurs sont ordinairement accompagnées d'une certaine foiblesse de l'esprit, qui fait qu'il ne peut se prendre à rien, et d'une incertitude qui l'empêche de se diriger vers aucun objet avec quelque confiance. Proposez à une femme à vapeurs le choix de deux promenades, de deux lectures, de deux parures, vous la verrez suspendue, indécise des heures entières. Voulez-vous la décider promptement et sûrement, parlez en faveur de l'un des deux partis, elle prendra l'autre aussitôt, et y tiendra avec obstination.

Je ne dois pas oublier les gens de lettres, souvent attaqués de la même maladie, et qui en

laissent voir les symptômes, lorsque l'usage du monde ne les a pas formés à dissimuler leurs opinions, et à tolérer celles des autres : accoutumés à exercer les facultés de leur esprit avec plus de force et de suite, ils souffrent plus impatiemment qu'on veuille leur faire adopter des sentimens auxquels ils n'ont pas été conduits par eux-mêmes ; ils ne veulent pas se laisser mener, parce qu'ils marchent ordinairement seuls, et l'esprit de liberté, dégénérant quelquefois chez eux en esprit de contradiction, les arme contre la vérité même.

Quelques gens du monde, en lisant ceci, croiront pouvoir tirer avantage de cet aveu contre les gens de lettres, et m'en sauront gré ; mais je ne veux pas surprendre leurs éloges, et je leur dirai avec la même franchise, que si l'esprit de contradiction est en eux un peu mieux déguisé sous les formes de la politesse, il est souvent accompagné d'un mépris pour les opinions qu'ils combattent, plus choquant que toute la dureté du pédantisme; d'ailleurs il est moins excusable. Qu'un homme accoutumé à la

réflexion et au travail, qui exerce tous les jours son esprit dans l'art difficile de penser, et qui s'est fait un fonds d'idées acquises et d'opinions arrêtées sur un grand nombre de sujets, combatte, sans assez de réflexion, une assertion vraie qu'il n'a pas encore examinée, c'est une faute que je ne veux pas excuser entièrement; mais après tout, un tel homme a acquis le droit de rejeter quelquefois l'opinion des autres, par la raison même qu'il met quelque soin à former les siennes. Mais j'avoue que je n'accorde pas la même indulgence et les mêmes droits à ces gens de la meilleure compagnie, et de beaucoup d'esprit, qui contredisent continuellement dans la conversation les vérités les plus évidentes, ou du-moins les mieux prouvées, sans avoir jamais examiné les questions auxquelles elles tiennent, et sans projet de les examiner le lendemain. Je n'ai pas besoin d'avertir que je ne parle pas ici des gens du monde qui ont cultivé leur esprit, et qui ont autant de droit que les savans mêmes d'avoir un avis.

Je m'attends à voir le principe que je donne à l'esprit de contradiction, méconnu par ces moralistes, qui regardent l'amour-propre ou l'intérêt, comme la source d'où découlent toutes les actions humaines. Leurs argumens sont connus, je ne les répéterai pas ici; mais je puis y opposer des réponses satisfaisantes.

Je remarque, d'abord, qu'il ne faut pas confondre l'amour-propre en nous avec la haine que nous avons pour ce vice en autrui. Or, les effets de l'esprit de contradiction ont bien pour principe immédiat la haine que nous portons à l'amour-propre des autres; mais cette haine elle-même n'est qu'un effet manifeste de l'amour de la liberté.

L'amour-propre qui se montre, et il ne peut être ici question que de celui-là, n'est autre chose que l'expression de l'opinion qu'un homme a de lui-même, et dont nous sommes blessés, principalement à raison de ce qu'elle est trop prononcée. Nous savons généralement, et nous sommes parfaitement convaincus par nos obser-

vations sur les autres et sur nous-mêmes, que tout homme a une idée avantageuse de son mérite. Nous ne le troublons pas dans cette opinion, lorsqu'il ne prétend pas nous la faire recevoir; nous croyons quelquefois au mérite d'un homme autant que lui-même; mais dès qu'il nous laisse voir le projet de nous y faire croire, l'esprit de contradiction se déploye, et nous cesserons de lui rendre justice, parce qu'il veut que nous la lui rendions.

En second lieu, il me semble que l'esprit de contradiction se montre avec toute son énergie dans beaucoup de circonstances où l'intérêt et l'amour-propre ne parlent point au cœur de l'homme.

Il agit très-fortement dans les enfans, dès l'âge le plus tendre; or, il est difficile de supposer en eux, avec quelque vraisemblance, aucune passion antérieure à l'amour de la liberté.

Il n'est jamais plus ardent que dans les querelles théologiques et philosophiques, qui n'ont pour objet que des opinions spéculatives, et dans ces disputes extemporanées qui naissent à

tous momens dans la conversation, et dans lesquelles aucun des contendans n'a d'intérêt véritable à ce qu'une opinion triomphe plutôt que l'autre.

Qu'on choisisse un sujet le plus indifférent à toute une société, et qu'on avance une proposition vraie sur ce sujet, neuf fois sur dix la vérité que vous aurez énoncée sera combattue par quelqu'un des assistans, et par la supposition même, elle ne le sera pas par intérêt.

Il y a des gens à qui l'on peut faire soutenir successivement deux opinions contradictoires, en avançant successivement deux propositions contradictoires. Deux hommes se promènent dans un chantier de marine. L'un dit : *Voilà du bois excellent.* — *Point du tout*, dit le contradicteur, *il ne vaut rien.* Le premier s'approche, et feignant de regarder avec plus d'attention : *En effet*, dit-il, *voilà le ver en plusieurs endroits....* — *Le ver, dites-vous? il n'y en a pas vestige. C'est moi qui me trompois, et le bois est des plus sains*

que j'aye vus. Ce dialogue, je l'ai entendu.

Il est assurément impossible d'expliquer par le motif de l'intérêt cette double contradiction; et je crois qu'on en rendra raison d'une manière beaucoup plus naturelle, en l'attribuant à un amour déraisonnable et mal entendu de la liberté, qui fait craindre à certaines gens, jusqu'à l'empire de la vérité.

On peut encore reconnoître cette passion pour la liberté, sans aucun motif d'intérêt dans la manière dont on juge les anciens et les modernes : celui qui loue Virgile énonce une opinion qui, à proprement parler, n'est pas à lui, qui au-moins ne lui est pas particulière. Il ne trouve point ou presque point de contradicteurs. Mais si l'on parle d'un auteur moderne, c'est toute autre chose. Les gens de goût du siècle et de la cour de Louis XIV, qui sentirent les premiers le mérite de Quinaut, et qui l'annoncèrent, produisoient leur opinion avec quelque autorité. Ils vouloient ou paroissoient vouloir exercer quelque empire sur l'esprit des

autres, ils devoient donc trouver de la contradiction et de la résistance; et Despréaux, cet excellent maître de goût, a pu laisser égarer le sien, jusqu'à tenter de rendre ridicules, jusqu'à appeler *lieux communs de morale lubrique*, Armide, Atys et Roland, ces ouvrages charmans qu'il n'avoit aucun intérêt de trouver mauvais.

J'ai cité plus haut les oppositions que rencontrent les hommes d'état les plus habiles et les mieux intentionnés; il me semble qu'elles ne peuvent être l'ouvrage de l'intérêt.

Si vous voyez un administrateur, voulant rendre à l'agriculture son activité, au commerce sa liberté, à l'industrie ses ressources, à la perception des impôts sa simplicité, aux citoyens de tous les ordres leurs droits naturels, et que cet homme soit en butte à un déchaînement universel, ne pensez pas que ce soit l'intérêt qui égare à ce point l'opinion. Le plus grand nombre de ceux qui critiquent les opérations du ministre, n'ont rien à gagner à ce qu'elles échouent, et tous les citoyens, si l'on en excepte ceux qui vivent

immédiatement de l'abus, doivent désirer le rétablissement d'une bonne administration. Mais les opérations du ministre sont approuvées d'un certain nombre de gens qui les annoncent comme fort bonnes; le ministre lui-même, en changeant, en réformant, a l'air de dire au public : *Je fais mieux qu'on n'a fait avant moi ; je fais bien.* Il faut donc que l'esprit de contradiction s'élève et employe toutes ses forces à le décrier. Sans cela, que dire qui ne fût précisément ce que les amis du ministre disent déjà ?

Ajoutons, enfin, qu'il n'est pas rare, et l'exemple que nous venons de donner en fournit la preuve, qu'il n'est pas rare, dis-je, de voir l'esprit de contradiction poussé jusqu'au point d'armer l'homme contre son propre intérêt. En mille occasions, on tient plus fortement à ses idées qu'à son avantage réel et connu. Voilà ce qui fait tant de martyrs d'opinions extravagantes, tant d'entreprises folles, qui ruinent ceux qui les font, etc.; et il me semble qu'en tous ces cas, la passion de l'homme pour la liberté est le motif

qui l'attache si fortement aux opinions qu'il a adoptées, aux plans qu'il a conçus, puisqu'en les soutenant, il s'écarte de ses véritables intérêts.

Je sais qu'on attribue communément ces effets à la méchanceté et à la corruption des hommes. Il n'y a rien de si facile que de donner ce principe à tout ce qui se fait de mal; mais il faut se défier de l'explication, précisément parce qu'elle est trop générale et trop aisée. Les hommes sont moins méchans, et sur-tout moins constamment méchans, que ne le supposent des moralistes misanthropes.

Que des actions préparées, méditées, qui présentent des objets puissans d'intérêt, soient l'effet de la vengeance et de la haine, de l'envie, de l'avarice, de l'ambition, etc., cela se voit, en effet, trop souvent; mais pour combattre la vérité même, pour contredire, il ne faut qu'un amour mal entendu de la liberté. Si l'on veut nous faire admirer un grand écrivain, un grand artiste, un grand homme d'état, un homme de bien, il se peut qu'on repousse l'admiration,

l'estime; qu'on refuse même justice sans haïr le génie, ni les talens, ni la vertu; en un mot, sans être méchant, et seulement pour ne pas recevoir ses opinions d'autrui. La nature humaine n'est pas plus parfaite, mais aussi n'est-elle pas plus méchante que cela.

Cette manière de voir l'homme, en même-temps qu'elle nous semble plus vraie, est aussi plus consolante. Si l'esprit de contradiction tient au désir de conserver et d'exercer notre liberté, il ne faut pas se plaindre de la nature, puisque la liberté, ou, si l'on veut, l'*activité*, est le présent le plus précieux qu'elle nous ait fait, et qu'il est moins affligeant de voir les hommes comme portant l'amour de cette liberté à un excès quelquefois déraisonnable, que comme méchans et continuellement occupés de nuire; on se familiarise avec la foiblesse et l'imperfection; mais il n'y a point de traité à faire avec la méchanceté.

Sans doute on ne peut se dissimuler que l'esprit de contradiction entraîne après lui des inconvéniens considérables. Il est souvent le fléau

de la société; c'est lui qui en trouble la paix : ses effets fâcheux se font sentir dans les querelles de tous les genres, politiques, théologiques, philosophiques, littéraires, etc., auxquelles il donne ordinairement naissance, et qu'il exalte jusqu'à la passion. C'est par esprit de contradiction que chaque parti exagère son opinion même, et ce qu'il appelle l'absurdité de ses adversaires; qu'il charge les couleurs du paradoxe, en croyant ne faire autre chose que soutenir ce qu'il avoit avancé d'abord; de sorte que la querelle étant arrivée ainsi par degré à sa plus grande vivacité, si l'on retranchoit des assertions de chaque parti ce que l'esprit de contradiction y a mis, on trouveroit souvent des opinions peu distantes l'une de l'autre, et très-faciles à concilier.

C'est encore l'esprit de contradiction qui parvient souvent à arracher aux grands talens et aux grandes actions l'estime publique, première et presque unique récompense du génie et de la vertu.

Il est malheureusement vrai qu'une des plus

grandes causes du découragement qu'éprouvent les hommes occupés de la recherche des vérités utiles, du perfectionnement des arts, de la production des chefs-d'œuvre du goût, du bonheur des sociétés, etc., est cette opposion continuelle qu'élève devant eux l'esprit de contradiction. Tant que l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse les animent, tant que les illusions d'un cœur sensible et bon les soutiennent, les obstacles ne les rebutent pas; ils se flattent d'en triompher; ils comptent sur le pouvoir de la vérité, sur l'empire du beau, sur l'attrait de la vertu, qui doivent subjuguer le monde; ils n'imaginent pas qu'on puisse méconnoître, et encore moins insulter ces divinités bienfaisantes autrement que par une erreur involontaire qu'ils espèrent dissiper. Mais lorsqu'une triste expérience les a détrompés, quand se montre à leurs yeux, pour la première fois, un ennemi caché jusqu'alors, ou dont ils avoient méconnu la force,

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis,

le découragement et l'inaction succèdent à l'ardeur et à l'activité; l'homme à talens laisse oisif en lui le génie qu'il avoit reçu de la nature pour plaire et pour émouvoir; le philosophe tient une foule de vérités dans sa main, sans daigner l'ouvrir; l'administrateur éclairé et vertueux se contente de gémir désormais sur les maux de l'humanité, en renonçant à les guérir.

D'un autre côté, comme dans les choses humaines le bien est presque toujours à côté du mal, on peut regarder l'esprit de contradiction comme une source de beaucoup d'avantages. C'est lui qui conduit insensiblement le genre humain à la lumière et au bonheur, par la destruction successive de toutes les erreurs. En excitant les esprits à combattre les opinions fausses qu'on a d'abord avancées sur toutes sortes de sujets, il a fait naître la discussion et découvrir les vérités opposées. C'est peut-être parce qu'Aristote vouloit contrarier en tout Platon, qu'il a énoncé tant et de si importantes vérités.

On conteste quelquefois aux anciens des

découvertes qu'ils ont faites. D'autres fois on dispute injustement aux modernes le mérite de l'invention; il y a un moyen de résoudre ces difficultés, dont on ne s'est pas encore avisé.

Voulez-vous savoir si une opinion a été soutenue par quelque ancien? Cherchez si un philosophe de l'antiquité a eu l'opinion contraire, et soyez sûr que si l'un a dit que le soleil tourne autour de la terre, un autre aura enseigné que la terre tourne autour du soleil; parmi les sectes de philosophes, il falloit bien que quelqu'une eût raison, puisque toutes se contredisoient.

Lors même que les vérités sont découvertes, l'esprit de contradiction sert à les faire développer et prouver par de bonnes raisons; parce que les inventeurs et les défenseurs de ces vérités, attaqués par des contradicteurs, cherchent tous les moyens de les soutenir, les voient de tous les côtés, au-lieu de se laisser aller à l'indolence et à la stagnation si naturelle à l'homme, lorsque son attention n'est plus soutenue par l'attrait de la nouveauté.

Enfin, c'est l'esprit de contradiction qui va perfectionnant sans cesse le goût.

Le goût est un sentiment prompt et délicat de la perfection dans les ouvrages d'esprit et les productions des arts; un tact sûr et rapide de tout ce qui est contraire à cette perfection. Ce sentiment est minutieux, il est choqué des défauts les plus légers, et j'ose dire qu'on le doit en grande partie à l'esprit de contradiction. C'est la résolution formée de trouver quelque chose à blâmer dans Racine et dans La Fontaine, qui nous fait apercevoir les taches rares et dispersées dans les chefs-d'œuvre de ces grands écrivains. C'est de là que se forme en nous cette délicatesse ombrageuse qui se blesse d'une impropriété d'expression, d'un défaut de liaison entre deux idées, du déplacement d'un mot, de la rencontre un peu dure de deux syllabes, des plus légères fautes dans la composition, de quelque exagération dans un sentiment, de quelque inconséquence dans un caractère, de quelque défaut d'unité dans un plan, etc. C'est cette disposition

presque malévole inspirée par l'esprit de contradiction qui rend l'oreille orgueilleuse et le goût délicat.

C'est ainsi que, dans la nature, le bien et le mal se mêlent à tout, et que s'établit une sorte de compensation qui maintient toutes les forces en équilibre.

Voyons donc l'homme comme il est; ne lui prêtons pas plus les perfections qu'il n'a point, que les défauts dont il est exempt. Reconnoissons les vrais mobiles de ses actions, qui ne sont ni bons ni mauvais en eux-mêmes, mais seulement par la direction que nous leur donnons : tels sont l'esprit de contradiction et l'amour de la liberté qui en est le principe. Le premier a des avantages et des inconvéniens qui se balancent; le second est la source de l'action, l'activité même de l'homme, indifférente au bien ou au mal, mais sans laquelle il ne se seroit jamais rien fait d'utile, de bon et de grand, ou plutôt sans laquelle l'homme ne seroit plus l'homme. Jouissons de l'un et de l'autre, et tâchons de les

employer à notre bonheur et à celui de nos semblables, en les détournant des usages funestes auxquels les passions et l'ignorance les font trop souvent servir.

MORELLET.

CRITIQUE

DES RÉFLEXIONS

SUR L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

Par feu M. DE BRIENNE, *archevêque de Toulouse, depuis archevêque de Sens, ministre et cardinal.*

Un homme d'esprit, grand partisan de la liberté, et qui ne hait pas la dispute, prétend que l'amour de la liberté est le principe de cette habitude de contredire, qui règne dans les conversations, et se fait particulièrement remarquer chez les auteurs et les gens de lettres.

Je me garderai bien de dire qu'il a tort; car si, comme j'espère le faire voir dans un moment, il n'y a presque rien de ce qu'on dit ou écrit qui soit entièrement vrai, il n'est rien aussi qui soit entièrement faux; et, quand je suis obligé de contredire, j'aime assez la méthode du président Hénault qui se contentoit de répondre :

Cela se peut dire; espèce de contradiction aussi réelle qu'une opposition formelle, mais plus douce et plus juste, parce qu'elle est plus mesurée.

Je dirai donc du sentiment de l'homme d'esprit dont je parle : *Cela se peut dire;* et effectivement, dans le moral comme dans le physique, les causes uniques sont si rares, et les causes combinées si communes, que je ne serois point étonné que l'amour de la liberté eût quelque rapport, au-moins éloigné, avec l'esprit de contradiction.

Je ne serois pas étonné non plus que l'amour-propre et toutes les petites passions qui animent la société, ne fussent aussi le principe de bien des contradictions; mais il me semble qu'il y en a une cause plus prochaine et plus analogue à tous les caractères; car j'ai remarqué qu'il n'y en avoit aucun qui ne se conciliât plus ou moins avec le goût de contredire, et que l'homme le plus doux, celui qui craint le moins d'être dominé, se livre souvent à la contradiction avec autant d'ardeur que l'homme le plus vif et le plus indépendant.

La contradiction me paroît venir de ce qu'il n'y a presque rien qui ne mérite d'être contredit; et je crois que celui qui contredit, au-lieu d'être excité par la crainte d'être asservi, ne fait qu'user de la justesse de son esprit, qui ne lui permet pas d'adopter ce qui ne doit pas l'être sans restriction.

C'est une vérité triviale que rien n'est parfait dans ce monde; mais si rien n'est parfait, comment tous les projets, tous les partis, toutes les actions pourroient-elles se soustraire à la critique? Il y a par-tout, dit-on encore, du pour et du contre; c'est encore dire que tout ou presque tout mérite d'être contredit et est susceptible de contradiction.

Cette imperfection attachée à tout ce que nous faisons et projetons, se sent encore plus lorsque nous voulons exprimer nos pensées et nos jugemens.

Les expressions de *beau*, de *bon*, de *sage*, et autres semblables dont nous sommes obligés de nous servir pour rendre ces pensées et ces jugemens, ne présentent que des assertions

générales, et ce sont presque toujours des vérités restreintes qu'il faudroit exprimer.

Plus on généralise, plus on excite, et plus on mérite la contradiction; et quel est celui qui, en établissant son opinion, y met la restriction et la réserve auxquelles la critique le ramène malgré lui ?

J'ai, pendant des journées entières, suivi la conversation de gens d'esprit et raisonnables, et j'ai vu qu'ils ne disoient presque rien qui ne pût être justement contredit ou critiqué, et je crois que, si chacun vouloit suivre de même quelque conversation que ce fût, il trouveroit le même résultat.

Le penchant à tout généraliser, et à se servir pour cela d'expressions absolues et qui prêtent à la contradiction, est si naturel à l'homme, qu'il est très-commun d'entendre celui qu'on ne contredit pas, se contredire lui-même; et de là cette histoire des *quand je dis*, que contoit si bien madame Geoffrin, et dans laquelle la même personne, à l'aide de cette phrase répétée, disoit constamment le contraire de ce qu'elle venoit

de dire. Il y a des gens à qui cette espèce de rétractation est très-familière, et je crois qu'il n'est personne qui ne se soit surpris plusieurs fois à ne pas trouver entièrement vrai ce qu'il venoit d'avancer; et il est tout simple que les autres fassent ce que nous sommes obligés de faire nous-mêmes.

Est-ce donc qu'on ne dit rien de vrai? Je suis bien éloigné de le penser et de le dire; mais si l'on excepte les vérités mathématiques qui ne sont que des propositions identiques, il est bien peu d'opinions et de jugemens qui ne prêtent à la critique; il est sur-tout bien difficile d'exprimer une vérité assez exactement pour ne pas donner lieu à une juste contradiction. Il faudroit avoir une logique sévère qui ne se permît nul écart, une connoissance de la langue qui rendît tous les mots présens à la mémoire, un discernement sûr, qui choisît toujours le mot propre; et outre que ces qualités sont très-rares, il n'est pas toujours possible d'en faire usage: dans la conversation on n'en a pas le temps, et si on le prenoit, elle deviendroit traînante et pleine de

longueurs. Quant aux écrits, l'imagination si nécessaire aux auteurs ne se concilie guère avec une exactitude scrupuleuse; et il vaut mieux peut-être qu'ils écrivent avec moins de justesse et plus d'agrémens; la langue même ne se prête pas toujours avec facilité aux différentes variétés que la même idée peut recevoir; la palette offre au peintre une infinité de nuances; il ne peint pas Vénus comme Hébé, Hébé comme Minerve, Minerve comme les Grâces; chaque beauté a son genre et son caractère; et, pour exprimer cette même beauté, nous n'avons que cinq ou six expressions qui ne peuvent convenir également à toutes celles auxquelles on est tenté de les appliquer.

A cette cause générale de toute contradiction, il faut ajouter que presque tous les objets sur lesquels on parle ou l'on écrit, ont plusieurs rapports sous lesquels ils peuvent être considérés, et que réciproquement ceux à qui l'on parle, ou pour qui l'on écrit, ont différentes manières de voir dépendantes de leur esprit, de leurs caractères, de leur position, de leur état et de leur intérêt.

Cette différente manière d'envisager les objets doit produire une infinité de contradictions, même sur le récit des événemens qui paroîtroient devoir en être le moins susceptibles. On dit, *il ne faut pas disputer des faits*, et cela ne veut dire autre chose, sinon que la politesse exige qu'on ne conteste pas un fait que quelqu'un dit avoir vu ; si ce n'est en lui disant, comme Lamotte : *Je le crois, Monsieur, puisque vous l'avez vu ; mais si je l'avois vu, je ne le croirois pas.*

Du reste, il n'y a rien de plus commun que de voir disputer des faits, les personnes même qui en ont été témoins. Une circonstance qui échappe à l'un, frappe l'autre, et comme des intérêts différens doivent produire une attention différente, le résultat peut être une narration opposée dans le récit du même fait. Il est bien rare de conter une histoire sans être interrompu par ceux qui la savent, quelquefois même par ceux qui ne la savent pas. Cette interruption est une contradiction impolie sans doute, mais souvent fondée. On ne peut avoir retenu ni conter une histoire

comme un autre l'auroit retenue et la conteroit; et le même trait peut être dit en plusieurs manières, toutes à-peu-près également bonnes, quoique différentes.

On dit aussi qu'on ne dispute pas des goûts, et cela est vrai, si l'on veut dire que l'on ne conteste pas à quelqu'un qu'il sent ce qu'il dit, qu'il sent, qu'il voit et entend ce qu'il dit voir et entendre; mais on peut n'être pas d'accord avec lui sur le jugement vrai ou faux de ses sens, et par conséquent sur la bonté de son goût. Ce n'est même que sur cela que roulent les disputes; et, comme le goût doit être différent suivant qu'on est constitué ou affecté, il ne faut pas être surpris si, en exprimant le sien, on éprouve des contradictions. Le goût change dans la même personne avec l'âge, avec les circonstances, avec le tempérament; une variation dans la santé, en amène dans la manière de sentir et de juger, et ces vicissitudes sont encore une de ces contradictions que l'on éprouve par son propre fait, quand on n'en éprouve pas de la part des autres.

Telle est donc, selon moi, l'origine de la contradiction : elle tient aux objets qui ont plusieurs faces, et desquels chacun envisage le côté qui lui plaît; elle tient aux personnes qui n'ont pas les mêmes intérêts, les mêmes yeux, les mêmes principes, les mêmes connoissances; elle tient sur-tout aux expressions qui ne sont pas assez multipliées, assez particulières pour être justes; de sorte que presque tout ce qu'on dit ou qu'on écrit étant susceptible de contradiction, il ne faut pas s'étonner de rencontrer cette sorte d'opposition.

Mais, dira-t-on, vous justifiez la contradiction qui est si importune dans la société, et si tourmentante pour les autres. Ce n'est pas là précisément la conséquence de ce que je viens de dire : il est bien vrai que la contradiction étant si souvent fondée, on n'a pas ordinairement droit de s'en plaindre; il est bien vrai que cette contradiction, si difficile à éviter, est en même-temps très-utile pour faire connoître la vérité qui naît du choc des idées, comme l'étincelle de la pierre à feu; il est bien vrai encore que,

sans la critique, le goût seroit exposé à se perdre, et l'erreur à prévaloir; mais aussi, de ce que la contradiction est presque toujours juste, il s'ensuit qu'elle n'exclut pas un mérite réel dans celui qui l'excite, et que par conséquent la critique doit être douce et sans fiel, tomber sur les choses et non sur les personnes. Chaque critique devroit se dire : Il est aisé de critiquer; mais ce qui seroit difficile, ce seroit de dire ou d'écrire quelque chose qui ne méritât ni critique ni contradiction.

L'indulgence dans celui qui contredit, la patience dans celui qui éprouve la contradiction, voilà la conséquence naturelle qui résulte de la nécessité et de la justesse de presque toutes les contradictions; si la critique est facile et inévitable, on ne doit ni s'en prévaloir ni s'en offenser. Il y en a auxquelles on fait bien de ne pas répondre; il y en a bien peu dont on ne puisse et dont on ne doive profiter.

RÉPONSE

AUX RÉFLEXIONS PRÉCÉDENTES.

Les réflexions qu'on vient de lire me paroissent parfaitement justes; mais elles ne combattent pas la petite théorie que j'ai établie dans ce que j'ai dit de l'*esprit de contradiction*. Cette expression, dans mon papier, est synonyme de *disposition à contredire sans raison*. L'auteur des Réflexions prouve bien qu'il y a très-souvent de bonnes raisons de contredire, et il les indique; mais je parle de la contradiction qui n'a pas de bonnes raisons, et c'est de celle-là que je dis, après en avoir montré les inconvéniens, qu'elle tient à l'amour de la liberté.

Celle dont parle l'auteur des Réflexions, selon lui-même, peut être regardée comme l'effet de l'amour de l'exactitude et de la vérité. Et qui doute qu'il n'y ait des hommes que ces motifs conduisent à contredire? C'est dans cette classe même que je range l'écrivain qui a pris la peine

de combattre ma doctrine sur l'esprit de contradiction ; mais il n'ignore pas qu'il y a beaucoup de gens en société qui n'ont ni autant de justesse ni autant de justice, et qui contredisent pour contredire, et c'est de ceux-là que j'ai voulu parler.

MORELLET.

FIN.

TABLE.





